

J'AI
LU

PHILIP K.
DICK

BLADE
RUNNER

H
O
T
E
L



PHILIP K. DICK

BLADE RUNNER

traduit de l'américain par Serge Quadrupanni



[Rev 2, 19/10/2011]

J'ai Lu

Ce roman a paru sous le titre original :
DO ANDROIDS DREAM OF ELECTRIC SHEEP ?

Philip K. Dick, 1968
Pour la traduction française :
Champ Libre, 1976

Pour Maren Augusta Bergrud
10 août 1923 – 14 juin 1967

*« And still I dream he treads the lawn ;
Walking ghostly in the dew,
Pierced by my glad singing through. »*

Yeats

*« Et je rêve encore qu'il arpenté la pelouse
Fantôme dans la brume matutinalé
Que traverse mon chant joyeux. »*

AUCKLAND

Une tortue que le célèbre capitaine Cook avait offerte au roi de Tonga en 1777 est morte hier, à près de deux cents ans.

Baptisé Tu'imalila, l'animal est mort dans les jardins du palais royal dans la capitale tonga, Nuku.

Le peuple tonga considérait l'animal comme un chef et un corps de gardiens spécialement appointés veillait sur lui. La tortue avait perdu la vue depuis quelques années, à la suite d'un feu de brousse.

La radio tonga a annoncé que le corps de l'animal serait expédié au musée d'Auckland, Nouvelle-Zélande.

Reuter, 1966.

1

Le déclic de l'orgue d'humeur situé près de son lit réveilla Rick Deckard. Agréablement surpris, comme chaque jour, par la qualité de son éveil, il se dressa dans son lit puis, debout dans son pyjama multicolore, il étira ses membres. Dans le lit jumeau, sa femme Iran ouvrit des yeux gris sans joie, cligna deux ou trois fois des paupières en grognant puis referma les yeux.

— Tu n'as pas réglé ton Penfield assez haut, lui fit-il observer. Je vais t'arranger ça, et tu te sentiras bien réveillée...

— Touche pas mon orgue ! (Sa voix était pleine de rancœur.) Je ne *veux* pas me réveiller.

Il s'assit à côté d'elle, se pencha et lui expliqua doucement :

— Si tu règles la décharge de manière à ce qu'elle soit assez forte, tu seras *heureuse de te réveiller*. C'est tout l'intérêt de la chose ! Tu mets le bouton sur C et tu atteins d'un *seul* coup à la conscience éveillée. Comme moi.

Parce qu'il se sentait bien disposé à l'égard du monde entier – il avait réglé son propre appareil sur D –, il caressa la pâle épaule nue.

— Retire ta sale patte de flic de mon épaule !

— Je ne suis pas un flic !

Il se sentait irrité. Ça ne correspondait absolument pas au réglage de son orgue d'humeur.

— C'est vrai, répliqua sa femme, les yeux toujours fermés, tu n'es qu'un assassin à la solde des flics.

— Jamais de ma vie je n'ai tué un seul être humain.

Il était plus qu'irrité, maintenant, carrément hostile.

— Non, bien sûr. Rien que ces pauvres androïdes.

— N'empêche que tu n'as jamais eu le moindre scrupule à dépenser le fric des primes pour satisfaire tes caprices. (Il se leva et marcha jusqu'au clavier de son orgue d'humeur.) Au lieu

de faire les économies qui nous permettraient d'acheter un vrai mouton pour remplacer l'imitation électrique que nous avons là-haut ! Rien qu'un animal électrique, avec tout ce que j'ai gagné depuis des années...

Devant le clavier, il hésita entre un dépresseur thalamique qui calmerait sa rage et un stimulant qui le rendrait assez furieux pour se tirer de la dispute à son avantage. Les yeux grands ouverts, cette fois, Iran l'observait.

— Si tu te programmes une saloperie, je te préviens que j'en ferai autant. Je vais me bloquer sur l'intensité maximale et te servir une engueulade dont tu te souviendras. Vas-y, essaye !

Elle bondit hors de son lit pour gagner le clavier de son orgue personnel et resta plantée là, dans une attitude féroce.

Il poussa un soupir. Elle avait gagné.

— Je me contenterai de mon programme du jour.

Un coup d'œil à la date du 3 janvier 1992 lui apprit qu'il avait besoin d'une attitude *sérieuse* afin d'aborder sa journée dans un esprit constructif.

— Si je me conforme à mon agenda, tu en feras autant ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Mon programme du jour prévoit six heures de dépression et d'auto-accusation, dit Iran.

— Hein ? Pourquoi as-tu programmé cela ? (C'était contraire au principe même de l'orgue d'humeur.) Je ne savais même pas qu'on pouvait se programmer sur un truc comme ça, ajouta-t-il d'un ton sinistre.

— Un après-midi, expliqua Iran, j'étais assise ici, j'avais mis l'Ami Buster, bien sûr. Il parlait d'une grande nouvelle qu'il va annoncer bientôt, et juste à ce moment-là, il y a eu un spot publicitaire, tu sais, le spot que je déteste, le machin de plomb de Mountibank, là... Alors j'ai coupé le son pour un moment. Et j'ai entendu... la baraque. Notre immeuble, quoi. J'ai entendu le...

Elle fit un geste.

— Les appartements vides, dit Rick.

Il les entendait, lui aussi, parfois, la nuit, quand il était censé dormir. Et pourtant, pour l'époque, un immeuble en coprop à *moitié plein*, c'était déjà pas mal – le haut du panier du point de

vue densité de la population. Là-bas, dans ce qui avait été, avant la guerre, la banlieue, on trouvait des immeubles entièrement vides... C'est ce qu'on lui avait raconté, et il n'avait pas jugé utile d'aller vérifier sur place.

— À ce moment-là, poursuivit Iran, j'étais sur 382, je venais de me le programmer. Et je me rendais bien compte du vide intellectuel, mais on ne peut pas dire que je le *sentais*. Ma première réaction a été de me dire que j'avais du pot de pouvoir me payer un Penfield. Et puis j'ai compris combien c'était morbide de ressentir l'absence de vie, pas seulement dans cette baraque, mais partout. Et de rester sans réaction. Tu vois ce que je veux dire ? Apparemment pas. Bon. Mais enfin, avant, c'était considéré comme le signe d'une maladie mentale « absence de réaction affective appropriée » – autisme... Alors j'ai laissé la télé sans son, je me suis assise devant mon orgue et j'ai commencé à faire des expériences. J'ai fini par trouver une position, une combinaison qui te donne le désespoir.

Son visage sombre était empreint d'une amère satisfaction, comme si elle avait réellement réussi quelque chose qui vaille le coup.

— Je me programme ça deux fois par mois, maintenant. J'estime que c'est raisonnable de se donner, quoi ? une douzaine d'heures par mois pour désespérer de tout, surtout après être resté ici, sur la Terre, quand tous les petits malins se sont taillés, tu ne trouves pas ?

— Mais Bon Dieu ! une humeur comme ça, dit Rick, tu risques d'y rester ! De ne plus avoir envie de composer un moyen d'en sortir ! Un désespoir pareil, sur la réalité globale, c'est une humeur qui se perpétue d'elle-même.

— Pas si con ! Je programme une correction de programme automatique dans les trois heures, expliqua Iran, fière de son astuce. Je me mets en 481 – *Conscience des multiples possibilités que recèle pour moi l'avenir, renouveau d'espoir en...*

— Je sais ce qu'est un 481, l'interrompit Rick. (Il avait souvent eu besoin de composer la combinaison pour lui-même). Te fatigue pas. Écoute, dit-il en s'asseyant sur le lit et en lui prenant la main, même avec une interruption automatique

préprogrammée, c'est très dur ce que tu fais. Toutes les déprimes sont dures. Laisse tomber ton agenda, et je laisse tomber le mien. On se compose un petit 104, tous les deux, on en profite ensemble, et toi tu y restes pendant que moi je me refais mon attitude boulot-boulot habituelle. Comme ça, j'irai faire un petit tour sur le toit pour voir le mouton et je filerai au bureau en étant sûr que tu ne resteras pas ici à ruminer devant la télé éteinte. D'accord ?

Lâchant ses longs doigts fuselés, il traversa le vaste appartement en direction de la salle de séjour où traînait une vague odeur de tabac refroidi. Arrivé là, il se pencha sur le récepteur de télévision pour le mettre en marche.

Depuis la chambre à coucher, la voix d'Iran lui parvint.

— Ça m'ennuie, la télé, avant le petit déjeuner.

— Alors, compose-toi un triple 8, dit Rick pendant que le récepteur chauffait. Avec un *désir de regarder la télé quel que soit le programme...*

— Je n'ai pas envie de me programmer QUOI QUE CE SOIT pour le moment, l'interrompit Iran.

— Essaie au moins le 3 !

— Tu flanches ou quoi ? Je ne vais certainement pas composer une stimulation corticale qui me donnera envie de composer quelque chose ! Si je te dis que je ne veux rien me programmer, ce n'est tout de même pas pour composer ça ! Tu sais très bien que ça me donnerait aussitôt envie de composer quelque chose. Or, c'est exactement de ça que j'ai le *moins* envie pour le moment. Tout ce que je veux, c'est rester assise là, sur mon lit, à regarder le plancher.

Son ton devenait de plus en plus coupant, au fur et à mesure qu'un linceul glacial de tristesse tombait sur ses épaules comme une chape de plomb, plongeant son âme dans une inertie presque absolue.

Il monta le son de la télévision, et la voix de l'Ami Buster éclata dans la pièce : « Hello ! les copains ! Quelques mots sur le temps qu'il fera aujourd'hui : le satellite Mangouste communique qu'une recrudescence des retombées est à craindre autour de midi. Ensuite, les choses s'arrangeront progressivement. Alors, si vous devez sortir aujourd'hui... »

Iran le rejoignit tout à coup dans un froufrou de sa longue chemise de nuit et éteignit le poste.

— D'accord ! Tu m'as eue. J'abandonne ! Je vais composer tout ce que tu voudras – *Extase sexuelle prolongée*, si tu veux ? Au point où j'en suis, je pourrais supporter n'importe quoi, même ça. Qu'est-ce que ça change, après tout, hein ?

— Je vais composer pour nous deux, dit Rick en la reconduisant dans la chambre.

Devant sa console à elle, il composa un 594 : *soumission reconnaissante à la sagesse supérieure de l'époux dans tous les domaines*. Devant sa propre console, il composa une attitude inventive et créative à l'égard de son travail. Programme inutile. Chez lui, c'était inné, instinctif, indépendamment de toute stimulation corticale artificielle due au système Penfield.

Après un petit déjeuner avalé à la hâte – il avait perdu du temps avec cette dispute –, il s'équipa pour sortir, se munit de son écran occipito-nasal au plomb, modèle *Ajax* de chez Mountibank, et gagna les terrasses couvertes, sur le toit de l'immeuble, où « broutait » son mouton électrique. Là-haut, cet incroyable tas de ferraille ultra-perfectionné bouffait de l'herbe d'un air ravi, sous l'œil jaloux des autres occupants de l'immeuble.

Bien sûr, certains de leurs animaux à eux aussi n'étaient que des contrefaçons électroniques. Mais il n'était jamais allé y mettre le nez, pas plus que ses voisins n'étaient venus voir de près le fonctionnement réel de son mouton. Car demander : « C'est un vrai mouton ? » aurait été plus grossier encore que de se renseigner sur l'authenticité des dents ou des cheveux, d'un particulier.

L'air matinal, chargé de particules radioactives qui le rendaient grisâtre et masquaient le soleil, lui rota au nez comme un renvoi d'évier bouché, et il ne put s'empêcher de renifler l'odeur de mort. « Bah, il ne faut rien exagérer », se dit-il en gagnant le lopin de glèbe qu'il avait acquis en même temps que l'appartement trop vaste. Ce legs de la Guerre mondiale Terminus avait perdu de sa virulence ; depuis longtemps ceux qui n'avaient pas pu survivre à la poussière étaient tombés dans l'oubli, et la poussière, maintenant diluée, ne faisait plus que

mettre le désordre dans les esprits et le patrimoine génétique des énergiques survivants. Malgré son filtre au plomb, la poussière le pénétrait – ça ne faisait aucun doute –, lui apportant quotidiennement sa ration de pourriture mutilante. Emigrer ? Jusqu’alors, ses check-up mensuels avaient toujours indiqué qu’il était *normal* : il était donc autorisé à procréer puisqu’il ne sortait pas de la fourchette de tolérance établie par la loi. Mais à tout moment – le mois prochain, peut-être –, les toubibs de la police de San Francisco pouvaient découvrir que cela avait changé. Des *spéciaux* n’arrêtaient pas de venir au monde, engendrés par des *normaux* grâce à cette foutue poussière. Comme le proclamaient les affiches, les spots publicitaires à la télé et la propagande de merde que le gouvernement envoyait à tout le monde par la poste : « Émigration ou détérioration ! Émigrez ou dégénérez, c’est à VOUS de choisir ! »

« Ils ont raison, se dit Rick en ouvrant la barrière de son mini-pâturage pour aller à la rencontre de son mouton électrique. Seulement moi, je ne peux pas émigrer. À cause de mon boulot. »

Le propriétaire du pâturage voisin, Bill Barbour, un membre de la coprop, lui adressa un salut. Comme Rick, il était équipé pour sortir mais avait d’abord fait un saut sur le toit pour jeter un coup d’œil à son bestiau avant de partir. Il rayonnait.

– Elle est enceinte ! (Il montrait du doigt sa grosse jument perchonne qui regardait placidement dans le vide.) Qu’est-ce que vous dites de ça ?

– Je dis que vous aurez bientôt deux canassons, répliqua Rick.

Il était arrivé près de son mouton. L’animal ruminait tout en le fixant d’un œil alerte, espérant sans doute quelques tourteaux d’avoine. Le prétendu mouton avait un tropisme pour l’avoine dans ses transistors et dès qu’il apercevait cette céréale, il se ramenait d’un air de convoitise parfaitement convaincant.

– Qu’est-ce qui l’a engrossée ? demanda-t-il à Barbour. Le vent ?

– J’ai acheté la meilleure liqueur séminale qu’on puisse déguster en Californie, lui révéla Barbour. Grâce à des appuis que

j'ai au secrétariat d'État à l'élevage. Vous ne vous souvenez pas que leur inspecteur est venu, la semaine dernière, pour examiner Judy ? Ils ont hâte de voir son poulain, ils disent que c'est une bête de très grande classe.

Il tapota amicalement l'encolure de sa jument qui inclina la tête vers lui.

— Vous avez déjà songé à vendre votre animal ? s'enquit Rick.

Bon Dieu ! ce qu'il aurait voulu avoir un cheval – n'importe quel animal, en fait. C'était démoralisant, à la fin, d'être propriétaire de cette escroquerie à pattes et de la soigner comme une vraie bête ! Et pourtant, d'un point de vue social, il fallait absolument le faire, étant donné l'absence d'animal véritable. Il n'avait pas le choix. D'autant moins qu'il fallait compter avec sa femme. Et pour Iran, c'était extrêmement important.

Barbour dit alors :

— Je ne peux pas vendre mon cheval, ce serait immoral.

— Vendez le poulain, alors. C'est encore plus immoral de posséder deux animaux que pas du tout.

Perplexe, Barbour répondit :

— Comment ça ? Il y a des tas de gens qui ont deux animaux ; et même trois, quatre ! Tenez ! le patron de mon frère, Fred Washborne, de l'usine de transformation d'algues, il en a cinq, lui. Vous n'avez pas vu cet article sur son canard, dans le *Chronicle* d'hier ? Il paraît que c'est le plus gros canard de Barbarie de toute la côte Ouest !

Les yeux du type s'allumèrent de convoitise à l'évocation de telles richesses. Il ne lui en fallait pas plus pour se mettre en transe.

Fouillant les poches de son manteau, Rick en sortit son supplément à l'*Argus* de janvier, déjà tout froissé et corné d'avoir été trop souvent compulsé. Un coup d'œil à l'index – P... *poulain...* voir à cheval.

— Je peux acheter un poulain de percheron chez Sidney pour cinq mille dollars ! annonça-t-il à haute voix.

— Pas du tout, rétorqua Barbour. Vous êtes miro ! Le prix est indiqué en italique. Ça veut dire qu'ils n'en ont pas en stock. Ce serait le prix s'ils en avaient.

— Disons que je vous file cinq cents dollars par mois pendant dix mois, proposa Rick. Prix catalogue.

Barbour prit l'air apitoyé.

— Écoutez, Deckard, on voit que vous ne connaissez rien aux chevaux. Si Sidney n'a pas de poulain en stock, il y a forcément une raison. C'est que ces animaux ne changent pas de propriétaire – même au prix catalogue. Ils sont trop rares, même ceux qui sont relativement inférieurs. (Il s'accouda à la barrière mitoyenne et reprit avec force gestes :) Il y a trois ans que j'ai acheté Judy, maintenant ; et depuis tout ce temps, je n'ai jamais rencontré une seule jument de sa qualité. J'ai dû aller au Canada pour l'acheter et je l'ai reconduite ici moi-même, de peur qu'on ne me la fauche. Pointez-vous avec une bête pareille dans le Wyoming ou le Colorado, et vous vous ferez descendre ! Les gens n'hésiteraient pas, pour vous la piquer ! Vous savez pourquoi ? Avant la guerre, il y avait littéralement des centaines de...

Rick l'interrompt.

— Mais enfin, que vous possédiez deux chevaux et moi aucun, ça va contre les principes fondamentaux et la morale du mercerisme !

— Vous avez votre mouton, bon sang ! Vous êtes capable d'ascension dans votre vie personnelle, et quand vous saisissez les deux poignées de la boîte, vous ne vous en tirez pas si mal, j'en suis certain ! Si vous n'aviez pas ce bon vieux mouton, je comprendrais votre position. Si je possédais deux animaux et vous aucun, on pourrait dire que je ne vous aide pas à trouver la vraie fusion avec Mercer. Mais dans tous les foyers de la coprop – avec un appartement sur trois environ d'occupé, ça fait dans les cinquante, si je compte bien –, eh bien, dans chaque foyer, il y a un animal. Graveson, là-bas (il fit un geste vague), il a son poulet. Oakes et sa femme ont un grand chien roux qui aboie souvent la nuit. (Il s'interrompt pour réfléchir.) Et je crois qu'Ed Smith a un chat, en bas, dans son appartement ; en

tout cas, c'est ce qu'il dit. Personne ne l'a jamais vu... peut-être que c'est des bobards.

Rick marcha droit sur son mouton, se baissa et fourragea dans l'épaisse toison laineuse – la vermine, du moins, était authentique – jusqu'à trouver ce qu'il cherchait : la trappe de visite secrète du mécanisme. Sous les yeux de Barbour, il fit basculer la trappe, révélant les entrailles électroniques.

– Vous voyez ? Vous comprenez, maintenant, pourquoi je voudrais tellement acheter votre poulain ?

Il y eut un silence, puis Barbour finit par parler.

– Mon pauvre vieux... Ça fait longtemps... ?

– Non, répondit Rick en refermant la trappe de visite de son mouton électrique. (Il se redressa, fit volte-face et regarda son voisin.) J'avais un vrai mouton, pour commencer. Mon beau-père nous l'avait donné juste avant d'émigrer. Et puis, il y a environ un an – vous vous souvenez du jour où j'ai dû l'emmener chez le véto ? Vous étiez sur le toit quand je l'ai trouvé allongé sur le flanc...

– C'est juste, répondit Barbour en hochant du chef au fur et à mesure que les souvenirs lui revenaient, vous avez réussi à le remettre sur ses pattes, et puis, au bout d'une minute ou deux, il est retombé...

Rick reprit :

– Les moutons attrapent des maladies bizarres. Ou plutôt, non. Ils attrapent toutes sortes de maladies, mais ils montrent toujours le même symptôme : ils s'allongent sur le flanc et il n'y a pas moyen de savoir si c'est une simple entorse ou le tétanos. C'est de ça qu'il est mort, le mien : du tétanos.

– Ici ? demanda Barbour. Sur le toit ?

– Le foin, expliqua Rick. Pour une fois, je n'avais pas retiré tout le fil de fer qui entourait la balle. J'en ai oublié un petit bout, et Groucho – oui, c'est comme ça que je l'avais baptisé – s'est égratigné et il a attrapé le tétanos. Je l'ai emmené chez le vétérinaire et il est mort. Alors j'ai bien réfléchi et je me suis décidé à appeler une de ces boîtes qui fabriquent des animaux artificiels. Je leur ai montré une photo de Groucho. Ils m'ont fabriqué ça.

Il indiquait d'un geste du pouce, dans son dos, le doux ersatz à pattes qui continuait de ruminer tranquillement, les yeux fixés sur lui dans l'attente mécanique d'une éventuelle gâterie d'avoine.

— C'était du joli boulot... première qualité. Je lui ai consacré autant de temps qu'au vrai, je le soigne aussi bien... Mais...

Il haussa les épaules.

— Ce n'est pas la même chose, termina Barbour.

— Presque, pourtant... On a le même genre de sentiment quand on s'en occupe. Il faut constamment l'avoir à l'œil, comme l'autre. D'abord parce qu'ils tombent en panne, ces trucs-là, et alors tout le monde dans l'immeuble saurait... Six fois, j'ai dû l'emmener à l'atelier de réparation... Oh ! jamais de très grosses pannes, des détails la plupart du temps... Tenez ! une fois, par exemple, la bande magnétique vocale s'est bousillée, d'une manière ou d'une autre, coincée ou je ne sais quoi. En tout cas, il n'arrêtait plus de bêler... et toujours de la même façon – si quelqu'un s'en était aperçu, il se serait douté que c'était *mécanique*. Même si leur camionnette porte bien « clinique vétérinaire Machin » et si le livreur est toujours habillé de blanc, comme un vrai véto. (Il jeta brusquement un coup d'œil à sa montre ; il avait laissé passer trop de temps.) Il faut que j'y aille, expliqua-t-il à Barbour. À ce soir.

Il se dirigea vers son autoplane, et Barbour se hâta de lancer dans son dos :

— Hum, heu... ne vous inquiétez pas, je n'en dirai rien à personne !

Rick s'immobilisa. Il était sur le point de le remercier quand l'aile du désespoir qu'Iran avait évoqué tout à l'heure vint lui effleurer l'épaule. Alors il dit simplement :

— Ch'ais pas... Peut-être que ça n'a pas d'importance, après tout...

— Bien sûr que si, voyons ! Ils vous mépriseraient. Pas tous, peut-être, mais certains. Vous savez bien comment sont les gens. Ils jugent immoral, anti-empathique, de ne pas s'occuper d'un animal. Je sais bien que ça n'est plus un crime comme après la guerre, mais dans l'esprit des gens, ça n'a pas changé.

— Dieu sait que j'ai envie d'avoir un animal, pourtant ! dit Rick en ouvrant les mains en signe d'impuissance. Je n'arrête pas d'essayer d'en acheter ! Mais avec ce que gagne un fonctionnaire, vous savez...

« Si jamais, songea-t-il, je pouvais avoir un peu de veine dans mon boulot, de nouveau... Comme il y a deux ans, quand j'ai trouvé le moyen de me coiffer quatre andros dans le même mois. Si j'avais su que Groucho allait mourir, à ce moment-là... Seulement, c'était avant le tétanos. Avant ces quelques centimètres de ferraille pointue comme une aiguille hypodermique... »

— Vous pourriez acheter un chat, suggéra Barbour. Les chats sont assez bon marché, regardez dans *l'Argus*...

Rick l'interrompit posément.

— Je ne veux pas un animal d'appartement. Je veux remplacer ce que j'avais : un gros animal. Un mouton, par exemple, ou si je peux y mettre le prix, une vache, un taureau, tout ce que vous voudrez : un cheval.

Il réalisa que la prime de réforme de cinq andros ferait l'affaire. Mille dollars par tête, en plus de son salaire habituel. Il ne lui resterait plus qu'à trouver quelqu'un, quelque part, prêt à vendre ce qu'il cherchait. Même si le prix figurait en italique dans *l'Argus*. Cinq mille dollars... « Seulement, songea-t-il encore, il faudrait d'abord que cinq androïdes se décident à venir sur Terre depuis l'une des colonies. Et ça ne dépend pas de moi. D'ailleurs, même si je pouvais, il y a d'autres *blade runners*, d'autres services de police à travers le monde. Il faudrait encore que ces androïdes aient la bonne idée de venir s'installer en Californie... et il faudrait que mon chef, le plus ancien des *blade runners* du service, Dave Holden, meure ou prenne sa retraite. »

— Payez-vous une sauterelle, plaisanta Barbour. Ou une souris ! Dites, pour vingt-cinq billets, vous pouvez vous payer une souris adulte !

Rick répliqua :

— Votre jument pourrait mourir aussi. Comme Groucho est mort, sans crier gare. En rentrant du boulot, ce soir, vous la

trouverez peut-être les quatre fers en l'air, comme un cafard crevé. Ou comme une sauterelle, si vous préférez...

Il s'éloigna, les clés de son autoplane en main.

— Je n'ai pas voulu vous vexer, excusez-moi, lança nerveusement Barbour.

En silence, Rick Deckard ouvrit la portière de son autoplane. Il n'avait plus rien à dire à son voisin : il pensait à son boulot, à la journée qui l'attendait.

2

Dans un immense immeuble, vide et décrépi, qui avait jadis abrité des milliers d'habitants, un unique récepteur de télévision débitait sa salade dans une pièce déserte.

Avant la Guerre mondiale Terminus, cette ruine maintenant inoccupée avait été entretenue à grands soins. C'avait été l'une des banlieues résidentielles de San Francisco, à quelques minutes du centre par monorail express : la péninsule tout entière bruissait alors comme un arbre plein d'oiseaux, dans une rumeur de récriminations, d'avis contradictoires, d'opinions et de dialogues... Maintenant, ses propriétaires attentifs étaient morts ou avaient émigré vers l'une des colonies de l'espace. La première hypothèse était la plus vraisemblable. La guerre avait été rude malgré les prédictions vantardes du Pentagone et de son arrogant vassal scientifique, la *Rand Corporation* jadis installée à proximité. À l'instar des propriétaires, la corporation était partie sans espoir de retour, mais personne ne la regrettait.

En fait, personne ne se rappelait plus désormais pourquoi la guerre avait éclaté. Ni même qui l'avait gagnée. Personne, probablement... La poussière radioactive qui avait contaminé toute la planète venait de nulle part. Personne, ni l'ennemi ni les alliés, n'avait compté dessus, mais elle avait apparu et n'était pas repartie. Bizarrement, c'étaient les chouettes qui s'étaient mises à mourir les premières. À l'époque, on avait presque jugé ça comique, ces gros oiseaux blancs, ébouriffés, gisant un peu partout dans les rues et les jardins... Jusque-là, avec leurs habitudes crépusculaires, elles étaient passées plutôt inaperçues. C'était un peu comme ça que les pestes commençaient, au Moyen Âge : des rats crevés. Mais cette peste-ci était venue du ciel.

Après les chouettes, bien sûr, tous les autres oiseaux avaient suivi. Mais dès lors, on avait compris la signification de l'énigme. Un programme de colonisation squelettique existait avant-guerre, mais maintenant que le soleil avait cessé de briller sur la Terre, la colonisation était entrée dans une phase entièrement nouvelle. Dans le cadre du nouveau programme, on avait commencé par modifier l'une des armes de la guerre – le Combattant Synthétique de la Liberté. Ce robot humanoïde ou, plus précisément, cet androïde organique, susceptible de fonctionner dans des mondes étrangers et hostiles, était devenu la machine-outil sur laquelle reposait l'ensemble du programme de colonisation. Selon les règlements établis par l'O.N.U., tout émigrant avait automatiquement droit à un androïde du modèle de son choix et, à partir de 1990, la variété de ces modèles défiait l'imagination – et la raison – plus encore que l'automobile, aux États-Unis, dans les années soixante.

Ainsi s'était effectuée l'émigration. L'androïde servait de carotte, les retombées radioactives de bâton. L'O.N.U. avait rendu l'émigration facile et s'était ingéniée à rendre la vie difficile, sinon impossible, à ceux qui restaient. Traîner sur Terre, c'était s'exposer à la menace d'être un jour ou l'autre décrété biologiquement inacceptable, taré, dangereux pour la préservation de l'espèce. Une fois étiqueté *spécial*, et quand bien même stérilisé, on sortait littéralement de l'Histoire. On cessait de faire partie de l'humanité. Pourtant, çà et là, des gens refusaient d'émigrer. Ce qui constituait un comportement bizarrement irrationnel, même pour ceux qui l'adoptaient. Logiquement, tous les réguliers auraient déjà dû émigrer jusqu'au dernier. Défigurée comme elle l'était, la Terre demeurait un endroit familier. Et peut-être les réfractaires s'imaginaient-ils que le linceul de poussière finirait par s'éclaircir ? En tout cas, quelques milliers d'individus étaient restés là, répartis pour la plupart dans les centres urbains où le contact physique mutuel leur redonnait un peu de cœur au ventre. Ceux-là étaient encore relativement sains d'esprit. À côté d'eux, des personnalités franchement étranges peuplaient encore, de-ci de-là, les banlieues abandonnées.

L'un de ces originaux, John Isidore, se rasait dans sa salle de bains, au son d'une télé vociférante.

Il était tout simplement arrivé là par hasard dans les premiers jours de l'après-guerre. À cette époque dégueulasse, personne ne savait vraiment ce qu'il faisait. Les populations déracinées par la guerre erraient au hasard, campant dans une région puis une autre. Les retombées variaient d'amplitude à cette époque. Certains États n'étaient pratiquement pas affectés tandis que d'autres étaient saturés. Les populations devenues nomades se déplaçaient en sens inverse des cendres et de la poussière. Au sud de San Francisco, la péninsule avait commencé par rester propre, et des tas de gens étaient venus s'y installer. Quand la poussière était arrivée, ceux qui n'étaient pas morts étaient partis. J.R. Isidore était resté.

La télé hurlait : « Retrouvez les jours bénis de l'existence sudiste avant la guerre de Sécession ! Valet de pied, femme de ménage, ouvrier agricole, il y a un robot humanoïde conçu et réalisé SPÉCIALEMENT POUR VOUS, pour répondre à VOS BESOINS PERSONNELS, définis par vous-même avant votre départ de la Terre ! Dès votre arrivée, ce serviteur loyal, ce compagnon sans problème vous sera remis GRA-TUI-TE-MENT pour vous aider dans la plus grande, la plus belle, la plus audacieuse aventure que l'humanité ait... » et ça continuait comme ça sans discontinuer.

« Serais-je en retard à mon travail ? » se disait Isidore, faisant sa toilette. Il ne possédait pas de pendule en état de marche et s'en remettait en général à la télé. Mais aujourd'hui, c'était manifestement « Le Grand Tour d'Horizon Interspatial ». En tout cas, la télé avait proclamé que c'était le cinquième (le sixième ?) anniversaire de la fondation de la Nouvelle-Amérique, principale colonie des États-Unis sur Mars. Et comme son récepteur en partie endommagé ne lui permettait pas de capter d'autres chaînes, Isidore était bien obligé de se résigner à regarder (et écouter !) encore la chaîne gouvernementale (elle avait été nationalisée pendant la guerre et l'était restée depuis) qui diffusait l'éternelle propagande de Washington pour son programme de colonisation.

« Écoutons un peu Mrs. Klugman, proposa le présentateur à Isidore qui se serait contenté de l'horloge parlante. Cette dame a émigré depuis peu. Voici ce qu'elle a déclaré à notre envoyé spécial de New York : "Mrs. Klugman, pourriez-vous nous dire les conclusions auxquelles vous êtes parvenue en comparant la vie que vous aviez sur Terre à celle qui s'offre maintenant à vous loin de la pollution nucléaire ?" Un silence, puis une voix sèche de femme entre deux âges : "Je crois que ce qui nous a le plus frappés, ma famille et moi-même (j'ai deux enfants), c'est la dignité." "Comment ça, la dignité ?" demanda le journaliste. "Ben, oui, répéta Mrs. Klugman, désormais new-yorkaise, la dignité. C'est dur à expliquer. D'avoir des domestiques sur lesquels on peut compter, de nos jours, je trouve ça... rassurant..." "Dites-moi, Mrs. Klugman, du temps où vous étiez sur Terre, est-ce que vous vous faisiez du souci à l'idée des risques d'être déclarée... heu... hmm, *spéciale* ?" "Oh la la ! Mon époux et moi, on se faisait pour ainsi dire un sang d'encre. Bien sûr, maintenant qu'on a émigré, c'est un poids qu'on m'a retiré de la poitrine, une fois pour toutes, quel soulagement !" »

« Et moi donc ! se dit John Isidore non sans aigreur. C'est un poids qu'on m'a retiré à moi aussi et j'ai pas eu besoin d'émigrer. » Il était *spécial* depuis un an maintenant. Et pas seulement à cause d'une histoire génétique. C'était pire : il avait échoué au dernier test d'aptitude intellectuelle minimale, ce qui faisait de lui, en langage clair, un débile. Le mépris de trois planètes pesait sur ses épaules. Il n'en survivait pas moins. Il avait son boulot comme chauffeur-livreur dans une boîte de réparation d'animaux factices – la clinique vétérinaire Van Ness. Et son patron, Hannibal Sloat, ce mec à la triste figure gothique, le traitait comme un être humain. Il lui en était profondément reconnaissant. *Mors certa, vita incerta*, comme aimait à rabâcher Sloat. Quoique l'ayant entendue bien des fois, Isidore n'avait qu'une vague idée de la signification de cette expression. Mais enfin, si un débile pouvait entraver le latin, ce ne serait plus un débile, pas vrai ? Sloat était tout prêt à admettre cet axiome. Et il existait des débiles infiniment plus tarés qu'Isidore, absolument incapables de faire le moindre

travail. On les parquait dans des asiles pudiquement baptisés « Instituts de Formation Spéciale d'Amérique », parce qu'il fallait bien y introduire le mot *spécial* d'une manière ou d'une autre, comme toujours.

« "... votre mari ne se sentait pas protégé, poursuivait le journaliste, par le fait de porter en toute occasion une coûteuse et encombrante combinaison antiradiations, y compris un masque occipito-nasal au plomb ?" "C'est-à-dire..." » reprit Mrs. Klugman, mais, ayant fini sa toilette, Isidore vint couper la télé.

Silence. Les murs, le plancher, les boiseries suintaient de silence ; de quoi le broyer comme une gigantesque meule. Le silence suintait du parquet à travers la vieille moquette grise en lambeaux. Il suintait des appareils cassés ou à demi cassés qui équipaient la cuisine, des appareils qui n'avaient jamais fonctionné depuis l'emménagement d'Isidore. Du grand lampadaire inutile de la salle de séjour, des coulées de silence s'étaient par nappes entières à la rencontre d'autres coulées vides descendues du plafond constellé de chiures de mouches. Le silence s'arrangeait, en fait, pour jaillir de partout comme s'il avait voulu supplanter toutes choses. Ainsi ne se lançait-il pas seulement à l'assaut des oreilles d'Isidore, mais encore de ses yeux. Debout devant son récepteur de télé inerte, il eut soudain le sentiment que le silence était visible et aussi, mais à sa manière, vivant. Vivant ! Ce n'était pas la première fois, loin de là, qu'il ressentait cette austère approche. Le silence entrait alors par effraction, avec violence, sans aucune subtilité, incapable, à l'évidence, de la moindre patience. Le silence du monde ne pouvait plus retenir sa soif de tout engloutir. Plus maintenant. Maintenant qu'il avait presque partie gagnée.

Isidore se demandait, dans ces moments-là, si tous ceux qui restaient sur Terre, les autres, ressentait le vide de la même manière. À moins que ce ne fût un phénomène particulier à son identité biologique particulière, hallucination engendrée par un appareil sensoriel inepte. « Intéressante question, songea Isidore. Mais à qui se comparer ? » Il vivait seul dans le grand immeuble aveugle et dégradé, avec ses mille appartements inoccupés, qui retournait peu à peu, comme tous ses semblables, à l'entropie, aux ruines... À la longue, tout ce que

contenait l'immeuble tournerait en ratatouille indistincte, fatras sans nom empilé du plancher au plafond de chaque appartement, couches indifférenciées d'un pudding hétérogène et pourtant homogène. Ensuite, l'immeuble lui-même perdrait peu à peu sa forme, rejoignant dans son ubiquité triomphante la cendre et la poussière. Mais bien sûr, il serait alors lui-même mort depuis longtemps. Debout, là, dans cette salle de séjour condamnée, face à l'immensité vide et palpitante d'un silence vaste comme le monde, il trouva que c'était encore un beau sujet de méditation.

Mieux valait, peut-être, rallumer la télé ? Mais les spots publicitaires destinés aux *normaux* qui existaient encore lui collaient la frousse. Ils ne cessaient de lui exposer en long et en travers, à l'infini, les raisons pour lesquelles lui, le *spécial*, n'était qu'un indésirable. Il n'était bon à rien, n'avait même pas la possibilité, s'il l'avait souhaité, d'émigrer. « Alors, à quoi bon écouter ça ? se demanda-t-il, soudain furieux. Leur colonisation, ils savent où ils peuvent se la mettre. Je leur souhaite une bonne guerre, là-haut ! (Après tout, ce n'était théoriquement pas impossible.) Que ça devienne comme sur Terre : que tous les colons deviennent *spéciaux* ! Bon, ça va, se dit-il, en route pour le boulot. » Il mit la main sur le bouton de la porte et l'ouvrit sur le hall ténébreux. Cet aperçu sur le vide qui avait envahi tout le reste de l'immeuble le fit reculer. La force qu'il avait sentie dans son appartement l'attendait, tapie dans l'ombre. « Bon Dieu ! » songea-t-il, et il referma la porte. Il n'était pas encore prêt à affronter les marches sonores de l'escalier qui le conduisit jusqu'au toit vide où il n'élevait pas d'animaux. « C'est le moment de saisir les poignées », se dit-il et, traversant la salle de séjour, il gagna sa boîte à empathie.

Quand il la mit en marche, l'odeur familière d'ions négatifs se dégagea : le courant circulait. Il aspira à pleins poumons, il se sentait déjà mieux. Puis le tube cathodique s'illumina faiblement à l'imitation d'une image télé. Une espèce de collage apparut, assemblage hétéroclite de lignes de couleur et de figures qui ne ressemblaient à rien tant qu'on n'avait pas saisi les poignées. Prenant une profonde inspiration pour se calmer, il s'empara des poignées jumelles.

L'image prit forme et sens sous ses yeux. D'un seul coup, il aperçut un paysage fameux, la vieille pente ascendante de terre brune, stérile, d'où jaillissaient – semblables à des poignées d'ossements blanchis – des touffes d'herbes sèches qui se détachaient sur le ciel morne et sans soleil. Une silhouette unique, de forme plus ou moins humaine, peinait le long de la montée. C'était celle d'un vieil homme enveloppé d'une ample robe sans couleur et sans forme qui paraissait faite du même vide hostile que le ciel. Cet homme, Wilbur Mercer, avançait péniblement et, quand il étreignit les poignées, John Isidore sentit se dissoudre graduellement la malédiction qui pesait sur sa vie réelle et la pièce sinistre dans laquelle il se tenait. Les murs lépreux, le mobilier dégingué s'effacèrent puis disparurent complètement de sa conscience. Comme toujours, il se retrouva sur la pente terne, sous le ciel terne. En même temps, il cessa d'assister de l'extérieur à l'ascension du vieil homme. C'étaient ses propres pieds, maintenant, qui traînaient sur le sol poussiéreux à la recherche d'un appui parmi les pierres branlantes : sous la plante de ses pieds, il sentit la rugosité douloureuse et familière, les aspérités irrégulières. Ses narines s'emplirent du picotement âcre de la brume qui voilait le ciel : ce n'était pas le ciel de la Terre, c'était le ciel d'un pays étrange, infiniment différent et lointain et pourtant immédiatement accessible par le truchement de la boîte à empathie.

Une fois encore, il avait accompli cette étonnante traversée : sans trop savoir comment, il s'était fondu en Wilbur Mercer, fondu physiquement, mais aussi mentalement, spirituellement. Par le même phénomène que tous ceux qui, au même moment, sur Terre comme sur l'une des planètes colonisées, avaient saisi les poignées de leur boîte à empathie. Il les sentait, les autres, il incorporait en lui-même le balbutiement de leurs pensées ; entendait dans son cerveau la rumeur de leurs individualités. Ils avaient tous, lui compris, une idée fixe : cette montée, cette ascension, ce besoin de gravir. Pas à pas, l'impression changeait, de façon quasi imperceptible. Mais c'était topique. « Plus haut, songeait-il, dans le roulis des pierres sous ses pieds. Aujourd'hui, nous sommes plus haut qu'hier et demain... » Il –

c'est-à-dire la multitude fondue en l'unique Wilbur Mercer – leva les yeux : impossible d'apercevoir le sommet. Trop loin. Mais le jour viendrait.

Une pierre vint frapper son bras. La douleur le mordit. Il se détourna à demi, et une seconde pierre le manqua pour aller s'écraser sur le sol avec un bruit qui le fit sursauter. « Qui est-ce ? » se demanda-t-il en cherchant à discerner celui qui le tourmentait. Les vieux ennemis, toujours présents à la limite de son champ visuel ! Il se savait suivi depuis le début, et ça continuerait sans doute jusqu'au sommet...

Il se rappela le sommet, le plateau auquel on accédait quand l'ascension cessait et que la seconde phase commençait. Combien de fois l'avait-il parcouru ? Ses souvenirs se brouillaient, le passé et le présent se brouillaient, ce qu'il avait déjà connu et ce qu'il finirait par connaître se mêlaient de telle sorte qu'il ne subsistait plus que l'instant, cet instant où il s'immobilisait pour se reposer en frottant la plaie que la pierre avait faite à son bras. « Mon Dieu, songea-t-il en proie à une profonde lassitude, qu'y a-t-il de juste là-dedans ? Pourquoi suis-je seul ici, tourmenté, persécuté par quelqu'un ou quelque chose que je ne peux même pas voir ? » C'est alors qu'à l'intérieur de lui-même, le multiple murmure de tous ceux qui participaient à la fusion vint rompre son illusion de solitude.

« Vous l'avez senti, vous aussi », songea-t-il.

« Oui, répondirent les voix. Nous avons été blessés au bras gauche, ça fait atrocement mal. »

« Bon, dit-il, on ferait mieux de se remettre en route. » Il reprit sa marche, immédiatement accompagné par tous les autres.

Jadis, se souvenait-il, tout était différent. Avant la venue de la malédiction, la vie avait été plus heureuse. Ses parents adoptifs, Frank et Cora Mercer, l'avaient trouvé flottant dans un canot de secours gonflable, au large des côtes de la Nouvelle-Angleterre... À moins que ce ne fussent les côtes du Mexique, aux abords du port de Tampico ? Il ne se souvenait pas, maintenant, des circonstances. Son enfance avait été douce. Il aimait la vie sous toutes ses formes, particulièrement les animaux. À un moment, il avait possédé le pouvoir de

ressusciter les animaux morts. Il vivait entouré de lapins et d'insectes, sur Terre ou dans une des colonies de l'espace. Mais maintenant, il s'en souvenait rarement. Pourtant, il n'avait pas oublié les tueurs. Parce qu'ils l'avaient arrêté comme monstre, plus *spécial* que n'importe lequel des *spéciaux*. Et alors, tout avait basculé.

La loi locale punissait ceux qui utilisaient la faculté d'inverser le cours du temps grâce à laquelle les morts revenaient à la vie. On le lui avait clairement fait comprendre dans sa seizième année. Il avait continué de le faire en secret, pendant un an, dans ce qui restait alors de forêt, mais une vieille femme qu'il ne connaissait absolument pas l'avait dénoncé. Sans le consentement de ses parents, les tueurs avaient entrepris de bombarder le nodule inconnu qui s'était formé dans son cerveau avec du cobalt radioactif. Il s'était alors trouvé plongé dans un monde différent, un monde dont il n'avait jamais soupçonné l'existence. C'était un puits où s'entassaient les cadavres et les ossements, et il s'était débattu pendant des années pour tâcher d'en sortir. L'âne et surtout le crapaud, les créatures à ses yeux les plus importantes, avaient disparu, l'espèce s'en était éteinte. Il n'en restait que des fragments putréfiés, un crâne sans yeux par-ci, quelques doigts fuselés par-là. Enfin, un oiseau qui était venu là pour mourir lui dit où il se trouvait. Il était engouffré dans le monde du tombeau et ne pourrait pas en sortir tant que les ossements qui l'entouraient ne redeviendraient pas des créatures vivantes. Il se trouvait inextricablement fondu à d'autres existences et il ne pourrait pas revivre avant qu'elles ne reprennent vie elles-mêmes.

Combien de temps cette phase du cycle avait-elle duré, il l'ignorait. Il ne s'était rien produit, alors il n'avait pas de point de comparaison. Mais, finalement, les os avaient retrouvé leurs chairs, les orbites vides s'étaient emplies et des yeux neufs avaient vu, tandis que les becs et les gueules retrouvés s'étaient mis à caqueter, aboyer et miauler. Peut-être était-ce lui qui l'avait fait. Peut-être étaient-ce les nodules extra-sensoriels de son cerveau qui avaient fini par repousser. Et peut-être qu'il n'y était pour rien, ça pouvait très bien être un processus naturel. Quoi qu'il en fût, il avait cessé de s'enfoncer ; il montait

maintenant, avec tous les autres. Il les avait perdus de vue depuis longtemps maintenant et il avait fini par se rendre à l'évidence : il montait tout seul. Mais ils étaient là. Ils n'avaient pas cessé de l'accompagner. Bizarrement, il les sentait à *l'intérieur* de lui-même.

Isidore était là, accroché à ses deux poignées, il avait la sensation d'embrasser la multitude immense de *tout* ce qui vivait, et c'est à regret qu'il lâcha prise. Il fallait bien que cela finisse ; comme toujours, comme chaque fois. Et puis son bras saignait et lui faisait mal, là où la pierre l'avait frappé.

Lâchant les poignées, il examina son bras puis se rendit dans la salle de bains d'un pas chancelant pour laver la plaie. Ce n'était pas la première blessure reçue pendant une fusion avec Mercer et ce ne serait probablement pas la dernière. Des gens – des gens âgés généralement – en étaient morts. Surtout plus tard, au sommet, quand les tourments commençaient pour de bon. « Je me demande si j'aurai la force d'aller jusqu'au bout de cette phase encore une fois, se dit-il en nettoyant sa blessure, il y a toujours ce risque d'arrêt brusque du cœur. Évidemment, vaudrait mieux que j'habite en ville où tous les immeubles ont un toubib prêt à intervenir avec un stimulateur électrique. Ici, tout seul, c'est franchement gonflé. »

Mais il savait qu'il courrait le risque de nouveau. Il l'avait toujours fait. Comme la plupart des gens, y compris les vieux dont la santé était pourtant plus fragile que la sienne.

Il se servit d'un Kleenex pour sécher son bras blessé.

C'est alors qu'il entendit, étouffé et lointain, le son d'une télévision.

« Quelqu'un d'autre dans l'immeuble ? se demanda-t-il, le cœur battant soudain à se rompre, incapable d'en croire ses oreilles. C'est pas ma télé, c'est plus loin. Et le sol résonne, donc c'est en dessous, à un autre étage ! »

« *Mais alors, je ne suis plus tout seul ici*, réalisa-t-il tout à coup. Quelqu'un a emménagé dans l'un des appartements abandonnés, et assez près de moi pour que je l'entende. Ça doit être à deux ou trois étages, sûrement pas plus loin. Euh, qu'est-ce qu'on est censé faire quand un nouveau résident emménage ?

Passer le voir pour lui emprunter quelque chose ? Ça devrait être ça. »

Comment s'en serait-il souvenu ? Ça ne lui était encore jamais arrivé. Ici ou ailleurs, les gens déménageaient, les gens émigraient, mais personne n'emménageait jamais. « Non, on lui apporte quelque chose, décida-t-il. Un verre d'eau, ou plutôt du lait. Oui, du lait, ou alors de la farine, ou un œuf – c'est-à-dire, les ersatz qu'on leur a substitués. »

Dans son réfrigérateur, dont le compresseur était depuis longtemps hors d'usage, il ne trouva qu'un cube de margarine assez douteux. Muni de ce viatique, il se mit en route, le cœur battant, pour l'étage du dessous. « Il faut que je garde mon calme, se dit-il soudain. Qu'on ne découvre surtout pas que je suis un débile. Sans ça, c'est toujours la même chose, on ne voudra même pas m'adresser la parole. Je me demande d'ailleurs bien pourquoi ! »

Il gagna le hall à la hâte.

3

Sur le chemin de son travail, Rick Deckard, comme la plupart des gens, s'arrêta quelques instants chez l'un des plus grands marchands d'animaux de San Francisco, au rayon des vertébrés terrestres. Au centre de l'immense vitrine d'exposition, dans une cage de plastique transparent chauffée, une autruche le regarda aussi curieusement qu'il la regardait. Selon la pancarte accrochée à la cage, le gros oiseau venait tout juste d'arriver d'un zoo de Cleveland. C'était la seule autruche de toute la côte Ouest. Après l'avoir bien examinée, Rick perdit encore quelques instants à considérer le prix que portait l'étiquette. Puis il gagna le palais de justice de Lombard Street et constata qu'il avait un quart d'heure de retard.

Il n'avait pas sitôt mis la clé dans la serrure de son bureau que son supérieur, le commissaire Hardy Bryant, un rouquin aux oreilles en chou-fleur, mal habillé, mais dont l'œil malicieux ne laissait pratiquement rien échapper, se planta devant lui.

— Soyez à neuf heures trente dans le bureau de Dave Holden, laissa-t-il tomber en feuilletant une liasse de pelures dactylographiées, fixées au moyen de deux pinces à dessin sur une plaque de plastique. Holden est à l'hôpital Mount Zion, il a reçu une décharge de laser dans la colonne vertébrale. (Sur ces mots, il tourna les talons et repartit sans cesser de parler.) Il y est pour un mois au moins. Le temps qu'on mette la main sur une de ces prothèses vertébrales en plastique, qu'on puisse la lui implanter et s'assurer qu'elle a pris.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Rick qu'un grand froid avait saisi.

Le *blade runner* numéro un du service était encore en pleine forme la veille. À la fin de la journée, il avait, comme à l'habitude, filé dans son autoplane vers son appartement du quartier ultrachic de Nob Hill.

Bryant lança quelques mots par-dessus son épaule, enjoignant à Deckard de se trouver à neuf heures trente dans le bureau de Holden, et le quitta.

En pénétrant dans son bureau, Rick entendit dans son dos la voix d'Ann Marsten, sa secrétaire.

— Vous avez entendu ce qui est arrivé à Mr. Holden ? Il s'est fait tirer dessus.

Elle pénétra sur ses talons dans le petit bureau qui sentait le renfermé et mit les filtres à air en marche.

— Ouais...

— Probablement un de ces nouveaux andros superintelligents que la fondation Rosen fabrique en ce moment. Vous avez vu leur prospectus et nos propres feuilles de renseignements ? Le cerveau Nexus-6 qu'ils utilisent maintenant peut choisir parmi deux trillions de constituants – dix millions de trajectoires neuroniques distinctes. (Elle baissa la voix.) Vous avez loupé l'appel de ce matin. Miss Wild, du standard, me dit qu'il a eu lieu à neuf heures précises.

— Qui est-ce qui nous appelait ? s'enquit Rick.

— C'est nous qui appelions. Le commissaire Bryant... Il appelait l'O.M.P., en Russie ! Il leur a demandé s'ils étaient prêts à envoyer une plainte contre le représentant à l'Est de la fondation Rosen.

— Harry n'a pas renoncé à faire retirer le Nexus-6 du marché ?

Il n'était pas surpris. Depuis la publication de ses caractéristiques et de son livret technique, en août 1991, tous les services de police chargés des androïdes en fuite avaient protesté contre l'unité cérébrale Nexus-6.

— Les flics russes n'y peuvent rien de plus que nous, dit-il.

Légalement, les fabricants de l'unité Nexus-6 dépendaient des autorités coloniales, leur maison mère était installée sur Mars.

— Nous ferions mieux de nous résigner à l'existence de cette nouvelle unité, puisque nous n'y pouvons rien. C'est toujours la même chose, à chaque amélioration des unités cérébrales. Je me souviens des hurlements qu'on a poussés quand les ingénieurs de chez Van Vogt & Co. ont mis au point leur vieux T-14, en 89.

Toute la flicaille de l'hémisphère s'est mise à brailler qu'aucun test ne permettrait jamais de détecter leur présence en cas d'entrée clandestine sur Terre. Et d'ailleurs, c'était vrai.

Si ses souvenirs étaient exacts, plus de cinquante androïdes munis d'un cerveau T-14 avaient réussi à s'introduire sur Terre et il avait fallu plus d'un an pour détecter certains d'entre eux. Et puis l'Institut Pavlov, en Union soviétique, avait mis au point le test d'empathie Voigt. Et aucun androïde T-14 – du moins à ce qu'on savait – n'était jamais parvenu à passer ce test.

— Vous voulez que je vous dise ce que les Russes ont répondu ? demanda miss Marsten. Je sais ça aussi !

Son visage semé de taches de rousseur rayonnait comme d'une lumière orangée.

— Bryant ne va pas tarder à me le dire.

Rick se sentait irrité. Il avait horreur des ragots de bureau, parce qu'ils embellissaient toujours la réalité. Il s'assit à son bureau et se mit à fouiller dans son tiroir avec ostentation jusqu'à ce que miss Marsten comprenne ce qu'il attendait d'elle et quitte le bureau.

Du tiroir, il tira alors une vieille enveloppe de papier brun, toute froissée. Il se pencha en arrière sur son siège de type directorial et, fourrageant dans le contenu de l'enveloppe, il finit par en extraire ce qu'il cherchait : toute la documentation sur Nexus-6.

Un instant de lecture suffit à le convaincre que pour une fois miss Marsten avait dit la vérité : le Nexus-6 était bel et bien muni de deux trillions de constituants et pouvait choisir entre dix millions de combinaisons d'activité cérébrale possibles. En moins de trois quarts de seconde, un androïde ainsi équipé pouvait adopter l'une des quatorze attitudes de réaction dont il disposait. Aucun test d'intelligence ne coincerait un androïde pareil. Et puis quoi ? Ça faisait des années qu'on n'utilisait plus les tests d'intelligence pour les coincer, depuis les modèles rudimentaires du début des années 80.

Rick songea que les androïdes de type Nexus-6 surpassaient plusieurs classes de *spéciaux* quant à l'intelligence. Autrement dit, les andros ainsi équipés représentaient l'aboutissement d'une évolution qui les avait conduits de l'état d'outil

perfectionné à celui de quasi-être humain. Les andros formaient désormais une section – inférieure, certes – de l’humanité... pour le meilleur et pour le pire. À certains égards, le serviteur surpassait maintenant le maître. Il avait fallu établir de nouveaux critères, fondés sur certaines qualités particulières, comme le nouveau test d’empathie Voigt-Kampff, pour être en mesure de continuer à juger... et distinguer. L’androïde le plus doué en termes de capacité intellectuelle pure restait incapable de comprendre – et moins encore de ressentir – la fusion spirituelle et physique qui faisait partie de l’expérience quotidienne des adeptes du mercerisme – une expérience que Rick lui-même, et tous les autres (y compris les débiles infra-normaux), connaissaient sans difficulté.

Comme la plupart des gens, il s’était parfois demandé pourquoi les androïdes réagissaient n’importe comment aux tests de mesure de l’empathie. De toute évidence, l’empathie appartenait en propre à l’esprit humain, alors que l’intelligence se retrouvait, avec des différences de degré, à tous les échelons de l’évolution, jusque chez les arachnides. D’abord, la faculté empathique ne pouvait appartenir qu’à un animal social. Un organisme solitaire, comme celui de l’araignée, n’en avait aucun besoin. Bien au contraire, l’empathie amoindrirait probablement les chances de survie de l’araignée qui en serait dotée. Elle deviendrait consciente du désir de vivre de sa proie. Avec une telle faculté, tous les prédateurs, y compris les mammifères les plus évolués, les félins, crèveraient de faim...

Un jour, il s’était convaincu du fait que l’empathie devait nécessairement être confinée aux herbivores, ou à ceux des omnivores capables de survivre en se privant d’une alimentation carnée. Parce qu’en dernière analyse, l’empathie brouillait les frontières entre chasseur et chassé, entre vainqueur et vaincu. Comme au cours de la fusion avec Mercer, tout le monde montait de concert ou, quand le cycle parvenait à sa fin, retombait dans le puits sans fond du monde du tombeau. C’était une sorte d’assurance biologique, mais à double tranchant. Il suffisait qu’une seule créature éprouve de la joie pour que toutes les autres en ressentent une bouffée. En revanche, la souffrance d’un seul être faisait planer une ombre sur les autres. Un animal

grégaire, comme l'homme, y gagnait en capacité de survie alors que pour un cobra ou une chouette, c'était la destruction assurée.

De toute évidence, le robot humanoïde était un prédateur solitaire.

C'est ainsi du moins que Rick aimait à se les représenter. Cela rendait son travail plus acceptable. En réformant – c'est-à-dire en tuant – un andro, il ne violait pas la règle de vie établie par Mercer. *Tu ne tueras que les tueurs*, avait dit Mercer lors de l'apparition des premières boîtes à empathie. Et quand le mercerisme était peu à peu devenu une théologie complète, le concept des tueurs avait connu un développement insidieux. Le mal absolu tentait d'empêcher la pénible et chancelante ascension du vieillard en s'accrochant aux manches délavées de sa tunique, en le lapidant sans cesse. Mais on ne savait jamais exactement ce qu'était au juste cette présence maligne. Un merceriste *sentait* le mal sans le comprendre, il en avait l'intuition. Autrement dit, le merceriste était libre de localiser la présence nébuleuse des tueurs là où il lui plaisait. Pour Rick Deckard, un robot humanoïde en fuite, un robot qui avait tué son maître, qui possédait une intelligence plus vaste que celle de bien des êtres humains, mais qui ne respectait pas les animaux et se trouvait dénué de la faculté empathique qui lui eût permis de se réjouir des succès et de pleurer les défaites d'une autre forme de vie que la sienne, pour Rick Deckard, un tel être était le parangon du tueur.

À propos d'animaux, il se souvint soudain de cette autruche aperçue dans la boutique. Écartant pour le moment les documents sur le Nexus-6, il prit une pincée du mélange à priser N°3 et 4 de Mrs. Siddon et se mit à réfléchir. Puis il regarda sa montre, brancha son vidéophone de bureau et appela miss Marsten.

— Appelez-moi la boutique *Au chien joyeux*, dans Sutter Street.

— Oui, monsieur.

« Ils ne peuvent pas vraiment demander un prix pareil de leur autruche, se dit Rick. Ils doivent prévoir une possibilité de marchandage, comme dans le temps... »

— *Au chien joyeux*, à votre service ! déclara une voix masculine tandis qu'un petit visage engageant inscrivait sur l'écran du vidéophone.

On entendait des cris d'animaux dans le lointain.

— C'est à propos de cette autruche que vous avez en vitrine, exposa Rick. (Il tripotait un cendrier de céramique, sur son bureau, devant lui.) Quel est le versement comptant ?

— Voyons un peu, répondit le marchand d'animaux en mettant la main sur un bloc et un stylo. Un tiers comptant... (Il calculait mentalement.) Puis-je vous demander si vous comptez nous rendre un animal en échange ?

Rick était sur la défensive.

— Je ne suis pas encore décidé...

— Nous pourrions vous accorder un crédit de trente mois. Taux d'intérêt extrêmement restreint : six pour cent par mois. Après un premier paiement raisonnable, ça vous ferait dans les...

— Votre prix est trop élevé, interrompit Rick. Faites-moi une ristourne de deux mille dollars et je laisse tomber le crédit. Je ne vous demande pas non plus de reprise sur un autre animal : je paie comptant.

« Dave Holden n'est plus dans la course pour le moment, songeait-il. Ça peut rapporter gros s'il y a assez de contrats dans le courant du mois. »

— Voyons, monsieur, rétorquait le vendeur d'animaux, notre prix est déjà très étudié ! Mille dollars en dessous du prix catalogue ! Vérifiez dans *l'Argus*, je vous en prie, pendant que je suis en ligne. Je veux que vous vous rendiez compte par vous-même : nos prix sont très étudiés, très raisonnables.

« Bon Dieu ! songea Rick, ils ne sont pas prêts à en rabattre. » Cependant, par acquit de conscience, pour aller jusqu'au bout maintenant que c'était fichu, il sortit son *Argus* fatigué de la poche de son manteau et commença à le feuilleter ; autruche virgule mâle-femelle, vieille-jeune, santé virgule bonne-mauvaise, première main-deuxième main. Il examina les prix.

— Première main, mâle, jeune, bonne santé, l'informait le vendeur. Trente mille dollars. (Il avait lui aussi son *Argus* à la

main.) Notre prix est inférieur d'exactly mille dollars à celui de *l'Argus*, comme je vous le disais. Donc, votre premier versement...

— Il faut que je réfléchisse, dit Rick, je vous rappellerai.

Il fit mine de raccrocher.

— Votre nom, monsieur, s'il vous plaît ? se hâta de demander le vendeur.

— Frank Merriwell, lança Rick.

— Et votre adresse ? Au cas où je serais absent quand vous appellerez.

Il se fabriqua une adresse et replaça le vidéophone. « Tout ce fric, songeait-il. Et il y a des gens qui les achètent. Des gens qui ont autant de fric que ça. »

Reprenant le receveur, il lança d'une voix coupante :

— Donnez-moi une ligne extérieure, miss Marsten. Et n'écoutez pas ma conversation, c'est confidentiel !

Il foudroya son image sur l'écran d'un regard furibond.

— Oui, monsieur. Allez-y, vous pouvez former votre numéro, vous avez la ligne.

Elle coupa alors son propre circuit, ce qui le laissa face à un écran vide.

Il forma – de mémoire – le numéro de l'atelier qui lui avait fourni son ersatz de mouton. Un homme habillé comme un vétérinaire apparut sur le petit écran.

— Docteur McRae, déclara-t-il.

— Rick Deckard. Combien prendriez-vous pour une autruche électrique ?

— Oh ! disons que nous pourrions vous faire dans les huit cents dollars. Quel délai de livraison souhaitez-vous ? Ce serait une création. La demande n'est pas très...

— Je vous rappellerai, interrompit Rick après un coup d'œil à sa montre qui lui révéla qu'il était neuf heures trente. Au revoir.

Il raccrocha à la hâte, se leva. Quelques instants plus tard, il était devant la porte du bureau du commissaire Bryant. Il entra, passa devant la jolie réceptionniste à la longue chevelure d'argent, puis devant la secrétaire personnelle du commissaire, un monstre sorti tout droit des marécages du crétacé, glacial et figé comme quelque apparition du monde du tombeau. Aucune

des deux femmes ne lui adressa la parole, et il ne leur dit pas un mot non plus. Ouvrant la porte capitonnée, il adressa un signe de tête à son supérieur hiérarchique qui était engagé dans une conversation vidéophonique. Il s'assit, sortit la documentation concernant le Nexus-6 et entreprit de l'étudier de nouveau tandis que le commissaire finissait sa conversation.

Deckard se sentait déprimé. En bonne logique, pourtant, la disparition temporaire de Holden aurait dû lui causer pour le moins une satisfaction prudente.

4

« Peut-être que j'ai peur, musa Rick, qu'il m'arrive ce qui est arrivé à Dave. Un andro assez malin pour lui filer un coup de laser aurait toutes les chances de m'en faire autant. » Ce n'était pourtant pas ça.

— Je vois que vous avez apporté la fiche signalétique de cette nouvelle unité cérébrale, commença Bryant quand il eut raccroché.

— Oui, j'ai été mis au courant par le téléphone arabe. Combien y a-t-il d'andros et jusqu'où Dave est-il allé ?

— Il y en avait huit, dit Bryant en consultant ses fiches, Dave s'en est fait deux.

— Et les six qui restent sont ici, en Californie ?

— En principe, oui. C'est du moins ce que pense Dave. C'est à lui que j'étais en train de parler. J'ai les notes qu'il avait prises, tout ce qu'il sait est là-dedans.

Bryant tapotait de la main la liasse de feuillets. Il ne semblait pas décidé à les passer à Deckard ; il continuait à les feuilleter, sourcils froncés, la langue pointant parfois à la commissure de ses lèvres.

— Je n'ai rien de prévu, avança Rick. Je suis prêt à reprendre la mission de Dave.

Songeur, Bryant répliqua :

— Dave a utilisé un Voigt-Kampff modifié pour tester les individus qu'il soupçonnait. Vous vous rendez bien compte que ce test n'a pas été conçu pour cette nouvelle unité cérébrale. Il n'existe d'ailleurs aucun test de ce genre. Nous ne disposons que du Voigt modifié voilà trois ans par Kampff. (Il se tut, réfléchit un instant, puis reprit son discours.) Dave l'estimait valable. C'est peut-être vrai. Mais je vais vous faire une suggestion : avant de vous mettre en chasse... (De nouveau, il tapotait la pile de notes, levant lui.) Filez d'abord à Seattle et allez voir les

rombiers de chez Rosen. Faites-vous présenter un assortiment des modèles équipés du nouveau Nexus-6.

— Pour leur faire subir le test ? demanda Rick.

— Ça n'a l'air de rien, marmonna Bryant à moitié pour lui-même.

— Pardon ?

— Je pense que je vais prendre contact moi-même avec l'équipe de Rosen pendant que vous serez en route.

Il se mit à dévisager Rick en silence, grogna, mâchonna un de ses ongles, puis se décida enfin à parler de nouveau.

— Je vais voir avec eux s'ils peuvent glisser quelques humains dans leur échantillonnage. Vous n'en saurez rien. La décision sera prise par les industriels et moi. Tout devrait être réglé quand vous arriverez. (Il brandit soudain un doigt sous le nez de Rick.) C'est la première fois que vous vous trouvez dans la position de *blade runner* numéro un. Attention ! Dave en connaît un rayon. Il a des années d'expérience derrière lui.

— Moi aussi, rétorqua Rick, tendu.

— Vos missions, c'est toujours Dave qui vous les a confiées. C'est toujours lui qui décidait lesquelles vous donner et lesquelles garder pour lui. Vous vous retrouvez avec six andros, qu'il avait décidé de réformer lui-même, sur les bras – ça va être coton. L'un d'entre eux s'est même débrouillé pour frapper le premier. Celui-ci (Bryant lui montrait les notes), Max Polokov. Enfin, c'est le nom qu'il se donne, en tout cas. À supposer que Dave soit dans le vrai. *Tout* repose en fait sur cette supposition, toute la liste. Et pourtant, trois d'entre eux seulement ont subi le Voigt-Kampff – les deux que Dave a réformés et ce Polokov. C'est pendant que Dave lui faisait passer le test qu'il l'a grillé avec son laser.

— Ça prouve que Dave avait raison, commenta Rick. Sinon, il ne se serait pas fait abattre. Polokov n'aurait eu aucune raison.

— Mettez-vous en route pour Seattle, dit Bryant. Inutile de les prévenir avant, je m'en charge. Écoutez ! (Il se leva et vint se planter devant Rick.) Quand vous essayerez votre Voigt-Kampff, là-bas, si un des humains ne le passe pas...

— Ça ne peut pas se produire, dit Rick.

— C'est ce que vous croyez. C'est ce que croyait Dave, il y a quelques semaines, quand je lui ai parlé de la chose. J'avais reçu un mémo de la police soviétique, la section russe de l'O.M.P., pas moins. Un truc qui a circulé sur la Terre entière et aux colonies. Un groupe de psychiatres de Leningrad a présenté une demande à l'O.M.P. : ils veulent que le plus récent et le plus exact des tests de mesure de la personnalité dont nous nous servons pour détecter la présence d'un androïde – autrement dit le Voigt-Kampff – soit essayé sur un échantillonnage de malades mentaux humains, schizoïdes ou schizophrènes. Plus précisément, ceux qui présentent le symptôme dit « aplatissement des affects » – vous voyez ce que je veux dire.

— Bien sûr, c'est exactement ce que le test sert à mesurer.

— Alors, vous comprenez ce qui les inquiète.

— Le problème n'est pas nouveau. Il existe depuis le premier jour où nous nous sommes heurtés à un androïde cherchant à se faire passer pour un être humain. Vous connaissez aussi bien que moi l'article que Lurie Kampff a publié il y a huit ans et qui résume l'opinion unanime de la police mondiale – *Blocage de l'aptitude à adopter un rôle chez le schizophrène intact intellectuellement*. Kampff établissait la comparaison entre la diminution des facultés empathiques du patient humain et une absence apparemment similaire mais en fait...

Bryant l'interrompit brutalement.

— Les psychiatres de Leningrad pensent qu'un petit nombre d'êtres humains seraient dans l'impossibilité de subir le Voigt-Kampff avec succès. Si vous le leur faisiez subir en accord avec les règlements et la loi, vous les prendriez pour des robots humanoïdes. Vous seriez dans l'erreur, mais eux, ils seraient morts !

Il se tut, attendant la réponse de Rick.

— Mais enfin, des individus pareils seraient tous...

— ... dans des institutions spécialisées, reconnut Bryant. Ils seraient absolument incapables de survivre dans le monde extérieur, d'accord. Ils finiraient forcément par se faire repérer comme grands psychotiques – à moins bien sûr que leur état ne résulte d'une crise subite, que personne dans leur entourage n'y

prenne garde aussitôt... *ce qui pourrait parfaitement se produire.*

— Une chance sur un million, dit Rick.

Mais il avait compris.

— Ce qui inquiétait Dave, reprit Bryant, c'était le lancement même de ce nouveau Nexus-6. L'équipe Rosen, comme vous le savez, nous avait assuré que le nouveau modèle était tout à fait détectable avec le test standard. Nous les avons crus sur parole. Maintenant, nous sommes obligés – comme nous nous en étions doutés – de le vérifier par nos propres moyens. C'est ce que vous allez faire à Seattle. Vous comprenez bien qu'il y a deux manières pour l'expérience de mal tourner. Si vous êtes incapable de déceler tous les robots, ça voudra dire que nous ne disposons d'aucun instrument de détection et que nous ne retrouverons jamais ceux qui se sont échappés. Et si votre test identifie un être humain comme robot... (Bryant lui balança un coup d'œil glacial), ce serait... gênant. Mais enfin, personne, absolument personne, et moins que quiconque les gens de chez Rosen, ne rendra la nouvelle publique. En fait, nous pourrions garder ça secret aussi longtemps qu'il nous plaira. Mais bien sûr, il nous faudra avertir l'O.M.P., qui tuyautera Leningrad, et ça finira par nous revenir à la gueule. Mais à ce moment-là, peut-être que nous aurons été en mesure de mettre au point un nouveau test. (Il décrocha son vidéophone.) Vous vous mettez en route ? Prenez un véhicule de service et faites le plein chez nous.

Debout, Rick demanda :

— Je peux emporter les notes de Dave avec moi ? Comme ça je les étudierai en chemin.

— Attendons que vous ayez fait votre test à Seattle.

Le ton de la voix de Bryant avait quelque chose d'impitoyable, et Rick Deckard le remarqua.

Quand il eut posé l'autoplane de la police sur le toit de l'immeuble qu'occupait la fondation Rosen à Seattle, Rick trouva une jeune femme qui l'attendait. Mince, les cheveux noirs, le nez chaussé des immenses lunettes filtrantes qui étaient à la mode, elle s'approcha de son véhicule, les mains

profondément enfoncées dans les poches de son manteau rayé de couleurs vives. Son petit visage fin aux traits nets et réguliers était empreint d'une désapprobation solennelle.

— Quelque chose qui ne va pas ? s'enquit Rick.

— Oh ! je ne sais pas, répondit-elle en le regardant de travers, la façon dont on nous a parlé au téléphone. Ça n'a pas d'importance. (Brusquement, elle lui tendit la main : il la prit avec plus de lenteur.) Je suis Rachel Rosen, et vous, Rick Deckard, je crois ?

— Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée...

— Oui, le commissaire nous a dit tout ça. Mais enfin, vous représentez officiellement la police de San Francisco qui refuse de croire que notre nouveau modèle est d'intérêt public.

Elle lui adressa un regard tamisé par de très longs cils, probablement artificiels.

Rick dit :

— Comme toutes les autres machines, les robots humanoïdes peuvent aussi bien rendre d'immenses services que devenir très vite un grand danger. Quand ils rendent des services, cela n'est pas de notre ressort.

— Quand ils constituent un danger, en revanche, vous intervenez, c'est bien ça ? J'ai cru comprendre que vous étiez un *blade runner*, Mr. Deckard ?

Il haussa les épaules et hocha du chef à contrecœur.

— Vous n'avez aucun mal à considérer un androïde comme inanimé, je suppose, pour pouvoir le « réformer », comme ils disent, si besoin est.

— Est-ce que vous avez réuni le groupe que je suis venu tester ? J'aimerais...

Il s'interrompit brusquement. Parce que, soudain, il avait aperçu leurs animaux.

Bien sûr, une puissante compagnie comme celle-ci avait les moyens de se payer ça. Dans son subconscient, il s'y attendait ; ce n'était d'ailleurs pas tant de la surprise qu'il éprouvait, qu'une sorte de profonde convoitise mélancolique. Il s'éloigna tranquillement de la fille en direction des enclos les plus proches. Déjà leurs odeurs atteignaient ses narines. Le premier qu'il aperçut était un raton laveur endormi.

C'était la première fois qu'il en voyait un en chair et en os. Il n'avait vu que des films de télévision. Mystérieusement, la poussière radioactive avait été presque aussi fatale à cette espèce qu'à l'ensemble des oiseaux – qui avaient presque tous disparu maintenant. Mû par un véritable automatisme, il sortit son *Argus*. À la catégorie raton laveur, les derniers prix étaient évidemment indiqués en italique : comme les percherons, il n'y avait pas de raton laveur sur le marché. *L'Argus* se contentait de signaler le prix auquel le dernier raton laveur avait été vendu. C'était un chiffre astronomique.

— Il s'appelle Bill, dit la fille dans son dos. Bill le raton laveur. Nous l'avons racheté l'année dernière à l'une de nos succursales.

Elle lui montra quelque chose du doigt, et il aperçut les gardes de la compagnie, armés de petites mitraillettes Skoda, ultra-légères et ultrarapides. Ils avaient tous les yeux rivés sur lui – probablement depuis son arrivée. « Et puis l'autoplane porte bien en évidence le mot "police" », songea-t-il.

Rêveur, il dit à voix haute :

— Un des principaux fabricants d'androïdes qui investit dans des animaux vivants...

— Regardez la chouette, dit Rachel Rosen. Je vais la réveiller pour vous faire voir.

Elle fixait des yeux une petite cage assez éloignée au milieu de laquelle un arbre mort étalait ses branches.

« Mais l'espèce est éteinte, voulut-il dire. En tout cas, c'est ce qu'indique *l'Argus*, par le petit caractère précis, impitoyable, ce *E* qui revient si souvent à travers le catalogue. » La fille passa devant lui et il en profita pour vérifier. Il avait raison. « *L'Argus* ne commet jamais d'erreur, se dit-il encore. Ça aussi, nous le savons. C'est notre seule référence possible. »

— Elle est artificielle, dit-il dans un accès de compréhension soudaine.

Et aussitôt, la déception lui mordit le cœur.

— Pas du tout !

Elle sourit, et il vit qu'elle avait de petites dents régulières, aussi blanches que ses cheveux et ses yeux étaient noirs.

— Mais *l'Argus*... protesta-t-il.

Il voulut lui montrer le catalogue pour le lui prouver.

— Nous n’achetons jamais sur catalogue, dit-elle. Et nous ne dévoilons jamais le montant de nos transactions. D’ailleurs, nous avons nos propres naturalistes. À l’heure actuelle, ils travaillent au Canada. Il y reste relativement beaucoup de forêts. Assez en tout cas pour les petits animaux et même, de temps à autre, un oiseau.

Il resta longtemps à contempler la chouette assoupie sur son perchoir. Des milliers d’idées se bousculaient dans son esprit, sur la guerre, sur le jour où les chouettes avaient commencé à tomber du ciel. Il se souvenait de l’annonce quotidienne de l’extinction de nouvelles espèces dans les journaux quand il était enfant. Un matin, c’étaient les renards, le lendemain les blaireaux. Jusqu’à ce que les gens aient fini par se lasser. Alors, on avait cessé de lire ces faire-part zoologiques.

Il songea encore au besoin qu’il éprouvait de posséder un animal vivant, à la véritable haine qu’il commençait à ressentir pour son mouton électrique qu’il entourait d’autant de soins que s’il avait été vivant. « Comme les objets sont tyranniques ! pensa-t-il. Ce truc ne sait même pas que j’existe. Comme les androïdes, il est incapable de se rendre compte de l’existence des autres. » Il n’y avait jamais songé auparavant – à cette similitude entre les animaux électriques et les andros. « L’animal électrique, se dit-il, pourrait être considéré comme une espèce inférieure de robot. Ou encore, l’androïde pourrait passer pour une forme particulièrement perfectionnée et complexe d’animal électrique. » Ces deux points de vue lui répugnèrent.

— Si jamais vous vendiez votre chouette, demanda-t-il à la fille, combien en voudriez-vous, et quel versement exigeriez-vous comptant ?

— Jamais nous ne vendrons notre chouette. (Elle l’examinait avec un mélange de plaisir et de pitié, du moins le crut-il.) Et quand bien même nous la vendrions, jamais vous n’auriez les moyens de payer un tel prix. Quel animal possédez-vous ?

— Un mouton, dit-il, un suffolk à tête noire.

— Eh bien, vous devriez être content.

— Je suis content, répondit-il. Seulement, j'ai toujours rêvé de posséder une chouette. Aussi loin que je me souviens... Avant même qu'elles ne soient toutes crevées. Toutes, sauf la vôtre, bien sûr.

Rachel dit alors :

— Notre programme actuel de dépenses et notre planification générale prévoient la recherche et la découverte d'une seconde chouette et son accouplement avec Scrappy.

C'était le nom de la chouette qui titubait de sommeil sur son perchoir et qu'elle indiqua d'un geste rapide de la main. La bête avait brièvement ouvert les deux yeux avant de les refermer pour reprendre son sommeil interrompu. Sa cage thoracique se souleva puis retomba, comme si elle poussait un profond soupir.

Il s'arracha à ce spectacle – une amertume horrible commençait à s'insinuer en lui, remplaçant une convoitise teintée de respect.

— J'aimerais commencer immédiatement. Pouvons-nous descendre ?

— C'est mon oncle qui a reçu l'appel de votre chef. Il a probablement préparé l'expérience.

— Votre oncle ? Vous voulez dire qu'une affaire de cette taille est une affaire de *famille* ?

Rachel poursuivit sa phrase sans relever cette interruption :

— Oncle Eldon a dû réunir un groupe d'androïdes et un groupe de contrôle. Allons-y.

Elle se dirigea vers l'ascenseur, renfonçant les mains dans les poches de son manteau. Elle ne se retourna pas. Il hésita un moment, vexé, puis lui emboîta le pas.

— Qu'est-ce que vous avez contre moi ? demanda-t-il quand ils furent tous deux dans la cabine.

Elle réfléchit comme si la question lui venait pour la première fois à l'esprit.

— Disons que, pour un petit employé de la police de San Francisco, vous vous retrouvez dans une position assez incroyable. (Elle lui lança un regard de côté plein de rancœur.) Vous voyez ce que je veux dire ?

— Quelle proportion de modèles Nexus-6 produisez-vous actuellement ? s'enquit-il.

— Cent pour cent.

— Je suis persuadé que le Voigt-Kampff sera efficace...

— Et si ce n'est pas le cas, nous devons retirer tous nos modèles du marché. (Ses yeux noirs lançaient des éclairs.) Et tout ça parce que la police n'est pas capable de faire correctement son travail et de mettre la main sur l'infime proportion de Nexus-6 qui se sont...

Un homme d'un certain âge, mince et tiré à quatre épingles, s'avançait à leur rencontre, la main tendue. L'expression de son visage indiquait que, depuis peu, les événements s'étaient mis à se succéder à une telle cadence qu'il avait du mal à suivre. Rick et lui échangèrent une poignée de main.

— Je suis Eldon Rosen. Écoutez, Deckard, vous devez bien vous rendre compte que nous ne fabriquons rien, ici, sur Terre. Ce n'est pas une simple question de coup de téléphone. « Allô ! envoyez-moi ci et ça ! » L'usine est sur Mars. N'allez pas croire que nous refusons de coopérer ou quoi que ce soit... Mais je n'ai matériellement pas eu le temps de... Enfin, j'ai fait de mon mieux.

Il passa sa main gauche dans ses cheveux clairsemés d'un geste nerveux et mal assuré.

Montrant sa mallette de service, Rick dit :

— Je suis prêt à commencer quand vous voudrez.

La nervosité du vieux Rosen lui remontait le moral. « Ils ont peur de moi, comprit-il soudain, Rachel aussi. J'ai le pouvoir de les contraindre à abandonner la fabrication de tous leurs modèles Nexus-6. De mes actes, au cours de l'heure qui vient, dépend tout l'avenir de leurs affaires. Et pas seulement aux États-Unis, mais aussi en Russie et sur Mars. »

Les deux membres de la famille Rosen l'examinaient avec appréhension, et il réalisa la fragilité de leur position. En venant à Seattle, il apportait avec lui la menace du vide, le silence oppressant de la mort économique. « Ils disposent d'un pouvoir incroyable, songea-t-il. Leur entreprise est considérée comme l'un des pivots industriels du système ; en fait, la fabrication des androïdes est tellement liée à l'effort de colonisation que la fin

de l'un signifierait probablement à terme la fin de l'autre. » Et, bien sûr, la fondation Rosen avait une conscience aiguë du problème. Eldon Rosen n'avait apparemment pas cessé d'y songer depuis l'appel de Bryant.

— Si j'étais vous, je ne m'en ferais pas trop, dit-il aux deux Rosen qui le conduisaient au bout d'un corridor vaste et brillamment illuminé.

Il jouissait de la situation et de cet instant plus que d'aucun autre dont il se souvint. Ils seraient bientôt fixés sur les possibilités de son appareillage – et sur ses défauts.

— Si vous ne croyez pas au test Voigt-Kampff, fit-il remarquer, vous auriez dû charger votre propre centre de recherche d'en mettre au point un autre. On pourrait vous attribuer une certaine part des responsabilités. Oh ! merci.

Les Rosen l'avaient introduit dans une petite salle utilement meublée, au sol recouvert de tapis profonds, et l'avaient invité à prendre place sur un sofa confortable. Une petite table moderne portait un choix des magazines les plus récents, y compris le supplément à *l'Argus* du mois de février, un fascicule qui ne devait pas sortir... avant trois jours !

Mécontent, il s'en empara.

— C'est un abus de confiance ! Personne n'est autorisé à connaître les fluctuations des cours à l'avance ! (De fait, il s'agissait probablement d'un délit relevant des lois fédérales, et il fouilla vainement sa mémoire à la recherche de l'article approprié.) Je confisque ça.

Ouvrant sa mallette, il y laissa tomber le supplément.

Après un silence pénible, Eldon Rosen finit par déclarer :

— Écoutez, inspecteur, nous n'avons jamais sollicité cet envoi et...

— Je ne suis pas un inspecteur, corrigea Rick. Je suis un *blade runner*.

De sa mallette ouverte, il sortit l'appareillage nécessaire au Voigt-Kampff qu'il disposa sur une petite table à café en bois de rose devant laquelle il s'assit. Ayant mis en place son matériel polygraphique, d'ailleurs relativement simple, il annonça :

— Envoyez le premier sujet, je suis prêt.

Eldon Rosen semblait plus hagard que jamais. Rachel s'assit à son tour et déclara :

— J'aimerais voir ça. Ça ne m'est jamais arrivé. Qu'est-ce que ces trucs-là sont censés mesurer ?

Rick expliqua :

— Ça (il brandissait un disque de matière adhésive dont s'échappaient des fils électriques reliés à un cadran), c'est pour mesurer la dilatation capillaire dans la région faciale. Nous savons que c'est le signe d'une réaction primitive, la « honte », la « rougeur » comme on dit, face à des stimulus moralement choquants. C'est une réaction qui échappe au contrôle volontaire, à l'inverse de la conductivité épidermique, du rythme respiratoire ou cardiaque.

Puis il lui montra le deuxième instrument, une petite lampe en forme de crayon qui projetait un étroit faisceau de lumière.

— Cet appareil est destiné à enregistrer les variations de tension des muscles internes de l'œil. On détecte en général un petit mouvement couplé à la réaction de rougeur...

— Qui n'existe pas chez les androïdes, dit Rachel.

— C'est-à-dire que les questions stimulus ne les provoquent pas. Mais ces réactions existent bien sûr, elles seraient biologiquement possibles.

Rachel dit alors :

— Faites-moi subir votre test.

— Pourquoi ça ? demanda Rick, ébahi.

Eldon Rosen prit alors la parole d'une voix rauque :

— C'est le premier sujet que nous avons sélectionné pour vous. C'est peut-être un androïde. Espérons que vous serez en mesure de le déterminer.

Il s'assit avec des gestes maladroits, prit une cigarette, l'alluma et se mit à observer fixement l'expérience.

5

Le petit pinceau de lumière blanche était fixé sur l'œil gauche de Rachel Rosen, et le disque était collé contre sa joue. Elle paraissait calme.

Assis de manière à pouvoir lire les deux cadrans de son appareillage, Rick dit :

— Je vais vous décrire un certain nombre de situations. Vous allez me communiquer votre réaction à chacune d'entre elles le plus vite possible. Le temps de réponse est chronométré, bien sûr.

— Et bien sûr, dit Rachel, très distante, ces réponses verbales n'auront aucune importance. Vous n'utiliserez que les mouvements musculaires de l'œil et les réactions capillaires. Enfin, je répondrai tout de même, n'ayez crainte. Je veux absolument subir ça et... (Elle s'interrompt.) Allez-y, Mr. Deckard.

Rick choisit la question n°3 et dit :

— On vous offre un portefeuille de pécaris pour votre anniversaire.

Les deux aiguilles réagirent immédiatement et, sortant de la zone verte, entrèrent dans le rouge, puis les aiguilles revinrent en place.

— Je le refuserais ! Et je dénoncerais à la police le salopard qui aurait voulu me faire un tel cadeau.

Rick prit quelques notes et poursuivit, abordant la question n°8 de l'échelle de Voigt-Kampff :

— Un petit garçon vous montre sa collection de papillons, ainsi que le bocal dans lequel il les tue.

— Je l'emmène illico chez le médecin !

Rachel s'exprimait d'une voix basse mais ferme. Les deux aiguilles avaient réagi de nouveau, mais moins violemment, ce que Rick nota aussitôt.

— Vous êtes assise devant la télévision quand, tout à coup, vous apercevez une guêpe sur votre poignet.

— Je la tue, répond Rachel et, cette fois, les aiguilles restèrent immobiles.

Il choisit soigneusement la question suivante.

— Dans un magazine, vous tombez sur une photo pleine page en couleurs d'une fille nue.

Il se tut.

— Vous cherchez à savoir si je suis androïde ou homosexuelle ? s'enquit-elle d'un air pincé.

Les aiguilles restèrent inertes.

Il reprit :

— La photo plaît à votre mari.

Les aiguilles ne bougeaient toujours pas.

Il ajouta :

— La fille est allongée sur le ventre sur un beau tapis de peau d'ours.

Les aiguilles demeurèrent immobiles, et il se dit : « Une réponse d'androïde, elle n'a pas détecté l'élément principal, la peau d'un animal. Elle se concentre sur d'autres éléments. »

— Votre époux décide d'accrocher la photo au mur de son bureau, reprit-il, et cette fois, les aiguilles bougèrent.

— Je ne lui permettrais certainement pas, dit Rachel.

— D'accord, fit-il en hochant la tête. Maintenant, passons à autre chose. Vous êtes en train de lire un roman écrit il y a bien longtemps, avant la guerre. Les personnages sont en train de visiter Fisherman's Wharf, à San Francisco. La faim les prend et ils pénètrent dans un restaurant de fruits de mer. L'un d'entre eux commande du homard, et le chef plonge un homard dans une bassine d'eau bouillante sous les yeux des personnages.

— Mon Dieu ! dit Rachel, est-ce qu'on faisait vraiment ça ? Un homard *vivant* ? C'est ignoble ! Fallait-il qu'ils soient dépravés !

Mais les aiguilles n'avaient pas réagi. Une réponse correcte, en apparence, mais simulée.

— Vous louez un chalet de montagne dans une région encore verte. Tout est construit en pin nouveaux, rustique, et il y a une immense cheminée.

— Oui, fit Rachel, hochant du chef avec impatience.

— Aux murs pendent de vieilles cartes, des chromos et, au-dessus de la cheminée, il y a un trophée : une tête de daim mâle avec tous ses bois. Ceux qui vous accompagnent s’extasient sur la décoration du chalet et vous décidez tous...

— Pas avec la tête de daim, dit Rachel, mais une fois encore, les aiguilles restèrent dans le vert.

— Vous êtes enceinte, reprit Rick, d’un homme qui a promis de vous épouser. Il vous quitte pour une autre femme, votre meilleure amie. Vous vous faites avorter et...

— Je ne me ferais jamais avorter, interrompit Rachel. D’abord, c’est impossible. C’est un crime passible de la prison à vie, et la police n’arrête pas de surveiller les hôpitaux et les médecins.

Cette fois, les deux aiguilles avaient violemment réagi, entrant dans le rouge.

— Comment le savez-vous, demanda Rick, rendu curieux, comment savez-vous qu’il est si difficile de se faire avorter ?

— Tout le monde sait ça, répondit Rachel.

— Mais vous aviez l’air de parler d’après une expérience personnelle. (Il fixait intensément les aiguilles qui, de nouveau, s’agitèrent violemment.) Encore une, la dernière. Vous sortez avec un homme qui vous propose d’aller visiter son appartement. Une fois là, il vous propose un verre. Vous êtes debout avec votre verre à la main, quand vous apercevez par la porte de la chambre entrouverte les murs joliment décorés d’affiches de corrido. Vous entrez dans la chambre pour voir ça de plus près, il vous emboîte le pas, ferme la porte derrière lui. Il vous passe un bras autour de la taille et dit...

Rachel l’interrompt :

— Qu’est-ce qu’une affiche de corrido ?

— Des dessins, en couleurs et de grand format le plus souvent, montrant un matador et sa cape, et un taureau cherchant à l’embrocher. (Il était perplexe.) Quel âge avez-vous ?

Ça pouvait constituer un facteur.

— J’ai dix-huit ans, répondit Rachel. Bon, alors ce type me prend la taille. Et qu’est-ce qu’il dit ?

— Est-ce que vous savez comment les corridas se terminaient ?

— Mal, forcément, d'après ce que vous en dites...

— À la fin, le taureau était toujours mis à mort.

Il attendit, l'œil fixé sur les deux aiguilles. Elles tremblotaient sans cesse, mais c'était tout. Pas de réaction réelle.

— Une question pour finir, dit-il, une question en deux parties. Vous regardez un vieux film à la télé. Un film d'avant la guerre. C'est un banquet. Les convives sont en train de déguster des huîtres crues.

— Pouah ! cracha Rachel, et les aiguilles s'inclinèrent rapidement vers le rouge.

— Le plat de résistance, poursuivit Rick, consiste en un chien bouilli, farci de riz.

Les aiguilles bougèrent avec moins d'amplitude cette fois, moins qu'elles ne l'avaient fait pour les huîtres.

— Vous préférez les huîtres aux chiens ? Ça m'étonnerait !

Il posa son crayon, éteignit la lampe, détacha le disque adhésif de sa joue.

— Vous êtes un androïde, dit-il. C'est le résultat du test.

Eldon Rosen le fixait toujours, les traits creusés par l'inquiétude. Le visage du vieil homme se déformait rythmiquement sous des ondes de colère et de souci.

— Je ne me trompe pas, hein ? demanda Rick.

Il n'y eut pas de réponse.

Rick tenta de raisonner : Écoutez, nos intérêts ne sont pas opposés ; pour moi, il est important que le Voigt-Kampff reste opératoire, presque aussi important que pour vous, en fait.

L'aîné des Rosen dit alors :

— Ce n'est pas un androïde.

— Je ne vous crois pas, dit Rick.

— Pourquoi vous mentirait-il ? lança Rachel d'un ton sauvage. Si nous voulions mentir, ce serait plutôt en sens inverse, vous ne croyez pas ?

— Vous, vous allez faire analyser votre moelle, lui dit-il. Nous avons des moyens chimico-organiques de déterminer en dernier ressort si vous êtes oui ou non un androïde. C'est long et pénible, d'accord... Mais...

— Vous n’avez pas le pouvoir légal de me faire subir un tel test. Le cas a déjà été plaidé, vous le savez. Et puis, sur le corps d’une personne vivante, c’est autrement plus long et compliqué que lorsqu’on peut prélever la moelle sur le cadavre d’un androïde « réformé ». Vous avez le droit de faire passer votre fichu Voigt-Kampff à tout le monde à cause des *spéciaux*. Toute la population doit se soumettre aux tests en permanence puisqu’il apparaît sans cesse de nouveaux *spéciaux*. La flicaille en a profité pour introduire subrepticement son Voigt-Kampff. Mais ce que vous disiez tout à l’heure est bien vrai : fini les tests !

Elle se leva et s’éloigna de lui, puis demeura le dos tourné, les mains sur les hanches.

— La question n’est pas de savoir si l’analyse de la moelle est ou non légale dans le cas de Rachel, dit Rosen d’une voix enrouée. La vraie question, c’est que votre test a échoué quand vous l’avez appliqué à ma nièce. Et je suis en mesure de vous expliquer pourquoi elle a obtenu le même score qu’un androïde. Elle a été élevée à bord de *Saladin 3*. Elle y est née et y a passé les quatorze premières années de sa vie. Tout ce qu’elle sait sur la Terre, elle l’a trouvé dans la bibliothèque magnétique de bord et auprès des neuf adultes membres de l’équipage. Puis, comme vous le savez, le vaisseau a dû faire demi-tour au sixième de sa trajectoire vers Proxima du Centaure. Sinon, Rachel n’aurait probablement jamais vu la Terre.

— Vous m’auriez réformée, lança Rachel par-dessus son épaule. Prise dans une rafle, on m’aurait assassinée. Je le savais depuis que je suis arrivée ici, il y a quatre ans. Ce n’est pas la première fois qu’on me fait passer le Voigt-Kampff. En fait, je quitte rarement cet immeuble. Je courrais trop de risques, avec les barrages de police qu’il y a partout. Ces points de contrôle volants, soi-disant destinés à détecter les nouveaux *spéciaux*.

— Et les androïdes, compléta Eldon Rosen. Mais bien sûr, cela, le public l’ignore. Il n’est pas censé savoir que les androïdes sont parmi nous.

— Je ne le crois pas, dit Rick, je pense que les diverses polices, ici comme en Union soviétique, ont détecté et réformé tous ceux qui s’étaient infiltrés. La population est tellement

réduite, maintenant, que tôt ou tard tout le monde finit par tomber sur un contrôle surprise.

C'était du moins l'idée sur laquelle reposait tout le système.

— Quelles étaient vos instructions au cas où vous prendriez un humain pour un androïde ? demanda Eldon Rosen.

— Ça regarde le service.

Il entreprit de ranger ses appareils dans sa mallette ; les deux Rosen le regardaient en silence.

— Comme vous voyez, ajouta-t-il, j'ai reçu l'ordre d'annuler les tests suivants. Puisque ça a échoué une fois, il devient inutile de poursuivre. Il referma sa mallette.

— Nous aurions pu vous raconter des craques, dit Rachel. Rien ne nous obligeait à reconnaître que vous vous êtes trompé. Et nous aurions pu en faire autant avec les neuf sujets suivants. (Elle souligna sa pensée d'un geste vigoureux.) Il nous suffisait de ne jamais contredire vos résultats.

— J'aurais exigé une liste établie à l'avance. Dans une enveloppe scellée. Je n'aurais plus eu qu'à comparer mes résultats avec le contenu de l'enveloppe. Il aurait fallu que ça colle.

« Et je me rends compte maintenant, poursuivit-il *in petto*, que tel n'aurait pas été le cas. Bryant avait raison. Heureusement que je ne me suis pas mis en chasse sur la foi de ce test, bon sang ! »

— Oui, j'imagine que c'est ce que vous auriez fait, acquiesça Eldon Rosen. (Il jeta un coup d'œil à Rachel qui hocha la tête.) Nous avons envisagé cette possibilité, finit-il par dire comme à regret.

— Tout cela, Mr. Rosen, découle entièrement de vos méthodes. Personne n'a obligé votre compagnie à perfectionner la fabrication des robots au point où...

— Nous avons toujours produit ce que les colons réclamaient, l'interrompit Rosen. Nous avons obéi au principe vieux comme le monde de toute opération commerciale. Si notre firme n'avait pas réalisé ces modèles de plus en plus humains, d'autres l'auraient fait. Nous connaissions le risque que nous prenions en mettant au point le Nexus-6. Mais votre Voigt-Kampff était un fiasco *avant* la sortie de ce modèle, puisque c'est un être

humain que vous n'avez pas été capable de tester correctement. Ah ! bien sûr, si vous aviez échoué sur un Nexus-6 en le prenant pour un être humain, alors vous auriez pu nous accuser, mais ce n'est pas ce qui s'est passé. (Sa voix avait durci et se faisait maintenant mordante.) Votre service, et probablement d'autres par le monde, a peut-être réformé, que dis-je, a très probablement réformé des êtres humains authentiques dont les facultés empathiques étaient atrophiées, comme celles de mon innocente nièce ici présente ! Non, Deckard, votre position morale est extrêmement mauvaise. Pas la nôtre !

— Autrement dit, lança Rick qui commençait à comprendre, vous ne me laisserez même pas une chance d'examiner un seul Nexus-6. Vous m'avez bien possédé ! Vous avez eu l'idée de me jeter cette schizoïde entre les jambes.

« Et, se dit-il, je me suis bel et bien fait avoir ! Mon test est foutu. Je n'aurais pas dû tomber dans le piège. Mais il est trop tard, maintenant. »

— Nous vous tenons, Deckard, approuva alors Rachel, et se tournant pour lui faire face, elle lui sourit.

Il continuait de se demander comment les Rosen s'étaient arrangés pour le mettre dedans avec une telle facilité. Il avait affaire à des experts. Une immense compagnie comme celle-là – l'incroyable expérience qu'elle devait avoir accumulée ! Elle possédait certainement une espèce d'esprit de corps. Et Eldon et Rachel n'avaient été que les porte-parole de cette mentalité collective. Sa principale erreur, indiscutablement, avait été de les considérer comme des individus. Une erreur qu'il ne commettrait plus, désormais.

— Votre supérieur, le commissaire Bryant, reprit Eldon Rosen, aura probablement du mal à comprendre comment nous avons réussi à annihiler votre appareillage avant même que le test ne débute !

Il montrait du doigt le plafond et, levant les yeux, Rick aperçut l'objectif de la caméra : sa bourde avait été filmée.

— Je pense donc, poursuivait Rosen, que la meilleure des choses que nous ayons à faire serait de nous asseoir pour... (Il fit un geste aimable.) Nous allons certainement trouver une solution, Mr. Deckard. Inutile de vous inquiéter. Le modèle

Nexus-6 constitue désormais un fait irréversible. Nous le savions, et je crois que vous venez de le comprendre.

Rachel se pencha vers Rick et dit :

— Aimeriez-vous posséder une chouette ?

— Je doute qu'une chose pareille puisse jamais m'arriver.

Mais il avait compris où elle voulait en venir. Il comprenait le genre de transaction que la fondation Rosen désirait réaliser. Une tension comme il n'en avait jamais connue jusqu'alors s'empara de lui, et il eut conscience – douloureusement – de ce qui allait ne passer.

— Mais c'est bien une chouette, reprit Eldon Rosen, que vous désirez. (Il jeta à sa nièce un coup d'œil interrogateur.) Je n'ai pas l'impression qu'il voit le moins du monde où...

— Bien sûr que si ! Il sait exactement où nous voulons en venir. N'est-ce pas, Deckard ?

Elle se pencha de nouveau vers lui, s'approchant cette fois si près qu'il sentit son parfum et, presque, sa chaleur.

— C'est comme si c'était fait ! Vous l'avez presque, votre chouette !

Elle se tourna vers Eldon et poursuivit :

— N'oublie pas que c'est un *blade runner*. C'est de primes qu'il vit, pas de son salaire. N'est-ce pas, Mr. Deckard ?

Il acquiesça de la tête.

— Combien d'androïdes en fuite, cette fois-ci ? s'enquit Rachel.

— Huit, pour commencer. Deux ont déjà été réformés, mais pas par moi.

— Combien vous donne-t-on par androïde ? demanda encore Rachel.

Haussant les épaules, il répondit :

— Ça dépend...

— Plus de tests, plus de moyen d'identifier les androïdes. Et s'il vous est impossible d'identifier les androïdes, adieu la prime ! Donc, l'abandon du Voigt-Kampff, pour vous...

— Un nouveau test le remplacera forcément, interrompit Rick. Ça s'est déjà produit dans le passé – trois fois pour être exact.

Il omettait de dire que, jusqu'ici, un test n'était abandonné qu'après qu'un nouveau test, plus moderne, plus élaboré, eût été mis au point. Cette fois, c'était différent.

— À la longue, bien sûr, le Voigt-Kampff se démodera, reconnut Rachel, mais pas avant un moment. Nous sommes, quant à nous, persuadés qu'il vous permettra de détecter les six Nexus-6 qui se sont échappés et nous aimerions que vous poursuiviez votre si particulière et personnelle mission sur cette base.

Elle se balançait d'avant en arrière, les bras croisés sur la poitrine, et le dévisageait pour chercher à percer ses sentiments.

— Dis-lui qu'il peut avoir la chouette, grasseya Eldon.

— Et vous pouvez avoir la bête, dit Rachel, le fixant toujours. La bête qui est sur le toit, là-haut, Scrappy. Seulement, nous désirons l'accoupler dès que nous aurons mis la main sur un mâle. Tous les descendants éventuels nous appartiendront. Que cela soit bien entendu.

— Je diviserai les couvées, concéda Rick.

— Non ! coupa Rachel dans le dos de laquelle Eldon faisait non de la tête, lui aussi. De cette façon, vous auriez des droits une fois pour toutes sur l'unique lignée de chouettes de la Terre, il n'en est pas question. Et ce n'est pas tout, il y a encore une condition : vous n'aurez pas la possibilité de léguer votre bête à qui que ce soit ! À votre mort, elle revient à la compagnie.

— Ça m'a tout l'air d'une menace de mort ! Vous n'auriez plus qu'à me tuer pour récupérer la chouette immédiatement. C'est trop dangereux. Je ne peux pas accepter cette condition.

— Vous, un *blade runner* ? Vous savez vous servir d'un fusil laser. D'ailleurs, vous en trimblez un sur vous en ce moment même ! Si vous n'êtes même pas capable de vous protéger, comment allez-vous faire pour réformer les six Nexus-6 qui restent ? Ils sont rudement plus intelligents que les vieux W-4 de chez Gozzi, vous savez.

— Mais c'est moi qui serai le chasseur. Alors qu'avec votre clause de retour sur Scrappy, c'est moi qui serai le chassé.

Or, l'idée d'être traqué ne l'attirait vraiment pas. Il avait vu ce que cela faisait aux andros, plus d'une fois. Même chez eux,

ça apportait des modifications qu'il ne se sentait guère le goût d'expérimenter...

— D'accord, nous sommes prêts à faire cette concession. Vous pourrez transmettre l'animal à vos héritiers. Mais nous ne céderons pas quant aux petits, il nous les faut tous. Si vous n'êtes pas d'accord, il ne vous reste plus qu'à retourner à San Francisco pour avouer à vos supérieurs que le Voigt-Kampff n'est pas capable de distinguer un être humain d'un androïde, en tout cas quand c'est vous qui vous en servez. Ensuite, vous pourrez toujours chercher du travail.

— Donnez-moi le temps de réfléchir, demanda Rick.

— D'accord. Vous n'aurez qu'à rester ici, c'est plus confortable.

Les Rosen se dirigèrent vers la porte dans le plus grand silence. Ils avaient dit tout ce qu'ils avaient l'intention de dire, le reste ne dépendait plus que de lui, comprit Rick.

Comme Rachel s'apprêtait à refermer la porte derrière elle, Rick lui dit encore, non sans raideur :

— Vous m'avez bien eu. Vous possédez la preuve enregistrée de mon échec ; vous savez que, sans le Voigt-Kampff, je perds mon boulot et, pour couronner le tout, vous avez cette chouette !

— La bestiole est à vous maintenant, lui répliqua Rachel. On va lui coller une étiquette et on vous expédiera tout ça à San Francisco ; vous trouverez votre colis à la maison quand vous rentrerez après avoir accompli votre mission.

« Bestiole »..., « colis », songea-t-il. Une chouette ! Le plus précieux, le plus rare de tous les animaux !

— Hep ! lança-t-il. Une minute, attendez !

Rachel s'immobilisa et demanda :

— Quoi ? Vous êtes déjà décidé ?

— Je voudrais, dit-il en rouvrant sa mallette, vous poser encore une question du Voigt-Kampff. Revenez vous asseoir.

Rachel adressa un coup d'œil à son oncle qui inclina la tête, et elle revint s'asseoir à contrecœur en demandant :

— Pour quoi faire ?

Les sourcils levés, elle respirait l'aversion... et l'inquiétude. Il perçut la tension de son squelette, en prit mentalement note, par réflexe professionnel.

Le rayon lumineux était maintenant braqué sur l'œil droit de Rachel, le disque adhésif de nouveau appliqué sur sa joue. Elle se tenait assise toute raide, l'expression d'aversion déformant encore ses traits.

— Ma mallette, dit Rick en fourrageant dedans à la recherche des formulaires du test, elle vous plaît ? Elle est jolie, non ?

— Et alors ? dit Rachel, lointaine.

— C'est de la peau de nourrisson. (Il caressa la surface de cuir noir et lisse.) Cent pour cent cuir de bébé humain garanti. Du cousu main !

Les deux aiguilles s'agitèrent frénétiquement. Mais il était trop tard, il y avait eu un temps de latence. Or, sur cette question, il connaissait le temps de latence au dixième de seconde près – et pour cause : il était nul.

— Je vous remercie, miss Rosen. (Il entreprit de rassembler ses appareils, le nouveau test avait été concluant.) Ce sera tout.

— Vous partez ?

— Oui, je sais tout ce que j'avais à savoir.

Sur la défensive, Rachel demanda :

— Et les neuf autres sujets ?

— Le test a été concluant dans votre cas, il me suffira désormais d'extrapoler les résultats. De toute évidence, il demeure parfaitement efficace.

À l'intention d'Eldon Rosen qui s'était tassé sur lui-même, près de la porte, il lança :

— Est-ce qu'elle est au courant ?

Il arrivait que les andros ne le sachent pas. À plusieurs reprises, on avait tenté de leur implanter des souvenirs, une mémoire factice, dans l'idée – fausse – que cela modifierait les réactions au test.

— Non, répondit Rosen, nous l'avons entièrement programmée. Mais je pense qu'à la fin elle se doutait de quelque chose. (Il s'adressa à la fille :) Tu as deviné, n'est-ce pas, quand il a demandé à essayer de nouveau ?

Toute pâle, Rachel hocha du chef, les yeux fixes.

— Tu n’as rien à craindre de lui, dit encore Rosen. Tu n’es pas un androïde marron entré en fraude sur la Terre. Tu es la propriété parfaitement légale de la fondation qui se sert de toi pour ses démonstrations auprès des futurs émigrants.

Il vint vers elle et lui passa un bras protecteur autour des épaules. À son contact, elle se raidit.

— Il a raison, dit Rick. Je ne compte pas vous réformer, miss Rosen. Adieu.

Il se dirigea vers la porte puis, s’immobilisant soudain, il leur demanda à tous deux :

— Et la chouette ? C’est une vraie ?

Rachel consulta rapidement des yeux le vieux Rosen.

— Bah ! maintenant, il s’en va, de toute façon, dit ce dernier. Cela n’a plus guère d’importance. Elle est artificielle. Il n’y a plus de chouettes.

— Mmm, mmm... fit Rick avant de passer dans le corridor, vaguement étourdi.

Les deux autres le regardèrent sortir. Ni l’un ni l’autre ne proféra une parole. Il n’y avait plus rien à dire. « Voilà donc les méthodes de la plus grande firme productrice d’androïdes, se dit Rick. Salement roublardes ! Et d’une manière que je n’avais jamais encore expérimentée... Quelle drôle de personnalité tortueuse et compliquée ils ont mise au point ! Rien d’étonnant à ce que le maintien de l’ordre ne soit pas une mince affaire avec des modèles comme le Nexus-6. »

Le Nexus-6. Il avait rencontré son premier – sa première : Rachel. « Mais oui, ce doit être un Nexus-6, bien sûr... Mon premier face à face, se dit-il encore. Et ça a bien failli mal tourner. Ils ont vraiment été à deux doigts d’annihiler la crédibilité du Voigt-Kampff... La seule méthode qui permettait de les détecter. La fondation Rosen se donne un mal de chien pour protéger sa production ; et elle a bien failli réussir. Et il m’en reste six, songea-t-il, pour en finir. »

Il ne la volerait pas, sa prime ! Ça valait jusqu’au dernier cent des six mille dollars... À supposer qu’il s’en sorte vivant.

6

La télé tonitruait. En descendant le vaste escalier poussiéreux de l'immeuble vide jusqu'à l'étage du dessous, John Isidore reconnut peu à peu la voix familière de l'Ami Buster babillant joyeusement à l'intention d'un auditoire vaste comme le système solaire.

« Ah ! ah ! ah ! les amis ! Tarara, boum ! tara ! L'heure est venue d'un petit bulletin météorologique. Commençons par la côte Est des États-Unis. Le satellite Mangouste prévoit une forte recrudescence des retombées aux alentours de midi. Alors, si vous avez des courses à faire, les amis, attendez l'après-midi, hein ? Et puisqu'on parle d'attendre, il ne reste plus que dix heures, je dis bien : dix heures, avant la révélation des révélations, la grande nouvelle ! Le super-exposé à Buster qui vous fera baver des ronds de chapeau ! Allez, les amis, dites à vos amis de ne pas manquer l'émission ! Et n'allez pas croire que c'est l'habituel... »

Sitôt qu'Isidore eut frappé à la porte, la télévision s'anéantit. Elle ne s'était pas tue simplement, non, elle avait littéralement cessé d'exister, chassée dans le néant par l'effroi de ces coups frappés à la porte...

Il sentit, derrière cette porte close, la présence de la vie. Ses facultés tendues à se rompre percevaient une boule de terreur sans nom, irradiée par quelqu'un qui se rencognait contre le mur du fond de l'appartement, tout au fond, pour lui échapper.

Il lança :

— Hé ! J'habite au-dessus ! J'ai entendu votre télé. Je suis venu vous dire un petit bonjour en voisin ! D'accord ?

Il attendit, l'oreille tendue. Pas un bruit, pas un mouvement. Ses paroles n'avaient pas réussi à libérer l'inconnu de sa gangue de terreur.

— Je vous ai apporté de la margarine. (Il parlait tout contre la porte pour que ses paroles en traversent l'épaisseur.) Je m'appelle J. R. Isidore ! Je travaille pour le célèbre vétérinaire Hannibal Sloat ; vous en avez sûrement entendu parler. Je suis quelqu'un de sérieux. J'ai un emploi et tout. Je conduis la camionnette à Mr. Sloat !

La porte s'entrouvrit à peine, et il aperçut, dans l'immensité de l'appartement, une petite silhouette féminine toute recroquevillée et ratatinée par la peur, qui semblait à la fois vouloir reculer le plus possible et se faire toute petite, mais aussi se raccrocher à la porte pour ne pas tomber. La frayeur lui donnait l'air malade. Elle tordait les lignes de son corps, comme si quelqu'un l'avait coupée en morceaux puis recollée n'importe comment. Ses yeux immenses étaient fixes et vitreux, et elle faisait de son mieux pour sourire.

Il comprit soudain et dit :

— Vous vous croyiez toute seule dans l'immeuble ! Vous pensiez qu'il était abandonné ?

Hochant du chef, la fille dit « oui » dans un souffle.

— Mais c'est chouette d'avoir des voisins, dit Isidore. Jusqu'à votre arrivée, je n'en avais aucun, moi, bon sang ! Et Dieu sait si c'était dur.

— Vous êtes tout seul ? s'enquit la fille. Tout seul dans cet immeuble, en dehors de moi ?

Elle semblait moins timide, maintenant. Son corps s'était redressé et, de la main, elle lissait sa chevelure sombre. Il commençait à voir qu'elle était belle, quoique petite, et qu'elle avait de beaux yeux bordés de longs cils noirs. Surprise par sa visite, elle ne portait qu'un pantalon de pyjama. Dans son dos, il apercevait une pièce en désordre. Çà et là, des valises ouvertes, leur contenu à demi déversé sur le sol encombré. Mais c'était naturel : elle venait à peine d'arriver.

— Je suis le seul occupant en dehors de vous et je ne vous dérangerai pas, dit Isidore.

Il se sentit morne et bête. Son cadeau, un vrai rituel d'avant-guerre, n'avait pas été accepté. La fille ne semblait même pas l'avoir vu. À moins qu'elle ignorât ce qu'était la margarine ? Son intuition lui disait que cette fille était surtout étonnée, comme

dépaysée. Elle émergeait tout juste de l'indicible terreur qui l'avait engloutie.

— Ce bon vieux Buster, lança-t-il dans l'espoir de détendre l'atmosphère. Vous l'aimez bien ? Je le regarde tous les matins avant d'aller au boulot et de nouveau le soir quand je rentre. Je le regarde en prenant mon dîner et puis encore après, jusqu'à ce que j'aie me coucher. Enfin, plus maintenant, parce que ma télé est cassée.

— Qui ? demanda la fille, mais elle s'interrompit aussitôt et se mordit les lèvres jusqu'au sang comme si elle était furieuse contre elle-même.

— L'Ami Buster, se mit-il en devoir d'expliquer.

Il jugeait curieux que cette fille n'eût jamais entendu parler du plus poilant de tous les comiques de télé de la Terre.

Rendu curieux, il demanda :

— D'où est-ce que vous venez ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

Elle lui lança un rapide regard en dessous et dut voir quelque chose qui calma son inquiétude, car elle se détendit visiblement.

— Je serai très heureuse d'avoir de la compagnie, dit-elle, plus tard, quand je serai installée. Pour l'instant, bien sûr, c'est hors de question.

— Hors de question, pourquoi ça ?

Il était perplexe. Tout en elle le rendait perplexe « Peut-être, songea-t-il, qu'il y a trop longtemps que je vis ici tout seul. Je suis devenu bizarre. On dit que les débiles sont souvent comme ça. »

À cette idée, il se renfrogna encore plus. Il aventura un timide :

— Je pourrais peut-être vous aider à défaire vos valises ?

Mais la porte était maintenant quasiment refermée devant son nez.

— Et vos meubles !

— Quels meubles ? Je n'ai pas de meubles. Tout ça était là quand je suis arrivée.

Elle indiquait du geste la pièce, dans son dos.

— Ça n'ira pas, prévint Isidore.

Il pouvait dire ça au premier coup d'œil. Les chaises, la moquette, les tables – tout était complètement pourri. Tout chancelait, ne tenait que vaguement debout, victime de la force despotique du temps. Et de l'abandon. Il y avait des années que personne n'avait vécu dans cet appartement. La ruine était presque complète. Il ne voyait pas comment elle pouvait envisager de vivre dans un tel décor.

— Écoutez ! lui dit-il du fond du cœur. En faisant le tour de l'immeuble, ensemble, nous pourrions probablement trouver des trucs en meilleur état. Une lampe par-ci, une table par-là...

— C'est ce que je ferai, dit la fille. Toute seule, merci.

— Toute seule ! Vous iriez faire le tour de ces appartements toute seule ?

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Pourquoi pas ?

Et de nouveau, elle tressaillit nerveusement et fit la grimace, consciente d'avoir dit ce qu'il ne fallait pas.

Isidore répondit :

— J'ai essayé. Juste une fois. Depuis, je me contente de rentrer chez moi tous les soirs sans penser au reste. Ces appartements dans lesquels personne ne vit... tous pleins d'objets personnels, comme les photos de famille, les vêtements... Ceux qui sont morts ne pouvaient rien emporter, bien sûr, et les autres, ceux qui ont émigré, ils ne voulaient rien emporter, eux. En dehors de mon appartement, cet immeuble est entièrement tourné en bistouille...

— En bistouille ?

— La bistouille, c'est tous les objets qui ne servent à rien, les fouillis, les trucs inutiles, le courrier publicitaire, les boîtes d'allumettes vides, les papiers de chewing-gum et les journaux de la veille. Quand il n'y a personne, la bistouille se reproduit. Tenez, si vous allez vous coucher en laissant de la bistouille traîner chez vous, le lendemain matin, vous en trouvez le double. Ça n'arrête pas de croître.

— Je vois, dit la fille.

Elle le regardait d'un air dubitatif, hésitant à le croire.

Elle ne savait pas trop s'il était sérieux, s'il parlait sérieusement.

— C'est la première loi de la bistouille : la bistouille chasse la non-bistouille. Et dans ces appartements, il n'y a plus personne pour s'y opposer.

— Alors, elle s'est installée partout, termina la fille. (Elle inclina la tête à plusieurs reprises.) Je comprends, maintenant.

— Cet endroit que vous avez choisi, votre appartement, il est beaucoup trop tourné en bistouille... C'est plus habitable. On peut atténuer le facteur bistouille. Chercher dans les autres appartements, comme je vous disais. Mais...

Il s'interrompt.

— Mais quoi ?

— On peut pas gagner.

— Pourquoi ça ?

La fille était sortie dans le hall, refermant la porte derrière elle. Elle lui faisait face, les bras pudiquement croisés sur sa petite poitrine haut perchée, attentive, désireuse de comprendre. En tout cas, c'était son impression.

— Personne ne peut gagner contre la bistouille, expliqua-t-il. Ou alors, provisoirement. Dans un endroit donné. Comme chez moi, par exemple, j'ai réussi à créer une espèce de stase, d'arrêt des hostilités entre bistouille et non-bistouille. Mais je finirai par mourir, ou je m'en irai, et la bistouille vaincra. C'est un principe universel, à l'œuvre dans l'univers tout entier. L'univers entier, irréversiblement, se dégrade progressivement jusqu'à la bistouille finale. N'y échappera, bien sûr, que l'ascension de Wilbur Mercer.

La fille lui jeta un coup d'œil.

— Je ne vois pas le rapport.

— Mais enfin, c'est toute l'idée du mercerisme ! (Il était plus perplexe que jamais). Vous n'avez jamais participé à la fusion ? Vous n'avez pas de boîte à empathie ?

Il y eut un silence, puis la fille déclara sans trop s'avancer :

— Je n'ai pas apporté la mienne avec moi. Je pensais en trouver une sur place.

— Quoi ? La boîte à empathie était votre possession la plus personnelle ! (Il en bégayait d'excitation.) C'est comme le prolongement de votre propre corps ! C'est la seule façon d'entrer en contact avec les autres hommes, quoi, de cesser

d'être seul ! Mais enfin, vous savez ça ! Tout le monde sait ça ! Même les gens comme moi, Mercer les autorise...

Il s'interrompit. Mais c'était trop tard. Il l'avait dit, et elle avait compris. Il aurait pu en jurer, rien qu'à l'ombre de répulsion soudaine qui avait assombri le petit visage.

— Il ne me manquait pas grand-chose au Q.I., vous savez, presque rien ! (Sa voix s'était faite basse et tremblante.) Je ne suis pas très *spécial*, juste un peu. Ce n'est pas comme certains... De toute façon, Mercer n'y fait pas très attention.

— C'est même la principale objection au mercerisme, si vous me demandez mon avis !

Sa voix était nette, neutre. Elle exposait seulement une vérité objective : ce qu'elle pensait des débiles.

— Bon, ben, je vais remonter chez moi, alors...

Et il se mit en route, la main crispée sur son bout de margarine qui était devenu tout mou et poisseux, maintenant.

La fille le regarda s'éloigner avec toujours sur le visage cette même expression nette, froide et neutre. Puis elle le rappela.

— Attendez ! J'aurai besoin de vous. Pour trouver des meubles convenables. Dans les autres appartements, comme vous disiez. (Elle marcha vers lui, un joli torse nu bien dessiné, mince, sans un gramme de graisse en trop.) À quelle heure rentrez-vous du travail ? Vous pourrez m'aider à ce moment-là.

— Vous pourriez préparer à dîner, si je rapportais ce qu'il faut ? demanda Isidore.

— Non, j'ai trop à faire.

La fille balaya sa demande sans le moindre effort, et il le remarqua. Maintenant que sa peur avait diminué, quelque chose d'autre avait commencé à émaner d'elle. Quelque chose de plus étrange. Et, trouvait-il, de regrettable. Une froideur. Quelque chose comme l'haleine du vide qui s'étend entre les mondes habités. L'haleine de nulle part. Ce n'était pas ce qu'elle disait ni faisait, mais ce qu'elle ne disait *pas*, ce qu'elle ne faisait *pas*.

— Une autre fois, fit-elle.

Et elle repartit vers son appartement.

— Vous vous souviendrez de mon nom, hein ? Je m'appelle John Isidore et je travaille pour...

— Je sais, l'interrompit-elle sèchement. Une personne répondant au nom incroyable de Hannibal Sloat et sans doute sortie de votre imagination. Moi, je m'appelle Rachel Rosen.

— De la fondation Rosen ? La plus grande usine de fabrication de robots humanoïdes de tout l'univers ?

Une expression compliquée passa très rapidement sur le visage de la fille.

— Non, dit-elle, je n'en ai jamais entendu parler. C'est encore votre imagination à la noix qui vous joue un tour...

— Mais votre nom m'a fait penser...

— Mon nom, c'est Priss Stratton. C'est mon nom de femme mariée. C'est celui que j'utilise toujours. On m'appelle Priss. Mais vous feriez mieux de m'appeler miss Stratton. Après tout, nous ne nous connaissons pas. Enfin, moi, je ne vous connais pas.

La porte se referma sur elle, et il se retrouva seul au milieu du hall sombre, couvert de poussière.

« Bah, c'est la vie, se dit J. R. Isidore, planté là, son morceau de margarine mou entre les doigts. Elle changera peut-être d'avis et me permettra de l'appeler Priss. Et si je réussis à mettre la main sur des légumes en conserve d'avant-guerre, elle changera aussi d'avis sur le dîner ! »

« Mais, songea-t-il soudain, elle ne sait peut-être pas faire la cuisine. Tant pis, je ferai la tambouille pour deux. Et une fois que je lui aurai montré, elle aura envie d'en faire autant. C'est un instinct chez elles... »

Il gravit l'escalier obscur pour regagner son appartement.

« Elle plane vraiment », se dit-il en endossant sa tenue blanche.

Même en faisant vite, il arriverait en retard à son travail, et Mr. Sloat serait furieux.

« Bof, et après ? »

« Tout de même, elle n'a jamais entendu parler de l'Ami Buster, et ça, c'est pas possible. Personne n'est plus important que Buster, aujourd'hui. En dehors de Wilbur Mercer, bien sûr... Mais Mercer n'est pas un être humain. C'est certainement une espèce d'entité archétypale venue des étoiles et introduite dans notre culture par une volonté cosmique. C'est ce que dit le père Sloat, en tout cas. Et Hannibal Sloat sait ce qu'il dit, lui. Mais c'est bizarre qu'elle ne soit même pas sûre de son nom ! se dit-il, poursuivant sa réflexion. Peut-être qu'elle a besoin d'aide. Et que puis-je pour elle, moi, un *spécial*, un débile ? Je n'ai pas le droit de me marier, ni d'émigrer, et la poussière finira par me tuer. Je n'ai rien à lui offrir. »

Il quitta son appartement et monta sur le toit, où était garé son vieil autoplane déglingué.

Une heure plus tard, il ramenait dans la camionnette de la clinique le premier animal de la journée : un chat électrique qui gisait, le souffle court et irrégulier, dans la cage de plastique antiretombées située à l'arrière du véhicule.

« On jurerait un vrai », observa Isidore en retournant à la clinique vétérinaire Van Ness.

Une raison sociale, inexacte à dessein, grâce à laquelle la petite entreprise réussissait péniblement à affirmer son existence sur le marché très concurrentiel de la réparation des animaux artificiels.

Le chat fit entendre un grognement de souffrance.

« Oh la la ! se dit Isidore, on dirait vraiment qu'il est en train de crever. Il y a peut-être un court-jus à la batterie décennale et tous les circuits sont en train de griller les uns après les autres. Gros bon lot : Milt Borogrove – le réparateur de la clinique va avoir du pain sur la planche. Et moi qui n'ai pas fait de devis à ce type qui m'a balancé le chat dans les bras. »

En effet, leur bref échange de propos s'était interrompu soudainement, et le propriétaire du chat s'était envolé dans un grand vrombissement aux commandes de son élégant autoplane dernier cri à carrosserie spéciale.

— Essaye de tenir le coup jusqu'à l'atelier, implora Isidore, s'adressant au chat qui respirait avec un bruit de forge, je vais te recharger en route.

Il posa la camionnette sur le toit le plus proche et, laissant son moteur tourner au ralenti, il se glissa vers l'arrière pour ouvrir la cage portative en plastique antiretombées qui, avec sa tenue blanche et l'inscription peinte sur la camionnette, donnait l'illusion complète d'un vrai vétérinaire portant secours à un animal vivant.

Dans sa fourrure grise parfaitement imitée l'appareil électrique se mit à gargouiller et à faire des bulles ; les lentilles vidéo devinrent vitreuses et les mâchoires de métal se verrouillèrent. Isidore avait toujours jugé ébahissants les circuits « maladie » des animaux artificiels ; le montage qu'il tenait en ce moment sur les genoux avait été conçu de telle façon que lorsqu'un rouage essentiel venait à lâcher, la panne

revêtait l'allure d'une *maladie* et non d'une quelconque rupture mécanique.

« Moi, je me serais laissé avoir », se dit Isidore en cherchant sur le ventre de l'animal la trappe de visite (minuscule sur les animaux artificiels de cette taille) dissimulée dans la fourrure artificielle, et la prise en charge rapide de la batterie. Il ne réussit à trouver ni l'une ni l'autre. Il ne put d'ailleurs chercher bien longtemps : l'appareil ne fonctionnait presque plus.

« Si c'est bien un court-jus, pensa-t-il, il va griller tous les circuits. Je devrais peut-être essayer de débrancher l'un des fils de la batterie, au moins ça limitera les dégâts. À l'atelier, Milt le rebranchera. »

D'une main experte, il parcourut la pseudo-épine dorsale.

« Les fils devraient se trouver par là. Quel merdier ! Jamais vu une imitation aussi parfaite. J'ai beau chercher, ces foutus fils restent introuvables. Ça doit être un Spinrad & Ellison : ils coûtent plus cher, mais quel boulot ! »

Il abandonna. Le faux chat avait cessé de fonctionner. Apparemment, le court-circuit – s'il s'agissait bien d'un court-circuit – avait mis à plat l'alimentation et détérioré le système de transmission.

« Ça va lui coûter bonbon, pensa-t-il. Encore un radin qui n'a pas voulu du nettoyage-graissage préventif triannuel. Foutue dépense, mais ça lui servira de leçon. »

Courbé en avant, il retourna prendre place derrière le volant qu'il mit en position ascension. La camionnette décolla dans un bourdonnement et reprit la direction de l'atelier.

En tout cas, il était débarrassé du halètement de l'appareil qui commençait à lui taper sur le système.

« C'est marrant, j'ai beau savoir que c'est bidon, le son qu'émet un faux animal dont les systèmes de transmission et d'alimentation sont en train de griller me noue l'estomac. Faudrait que je me trouve un autre boulot, pensa-t-il douloureusement. Si je ne m'étais pas fait recalé au Q.I., je n'en serais pas réduit à ça. Quelle tristesse d'être une âme sensible ! Encore que la souffrance synthétique n'ait pas l'air de déranger Milt Borogrove ni notre patron, Hannibal Sloat. Ça tient peut-être à moi. C'est peut-être la dégénérescence qui me fait

redégringoler le long de l'échelle et fait de moi un *spécial*, noyé dans la vase du monde du tombeau... Mais basta ! Je ferais mieux de laisser tomber ce genre de problèmes... »

Rien ne le déprimait davantage que la comparaison de ses capacités intellectuelles actuelles avec celles qu'il avait possédées autrefois. Sa sagacité et sa vigueur déclinaient chaque jour. Lui et les milliers d'autres *spéciaux* qui peuplaient la Terre s'acheminaient vers le tas de cendres ; se transformaient peu à peu en bistouille à deux pattes.

Pour ne plus être seul, il alluma la radio de bord et chercha le programme de l'Ami Buster qui, comme à la télé, se poursuivait sans interruption dans la joie et la bonne humeur, vingt-trois heures sur vingt-quatre, la vingt-quatrième heure étant consacrée à un programme religieux de clôture, suivi de dix minutes de silence, puis d'un programme religieux d'ouverture.

« — ... ravis de te revoir parmi nous, disait Buster. Voyons un peu, Amanda, voilà deux jours que tu ne nous avais pas rendu visite, dois-je en conclure qu'un tournage se prépare, ma chérie ?

« — Eh bien, chustement, che tefais en vaire un hier, mais fous gomprennez, ils foulaiet que che gommence à sept heures...

« — Sept heures du matin ? interrompit l'Ami Buster.

« — Vouï, *exactement*, Bucheter, à sept heures du badin ! »

Et Amanda fit entendre son célèbre rire, presque autant imité que celui de Buster.

Amanda Werner et quelques autres belles et élégantes étrangères aux fermes mamelles, originaires de pays assez mal définis, constituaient en compagnie d'un certain nombre d'humoristes mélancoliques la claque perpétuelle de l'Ami Buster. Les femmes comme Amanda Werner ne faisaient jamais de films, ne se produisaient jamais sur scène, mais passaient le plus clair de leurs vies étranges et magnifiques comme invitées des émissions-fleuves de Buster. Elles occupaient l'écran (Isidore avait un jour fait le calcul) jusqu'à soixante-dix heures par semaine.

Isidore se demandait comment Buster trouvait le temps d'enregistrer à la fois ces émissions audio et vidéo où Amanda trouvait le temps d'être son invitée un jour sur deux, mois après

mois, année après année. Comment faisaient-ils pour trouver toujours quelque chose à dire ? Autant qu'il avait pu en rendre compte, ils ne se répétaient jamais ; leurs commentaires, toujours nouveaux, toujours astucieux, n'étaient jamais préparés à l'avance. Avec ses cheveux brillants, son regard éclatant, ses dents étincelantes, Amanda n'était jamais à plat, jamais fatiguée et ne se trouvait jamais à court d'une répartie intelligente face à Buster qui, bim-boum, dévidait son chapelet intarissable de plaisanteries, de sarcasmes et de remarques acérées. L'émission de Buster, télévisée et radiodiffusée sur toute la Terre par satellite, atteignait aussi les colons des autres planètes. On avait fait des essais de retransmission jusqu'à Proxima, au cas où la colonisation humaine s'étendrait aussi loin. Si *Saladin 3* avait atteint sa destination, ses passagers auraient retrouvé Buster à leur arrivée et en auraient été bien contents.

Mais il y avait quelque chose chez l'Ami Buster, quelque chose de particulier, qui agaçait Isidore. D'une manière subtile, presque imperceptible, Buster tournait en dérision les boîtes à empathie. Encore, si ce n'avait été qu'occasionnel, en passant. Mais non ! ils y revenaient souvent. C'était d'ailleurs ce qu'ils étaient encore en train de faire.

« — Moi, on ne me balance pas de pierres, disait-il, poursuivant son papotage. Et puis, je n'irais pas escalader une montagne sans emporter ma provision de canettes de bière ! »

Le public du studio éclata de rire, et Isidore entendit même quelques applaudissements.

« — C'est d'ailleurs de *là-haut* que je vous révélerai l'exposé extrêmement détaillé dont je vous réserve la surprise ! Dans dix heures très exactement !

« — Et moi aussi, mon jou ! dit Amanda avec effusion. Embedez-boi afec fous ! che fous zuifrai et quang ils nous chetteront tes bierres che fous brodécherai. »

Le public se tordit encore de rire, et Isidore sentit sa nuque se tendre d'une rage impuissante. Pourquoi Buster se foutait-il toujours du mercerisme ? Il ne gênait personne ; même l'O.N.U. l'approuvait ! Et les polices américaines et soviétiques avaient déclaré publiquement que le mercerisme faisait diminuer la

criminalité en rendant les gens plus conscients de la situation d'autrui. Comme l'avait déclaré Titus Corning, secrétaire général de l'O.N.U., à plusieurs reprises : « L'humanité a besoin de davantage d'empathie ».

« La seule explication, finit par conclure Isidore, c'est que Buster doit être jaloux. Pas de problème, c'est ça. Wilbur Mercer et lui se disputent le marché. Mais quel marché ? »

« Nos cervelles, décida-t-il. C'est à celui qui aura le pouvoir sur notre pensée. D'un côté les boîtes à empathie, de l'autre la rigolade et les vanes de Buster. Faudra que j'en parle à Hannibal Sloat. Voir si c'est vrai. Il devrait savoir, lui. »

Dès qu'il eut garé sa camionnette sur le toit de la clinique Van Ness, il saisit la cage de plastique contenant le pseudo-félin inanimé et dévala l'escalier conduisant au bureau de Hannibal Sloat. À son entrée, le père Sloat leva les yeux de sa liste de pièces détachées et montra son visage grisâtre, tout cousu de cicatrices et ridé comme une vieille pomme. Trop vieux pour émigrer, le Sloat, et il avait beau ne pas être *spécial* il était condamné à végéter sur cette terre jusqu'à la fin de ses jours. Au fil des années, les retombées l'avaient peu à peu érodé. Ses traits étaient devenus aussi gris que ses pensées. Il s'était ratatiné, ses jambes étaient grêles et sa démarche hésitante. On aurait dit qu'il contemplait le monde au travers de lunettes littéralement obscurcies par les retombées. Pour un motif inconnu, le père Sloat avait cessé de nettoyer ses lunettes. Comme s'il avait abandonné la partie. Il s'accommodait de cette crasse radioactive qui avait commencé, il y a bien longtemps, à l'enterrer. Sa vue était déjà touchée. Dans le temps qui lui restait à vivre, ses autres sens suivraient. Jusqu'à ce que ne subsiste plus que sa voix de crécelle, qui finirait par disparaître, elle aussi.

— Qu'est-ce que vous nous amenez là ? demanda Sloat.

— Un chat qui a un court-jus à l'alimentation.

Isidore posa la cage sur le bureau jonché de paperasses de son patron.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? demanda Sloat. Descendez-le chez Milt à l'atelier.

Pourtant, l'air pensif, il ouvrit la cage et empoigna l'animal bidon. Il avait été réparateur dans son temps, et l'un des meilleurs. Isidore dit alors :

— Je crois que Buster et Wilbur Mercer se bagarraient. À qui régnera sur nos consciences.

Sloat examina le chat et dit :

— Dans ce cas, c'est Buster qui gagne.

— Qui gagne maintenant, dit Isidore, mais à la fin c'est lui qui perdra.

Sloat leva la tête et le fixa.

— Pourquoi ?

— Parce que Wilbur Mercer se renouvelle toujours. Il est éternel. En haut de la pente, il est terrassé ; il sombre dans le monde du tombeau et alors il se relève. Toujours. Et nous avec lui. Ce qui fait qu'on est éternels, nous aussi.

Il se sentit mieux d'avoir si bien parlé. D'habitude, il bégayait en présence du père Sloat. Sloat dit :

— Buster est immortel, comme Mercer. Il n'y a aucune différence.

— Mais c'est un homme. Comment est-ce possible ?

— J'en sais rien, dit Sloat. Mais c'est comme ça. Bien que personne n'ait jamais voulu le reconnaître, évidemment.

— Mais alors, c'est pour ça qu'il peut faire ses quarante-six heures de programme par jour ?

— Exactement.

— Et Amanda Werner et toutes les autres ?

— Immortelles, elles aussi.

— Ce seraient des représentants de formes de vie supérieures, originaires d'autres galaxies ?

— Je n'ai jamais réussi à en avoir la certitude, dit Sloat qui continuait à examiner le chat.

Il ôta ses lunettes encrassées par les retombées et fixa la bouche entrouverte du chat. Puis finit sa phrase d'une voix presque inaudible :

— Alors que pour Wilbur Mercer, ça ne fait aucun doute.

Soudain, il laissa échapper une bordée de jurons pendant une minute qui parut un siècle à Isidore.

— Ce chat finit-il par dire, ce n'est pas un faux. J'étais sûr que ça finirait par arriver. Et il est mort.

Il contemplait le cadavre du chat et se remit à jurer comme un charretier.

Portant un tablier crasseux de grosse toile bleue, Milt Borogrove, un malabar au visage buriné, apparut dans l'encadrement de la porte.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

Apercevant le chat, il entra dans le bureau et saisit l'animal. Sloat dit :

— C'est le débile qui nous a ramené ça.

Il n'avait jamais utilisé ce terme devant Isidore.

— S'il vivait encore, dit Milt, on pourrait le porter à un vrai véto. Je me demande ce que ça peut valoir. Personne n'a le dernier numéro de *l'Argus* ?

— C-c-c'est p-p-pa-pas couvert p-p-par votre as-s-su-rance ? demanda Isidore.

Il sentait ses jambes flageoler sous lui et il vit les murs de la pièce se colorer en marron foncé semé de taches vertes.

— Si, finit par répondre le père Sloat, grondant plus qu'il ne parlait. Mais c'est ce gâchis que je ne supporte pas. Une créature vivante de moins. Vous ne pouviez pas vous rendre compte, Isidore ? Vous ne pouviez pas *voir* que c'était différent ?

— J'ai trouvé, réussit à dire Isidore, que c'était du beau boulot. Si beau que je me suis fait avoir. Enfin, il avait l'air vivant, et du si beau boulot...

— Je crois qu'Isidore est pas capable de voir la différence, dit Milt doucement. Pour lui, ils sont tous vivants, les animaux bidons y compris.

Puis, s'adressant à Isidore :

— Qu'est-ce que tu as fait ? Tu as essayé de recharger la batterie ou de voir s'il y avait un court-jus ?

— B-ben, oui, reconnut Isidore.

— De toute façon, il était sans doute déjà tellement atteint que ça n'aurait rien changé, dit Milt. Il ne faut pas en vouloir au débile, Hannib, c'est vrai que les derniers modèles ont l'air incroyablement réels avec les circuits « maladie » qu'ils leur mettent maintenant. Et puis les animaux vivants, ça meurt ;

c'est le risque, quand on en a. Mais nous, à force de voir des faux, on a perdu l'habitude.

— Fichu gâchis ! dit Sloat.

— D'après M-mercier, fit remarquer Isidore, la vie est un éternel recommencement. Le cycle est c-c-complet pour les z-z-zanimaux aussi. C'est-à-dire que nous montons tous avec lui, nous mourons...

— Allez raconter votre salade au proprio du chat, dit Sloat.

Ne sachant pas si son patron était sérieux, Isidore demanda :

— Vraiment ? Mais c'est toujours vous qui vous chargez des coups de vidéophone.

Il avait la phobie du vidéophone et il lui était pour ainsi dire impossible de donner un coup de vid, surtout à un inconnu. Et le père Sloat le savait, bien sûr.

— L'enfonce pas, dit Milt. Je vais le faire. C'est quoi, son numéro ? dit-il en saisissant le combiné.

— Je l'ai là quelque part, dit Isidore en fouillant dans les poches de sa combinaison.

— Je veux que ce soit le débile qui le fasse, dit Sloat.

— Je peux pas me servir du vidéo, dit Isidore, pris de panique. Je suis velu, affreux, crasseux, voûté, édenté et grisâtre. D'ailleurs, les radiations me rendent malade, et je crois que je n'en ai plus pour longtemps.

Milt sourit et dit à Sloat :

— Je crois que si je me sentais comme ça, je n'y arriverais pas non plus. Allez, Isidore, si tu ne me donnes pas le numéro, je ne peux pas appeler, et tu vas être obligé de le faire, dit Milt en tendant la main gentiment.

— C'est Crâne-de-Poulet qui téléphone, dit Sloat, sinon je le vire.

Il ne regardait plus ni Milt ni Isidore, mais gardait les yeux fixés dans le vague devant lui.

— Allons, allons, plaida Milt.

Isidore dit :

— Je n'aime p-pas qu'on me t-traite de crâne de poulet. Et puis d'ab-bord, les retombées vous ont p-pas mal amoché physiquement, v-vous aussi. Même si v-vous, votre cerveau est encore int-tact.

« Bon, je suis viré, pensa-t-il, puisque je n'arrive pas à appeler. »

Il se rappela alors que le propriétaire du chat était parti au boulot. Il n'y aurait donc personne chez lui.

— J-je crois que j-je vais y arriver, dit-il en extrayant le bout de papier de sa poche.

— Tu vois, dit Sloat à Milt, il suffit qu'il y soit obligé.

Assis devant le vidéo, combiné à la main, Isidore composa le numéro.

— C'est vrai, dit Milt, mais il ne devrait pas avoir à le faire. D'ailleurs, il a raison, les retombées ne t'ont pas loupé non plus. Tu es déjà à moitié aveugle et dans quelques années tu seras sourd comme un pot.

— Et toi, Borogrove, tu ne t'es pas regardé, ta peau a la couleur de la crotte de chien.

Un visage apparut sur l'écran vidéo. Une femme, genre Europe centrale, avec un chignon serré, l'air attentif.

— Allô ! dit-elle.

— Mrs P-pilsen ? dit Isidore, glacé de terreur.

Il ne s'était pas douté que, bien sûr, le client avait une épouse qui, bien sûr, était à la maison.

— Je vous appelle au s-sujet de votre ch-ch-ch... mais il ne put aller plus loin.

Puis, comme s'il avait un tic, il se frotta le menton.

— Votre chat.

— En effet, c'est vous qui êtes venu chercher ce pauvre Horace, dit la dame. C'est bien une pneumonie ? C'est ce que pensait mon mari.

— Votre chat est mort, dit Isidore.

— Oh ! grands dieux !

— On va vous le remplacer, dit-il. Nous sommes assurés.

Il se tourna vers le père Sloat qui eut l'air d'accord.

— Le directeur de notre institution, dit-il, Mr. Hannibal Sloat en personne, va...

— Non, dit Sloat, on lui refilera un chèque. Au prix de *l'Argus*.

— ... vous en choisir un autre, dit Isidore sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

Ayant commencé une conversation au-dessus de ses forces, il se rendit compte qu'il était incapable d'en sortir. Ce qu'il disait obéissait à une logique interne contre laquelle il ne pouvait rien. Il fallait qu'il aille jusqu'au bout. Le père Sloat et Milt, médusés, le regardèrent continuer.

— Pouvez-vous nous fournir toutes les caractéristiques du chat que vous désireriez : pelage, sexe, sous-classe, telle que Ile-de-Man, persan, abyssin... ?

— Mais Horace est mort, dit Mrs. Pilsen.

— C'était une pneumonie, dit Isidore. Il est mort pendant le transfert à la clinique. Notre chef de service, le Pr Hannibal Sloat, estime qu'à ce stade on ne pouvait plus rien faire pour le sauver. Mais je pense que vous serez heureuse d'apprendre que nous allons vous le remplacer. N'est-ce pas, Mrs. Pilsen ?

Mrs. Pilsen, les yeux baignés de larmes, dit :

— Il n'y avait qu'un chat comme Horace. Quand il était petit, il se dressait et nous regardait comme s'il voulait nous poser une question. Nous n'avons jamais réussi à comprendre ce qu'il voulait dire. Peut-être connaît-il la réponse maintenant.

Ses larmes redoublèrent.

— Je pense que nous la connaissons tous un jour.

Isidore eut une inspiration :

— Que diriez-vous d'un chat électrique qui soit la réplique parfaite du vôtre ? Nous pouvons le commander chez Spinrad & Ellison entièrement fait main, avec toutes les caractéristiques de l'ancien reproduites fidèlement une fois pour toutes...

— Oh ! quelle horreur ! s'exclama Mrs. Pilsen. Comment osez-vous ? Surtout n'en parlez pas à mon mari ; Ed deviendrait fou. Il adorait Horace plus que tout chat au monde. Il a eu des chats depuis sa plus tendre enfance.

Arrachant le combiné des mains d'Isidore, Milt dit :

— Nous pouvons vous remettre un chèque correspondant à la cote de *l'Argus* ou encore, comme le suggérait Mr. Isidore, choisir un autre chat pour vous. Nous sommes absolument désolés, mais comme vous le faisait remarquer Mr. Isidore, le chat avait une pneumonie et c'est presque toujours fatal.

Milt avait adopté le ton professionnel de rigueur. Des trois membres de la clinique Van Ness, c'était lui le plus fort pour les coups de vidéophone.

— Je n'arriverai pas à le dire à mon mari, dit Mrs. Pilsen.

— Bien sûr, madame, dit Milt en faisant une légère grimace. Nous allons l'appeler. Pouvez-vous me donner le numéro de son bureau ?

Il se mit à chercher un stylo et un papier. Le père Sloat les lui tendit.

— Écoutez, dit Mrs. Pilsen, rassemblant ses esprits, peut-être que l'autre monsieur a raison. Je devrais peut-être vous commander une copie conforme d'Horace, mais il ne faut absolument pas qu'Ed le sache. Pensez-vous que la reproduction serait assez fidèle pour que mon mari ne s'en aperçoive pas ?

Sceptique, Milt dit :

— Moi, je veux bien. Mais d'après notre expérience, le propriétaire de l'animal n'est jamais dupe. Ça ne marche qu'avec les observateurs occasionnels, les voisins. Quand on s'approche vraiment de l'animal...

— Ed n'a jamais eu de contact physique rapproché avec Horace. Il l'aimait, mais c'est moi qui m'occupais de ses besoins personnels, de son plat à sciure. Écoutez, nous allons essayer un faux animal, et si ça ne marche pas, vous nous procurerez un vrai chat qui ressemble à Horace. Ce qu'il faut, c'est que mon mari ne sache pas. Je crois qu'il n'y survivrait pas. C'est pour cela qu'il ne s'approchait jamais d'Horace, il avait trop peur. Et quand Horace a attrapé cette pneumonie, comme vous dites, il a été terrorisé. Il ne voulait pas voir la vérité en face. Voilà pourquoi nous avons attendu si longtemps pour vous appeler. Trop longtemps... Je le savais avant que vous appeliez, je le savais.

Elle hocha la tête, maîtrisant son chagrin.

— Ça prendra combien de temps ?

Milt tenta le coup.

— Nous pouvons vous l'avoir pour dans dix jours. On vous le livrera dans la journée, pendant que votre mari sera à son travail.

Il mit fin à la conversation, dit au revoir et raccrocha.

— Il va le voir, dit Sloat, en trois secondes. M'enfin, si c'est ce qu'elle veut. Les clients qui se mettent à aimer leurs animaux sont fichus. Heureusement qu'en général on n'a pas à s'en occuper. Vous vous rendez compte que les vrais véto, c'est sans arrêt qu'ils doivent donner des coups de vidéophone pareils ?

Il considéra John Isidore.

— Finalement, vous n'êtes pas si bête que ça, Isidore. Vous vous en êtes très bien tiré. Même si Milt a dû intervenir à la fin.

— Il s'en est vachement bien tiré, dit Milt. Merde, c'était pas de la tarte.

Il ramassa feu Horace.

— Je vais le descendre à l'atelier. Hannib, tu téléphones à Spinrad & Ellison et tu fais venir leur constructeur pour les mesures et les photos. Car je ne veux pas qu'ils l'emmènent à leur atelier. Je veux pouvoir comparer avec son sosie.

— Je crois que je vais laisser Isidore leur parler, décida le père Sloat. Maintenant qu'il a commencé, il devrait pouvoir se débrouiller avec Spinrad & Ellison aussi bien qu'avec Mrs. Pilsen.

Milt dit alors à Isidore :

— Il suffit que tu ne les laisses pas embarquer l'original.

Il saisit Horace.

— Et ils vont insister parce que ça leur facilite vachement le boulot. Alors, te laisse pas faire.

— Mmm... dit Isidore, clignant de l'œil. O.K. Je devrais peut-être les appeler avant qu'il commence à se décomposer. Il me semble que ça se décompose, les cadavres, non ?

Il se sentait gonflé à bloc.

8

Ayant garé sa voiture de service ultra-rapide, équipée d'un moteur gonflé, sur le toit du palais de justice de San Francisco, dans Lombard Street, le *blade runner* Rick Deckard, mallette à la main, descendit vers le bureau de Harry Bryant.

— Vous rentrez bougrement tôt, dit son supérieur en se carrant dans son fauteuil pour prendre une pincée de tabac à priser Prestige n°1.

— J'ai ce que vous m'avez demandé.

Rick s'assit face au bureau. Il posa sa mallette par terre et se rendit compte soudain qu'il était crevé. Ça lui tombait dessus, maintenant qu'il était de retour au bercail. Il se demanda s'il réussirait à récupérer avant de commencer le boulot prévu.

— Comment va Dave ? demanda-t-il. Ce serait pas mal que je puisse lui parler avant de m'attaquer au premier andro.

— Vous commencez par Polokov. Celui qui a lasérisé Dave. Vous feriez mieux de vous le faire tout de suite étant donné qu'il sait qu'on l'a dans le collimateur.

— Avant de parler à Dave ?

Bryant attrapa un double tapé au carbone sur papier pelure. Il déchiffrâ les caractères brouillés.

— Polokov vient de se faire embaucher comme éboueur par la municipalité.

— C'est pas un boulot réservé aux *spéciaux* ?

— Polokov se fait passer pour un *spécial*, un débile très dégradé. C'est comme ça que Dave l'a eu dans le baba ; Polokov se comporte tellement comme une tête d'épingle que Dave a fini par oublier. Vous êtes sûr du Voigt-Kampff, maintenant ? Absolument sûr, après ce qui s'est passé à Seattle ?...

— Absolument, répondit Rick sans en dire plus.

— Bon, je vous crois. Mais nous ne pouvons pas nous permettre une seule bavure.

— Il n’y en a jamais dans la chasse aux andros. Et là, c’est pareil...

— Le Nexus-6 est différent.

— J’en ai déjà trouvé un, dit Rick. Et Dave deux. Trois si on compte Polokov. Bon, je vais réformer Polokov aujourd’hui. Et puis j’irai peut-être parler à Dave ce soir ou demain.

Il prit le double donnant le signalement de l’androïde Polokov.

— Encore un point, dit Bryant. Un flic russe de l’O.M.P. doit arriver. Pendant que vous étiez à Seattle, il m’a donné un coup de fil. Il a pris une fusée de l’Aéroflot qui devrait se poser sur l’aire d’atterrissage officielle dans une heure environ. Il s’appelle Sandor Kadalyi.

— Qu’est-ce qu’il veut, celui-là ?

Il était rare que des flics de l’O.M.P. se pointent à San Francisco.

— L’O.M.P. a l’air de s’intéresser au nouveau modèle Nexus-6, alors ils veulent un homme à eux avec vous. En tant qu’observateur. Et si c’est possible, il vous donnera un coup de main. C’est à vous de décider quand et si il peut vous être utile. Mais je lui ai déjà donné l’autorisation de vous coller le train.

— Et ma prime ? demanda Rick.

— Tout pour vous, répondit Bryant avec un sourire grinçant.

— Financièrement, je ne trouverais pas le coup régulier.

Il n’avait aucunement l’intention de partager ses gains avec un barbot de l’O.M.P. Il examina la fiche de Polokov : description du bonhomme – ou plutôt de l’andro – avec adresse et lieu de travail. Société d’ébouage de la Baie : siège social à Geary.

— Vous attendez l’arrivée du poulet soviétique pour réformer Polokov ? demanda Bryant.

Rick se hérissa.

— J’ai toujours travaillé seul. Mais, évidemment, c’est vous qui décidez... Je ferai ce que vous me dites. Mais je préférerais coincer Polokov tout de suite, sans attendre que Kadalyi se ramène.

— Allez-y seul, décida Bryant. Et pour le prochain, c'est-à-dire miss Luba Luft – sa fiche est là aussi –, vous emmènerez Kadalyi.

Ayant fourré les pelures dans sa mallette, Rick quitta le bureau de son patron et remonta sur le toit, où était garé son autoplane.

« Et maintenant, petite visite à Mr. Polokov », se dit-il en tâtant son laser.

Il commença par se rendre au siège de la Société d'ébouage de la Baie.

— Je suis à la recherche d'un de vos employés, dit-il à la femme grisonnante, l'air sévère, qui tenait le standard.

Le bâtiment de la société était impressionnant : grand, moderne, avec tout un tas d'employés de bureau de pure race. Les tapis de haute laine, les coûteux bureaux de bois véritable lui rappelèrent que, depuis la guerre, le ramassage des ordures était devenu une des premières industries terriennes. La planète tout entière se transformait peu à peu en dépotoir, et pour qu'elle continue d'être habitable par la population restante, il fallait, de temps en temps, faire disparaître une certaine quantité de débris de toute sorte. Sinon... comme aimait à le dire l'Ami Buster, la Terre ne disparaîtrait pas sous les retombées radioactives, mais sous les ordures ménagères...

— Voyez Mr. Ackers, dit la standardiste, c'est notre chef du personnel.

Elle lui indiqua un bureau de chêne massif, impressionnant, derrière lequel était assis un minuscule binoclard efféminé, noyé sous une tonne de paperasses.

Rick montra sa carte de flic.

— Où se trouve actuellement votre employé Polokov ? Il est de service ou en repos ?

Après avoir consulté ses registres de mauvaise grâce, Ackers répondit :

— Polokov devrait être à son poste, au chantier de Daly City où nous pressons les épaves d'autoplans avant de les entasser dans la Baie. Cependant...

Le chef du personnel consulta un autre papier puis décrocha le vidéophone pour appeler un autre service de la maison.

— Il n'est pas là, dit-il en raccrochant.

Puis, se tournant vers Rick :

— Polokov ne s'est pas présenté au chantier aujourd'hui. Aucune explication. Qu'a-t-il fait, inspecteur ?

— Si jamais il se montrait, dit Rick, pas un mot de ma visite. Compris ?

— Oui, c'est compris, maugréa l'avorton, comme si son honneur de spécialiste des questions policières venait d'être bafoué.

Au volant de son autoplane gonflé, Rick se dirigea ensuite vers l'appartement de Polokov dans le quartier des plaisirs. Il se dit qu'on ne réussirait jamais à le coincer. Bryant et Holden avaient attendu trop longtemps. Au lieu de l'envoyer à Seattle, Bryant aurait mieux fait de le mettre sur Polokov. Et dès la veille au soir, après que Dave Holden se soit fait rétamer.

« Quel endroit sinistre », se dit-il en se dirigeant vers l'ascenseur, après avoir posé son autoplane. Le toit était couvert d'enclos délabrés, rongés par les retombées depuis des mois. Dans une cage traînait un animal bidon en panne : un poulet. Il descendit par l'ascenseur à l'étage de Polokov et se retrouva dans un couloir sans lumière. Un vrai souterrain. À l'aide de sa torche de service étanche, il éclaira le couloir et jeta encore un coup d'œil à la fiche de Polokov. Celui-ci avait déjà été soumis au test Voigt-Kampff ; inutile de perdre du temps, il pouvait s'attaquer directement à la destruction de l'androïde.

« Vaudrait mieux que je me le fasse ici », décida-t-il.

Il posa sa trousse par terre pour fouiller dedans, en sortit un émetteur d'onde Penfield non directionnel et appuya sur la touche « catalepsie ». Ainsi, il se trouvait lui-même protégé contre l'émanation d'ambiance par l'émission d'une onde contraire dirigée vers lui à travers le capot métallique de l'émetteur.

« Ils sont tous congelés, maintenant, se dit-il, coupant l'émetteur. Tout ce qui traîne dans le secteur : andros et humains pareil. Comme ça, je ne risque rien. Je n'ai plus qu'à

entrer et à le lasériser. À condition qu'il soit là, bien sûr. Ce qui n'est pas garanti. »

Au moyen d'une clef infinie, qui pouvait analyser et ouvrir tous les types de serrures connus, il entra chez Polokov, laser en main.

Pas de Polokov. Mais un ramassis de meubles boiteux et de débris en voie de désintégration. Aucun objet personnel : juste des débris abandonnés dont Polokov avait hérité en prenant possession des lieux et qu'il avait laissés en partant à son hypothétique successeur.

« J'en étais sûr, se dit-il. Et voilà, mille dollars de prime de perdus. Sûrement parti se planquer dans l'Antarctique. En dehors de ma juridiction. C'est sans doute un *blade runner* d'un autre service de police qui va le réformer, Polokov, et qui touchera le pognon. M'est avis qu'il faut passer aux suivants, aux andros qui ne sont pas prévenus. Et d'abord, Luba Luft. »

De retour à son autoplane, sur le toit, il fit son rapport téléphonique à Harry Bryant :

— Pas de chance, Polokov a dû filer juste après avoir allumé Dave, dit-il en examinant sa montre. Vous voulez que j'aille chercher Kadalyi à l'atterrissage ? On gagnera du temps. J'ai hâte de m'atteler à Luba Luft.

Il avait déjà sorti sa fiche signalétique et commençait à l'étudier en détail.

— Bonne idée, dit Bryant, sauf que Mr. Kadalyi est déjà là ; son vaisseau de l'Aéroflot est – comme d'habitude d'après lui – arrivé en avance. Un instant.

Conciliabule invisible. Puis Bryant réapparut sur l'écran.

— Il peut faire un saut et vous rejoindre là où vous êtes ; pendant ce temps-là, potassez les renseignements concernant miss Luft.

— Cantatrice. Se prétend d'origine allemande. Appartient actuellement à la troupe de l'opéra de San Francisco, lut-il en hochant la tête pensivement, l'esprit concentré sur la fiche signalétique. Elle doit posséder une belle voix pour s'être fait si vite des relations. Bon, j'attends ici l'arrivée de Kadalyi.

Il donna sa position à Bryant et raccrocha.

« Je vais me faire passer pour un mordu d'opéra, décida Rick en continuant sa lecture. J'aimerais bien l'entendre chanter le rôle de Donna Anna dans *Don Juan*. Dans ma collection, j'ai des bandes par les grandes chanteuses d'autrefois : Elisabeth Schwartzkopf, Lotte Lehmann, Lisa Délia Casa. Ça nous fera un sujet de conversation pendant que j'installerai mon matériel Voigt-Kampff. »

Le vidéophone sonna dans la voiture. Il décrocha et reconnut la standardiste de la police.

— Mr. Deckard ? On vous demande de Seattle. Mr. Bryant m'a dit de vous mettre en ligne. La fondation Rosen.

— O.K., dit Rick, j'écoute.

Il se demanda ce qu'ils lui voulaient. Avec les Rosen, il fallait s'attendre au pire, quelles que soient leurs intentions.

Le visage de Rachel Rosen apparut sur le petit écran.

— Allô ! Inspecteur Deckard ? Vous êtes occupé ou je peux vous parler ?

— Dites toujours.

— À la fondation, nous avons discuté de votre problème avec les Nexus-6 en fuite et nous avons pensé, comme nous les connaissons bien, que vous auriez plus de chances de réussir si l'un d'entre nous travaillait en relation avec vous.

— En faisant quoi ?

— Eh bien, si l'un d'entre nous vous accompagnait quand vous vous mettez en chasse.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça me donnerait de plus ?

— Les Nexus-6 vont s'inquiéter quand ils vont voir un humain s'intéresser à eux. Alors que si c'est un autre Nexus-6 qui établit le contact...

— C'est-à-dire vous, en particulier.

— Oui, acquiesça-t-elle sur un ton grave.

— J'ai déjà assez d'aide comme ça.

— Pourtant, je pense que vous avez vraiment besoin de moi.

— Ça m'étonnerait. Je vais réfléchir et je vous rappelle.

« Plus tard, dans l'avenir, à un moment indéterminé, se dit-il à lui-même. Et plus probablement jamais. Il ne manquerait plus que ça : Rachel Rosen qui pointe son nez derrière chaque nuage de retombées. »

— Ce n'est pas vrai, dit Rachel, vous n'allez pas me rappeler. Vous ne vous rendez pas compte de l'agilité d'un Nexus-6 en cavale, des difficultés que vous allez avoir. Nous estimons que nous vous devons ça après ce que... enfin... nous avons fait.

— Je me souviendrai du conseil, dit-il en s'apprêtant à raccrocher.

— Sans moi, dit Rachel, vous vous ferez avoir par l'un d'entre eux.

— Au revoir !

Dans quel monde vivons-nous ? Un androïde qui téléphone à un *blade runner* pour lui offrir son aide ! lança-t-il en raccrochant.

Il rappela le standard de la police.

— Vous ne me passez plus une seule communication en provenance de Seattle.

— Entendu. Mr. Deckard, Mr. Kadalyi vous a rejoint ?

— Non, j'attends toujours, mais il ferait bien de se manier car je ne compte pas poireauter encore des heures.

Il raccrocha.

Tandis qu'il reprenait l'examen de la fiche signalétique de Luba Luft, un taxi vint atterrir sur le toit à quelques mètres de lui. Un quinquagénaire jovial à la mine rubiconde en sortit, vêtu d'un épais manteau à la russe qui lui conférait une carrure impressionnante. Sourire aux lèvres, il s'approcha de la voiture de Rick, la main tendue.

— Mr. Deckard ? dit-il avec un accent slave. *Blade runner* de la police de San Francisco ?

Le taxi décolla, et le Russe le regarda s'envoler, l'air absent.

— Sandor Kadalyi, dit-il en ouvrant la porte de la voiture pour prendre place dans l'étroit habitacle à côté de Rick.

Pendant qu'il serrait la main de Kadalyi, Rick remarqua que l'envoyé de l'O.M.P. portait un laser d'un type inhabituel, un modèle réduit qu'il n'avait jamais vu auparavant.

— Ah ! ça vous étonne, dit Kadalyi. Amusant, n'est-ce pas ?

Il le sortit de son étui.

— Je l'ai eu sur Mars.

— Moi qui croyais connaître tous les modèles de pistolet, dit Rick, même ceux fabriqués aux colonies.

— Nous faisons ceux-ci nous-mêmes, dit Kadalyi rayonnant comme un père Noël slave, son visage rougeaud bouffi d'orgueil. Il vous plaît ? Ce qui le distingue des autres, c'est son fonctionnement... Tenez, prenez-le.

Il passa l'arme à Rick, qui se mit à l'examiner en spécialiste chevronné.

— En quoi fonctionne-t-il différemment ? dit Rick qui ne voyait rien.

— Appuyez sur la détente.

Visant en l'air par la fenêtre de la voiture, Rick appuya sur la gâchette. Rien ; aucun rayon ne jaillit. Intrigué, il se tourna vers Kadalyi.

— Le circuit de la détente, dit Kadalyi joyeusement. Il n'est pas incorporé. Je l'ai toujours avec moi. Regardez.

Il ouvrit la main et fit voir le dispositif minuscule.

— Et je peux aussi le diriger à volonté, dans certaines limites. Où qu'il soit braqué.

— Vous n'êtes pas Polokov, dit Rick, vous êtes Kadalyi.

— Vous ne voulez pas plutôt dire le contraire ? Vous avez l'air tout troublé.

— Je veux dire, vous êtes Polokov, l'androïde ; vous n'êtes pas de la police soviétique, dit Rick en appuyant du bout du pied sur le bouton « alarme » de la voiture.

— Merde ! mon laser déconne, fit Kadalyi-Polokov, allumant et éteignant le minuscule appareil de visée et de détente qu'il tenait au creux de la main.

— Onde sinusoïdale, dit Rick. Déphase les émissions laser et les transforme en lumière ordinaire.

— Alors, je vais te tordre le cou, sale flicard.

L'androïde jeta l'appareil et, avec un grognement, saisit Rick à la gorge.

Comme les mains de l'androïde s'enfonçaient dans sa gorge, Rick fit feu à l'aide du vieux pistolet réglementaire qu'il venait d'extraire de son étui d'épaule. La balle du 38 magnum atteignit l'androïde à la tête et fit éclater sa boîte crânienne. Le bloc Nexus-6 dont il était équipé vola en mille morceaux, et un souffle furieux traversa la voiture. Des débris tourbillonnèrent autour de Rick. Les restes de l'androïde réformé basculèrent en

arrière, heurtèrent la portière et rebondirent lourdement sur lui. Il eut toutes les peines du monde à se dépêtrer du cadavre qu'agitaient encore des soubresauts réflexes.

Tout tremblant, il réussit à attraper le vidéophone de bord et à appeler le palais de justice.

— Au rapport. Dites à Harry Bryant que j'ai dégommé Polokov.

— Dégommé Polokov. Il comprendra ?

— Oui, dit Rick en raccrochant.

« Nom de Dieu ! c'était moins une. Après le coup de téléphone de Rachel Rosen, j'ai voulu faire le mariole, par esprit de contradiction, et il a bien failli me buter. Enfin, exit Polokov. »

Son taux d'adrénaline commença à baisser, les battements de son cœur ralentirent et sa respiration s'apaisa. Mais il tremblait encore.

« En tout cas, voilà mille dollars de gagné. Ça valait quand même le coup. Finalement, je suis plus rapide que Dave Holden... Quoique sa mésaventure m'ait préparé le terrain, en fait. Dave n'était pas prévenu, lui. »

Il redécrocha le vidéophone et appela Iran. Entretemps, il avait réussi à allumer une cigarette : les tremblements avaient cessé.

Le visage de sa femme, bouffi par les six heures de déprime auto-accusatrice qu'elle s'était appuyées, apparut sur l'écran.

— Ah ! c'est toi, Rick.

— Qu'est-ce qui est arrivé au 594 que je t'avais programmé avant de partir ? *Soumission reconnais santé... ?*

— Je l'ai déprogrammé dès que tu es sorti. Qu'est-ce que tu veux, encore ? (Sa voix n'était plus qu'un lugubre bourdonnement désespéré.) Je suis crevée et j'en ai marre. De tout. De notre mariage. De toi qui risques de te faire buter par un de ces andros à chaque instant. C'est peut-être pour ça que tu m'appelles ? Tu viens de te faire descendre par un andro ?

Dans le fond, le tintamarre strident de l'Ami Buster couvrait ses paroles. Il l'interrompit :

— Écoute ! Tu m'entends ? Je suis sur un coup. Un nouveau type d'androïde qui apparemment résiste à tout le monde. Sauf

à moi : j'en ai déjà réformé un. C'est bon, comme début... Tu sais ce qu'on va se payer tout de suite ?

Iran le regardait, les yeux dans le vague.

— Bof ! dit-elle en hochant la tête.

Il se rendit compte qu'elle avait plongé trop bas : il parlait dans le vide.

— Bon, je te verrai ce soir, dit-il amèrement, et il raccrocha d'un coup sec.

«... Dire que je risque ma peau. Et elle se fout pas mal qu'on soit propriétaire d'une autruche. Plus rien ne pénètre. J'aurais dû m'en débarrasser voici deux ans, quand on a envisagé de divorcer. Je pourrais encore le faire, évidemment. »

Ruminant sa colère, il se pencha pour ramasser les papiers froissés éparpillés sur le plancher de la voiture, y compris la fiche de Luba Luft.

« Peux compter sur personne, se dit-il ; la plupart des androïdes que j'ai connus avaient plus de vitalité et de désir de vivre que ma femme. Elle n'a plus rien à me donner. »

Ce qui lui fit penser à Rachel Rosen.

« Sa mise en garde contre les Nexus-6 s'est révélée efficace. À condition qu'elle ne me demande pas un bout de la prime, je pourrai peut-être l'utiliser. »

Son entrevue avec Kadalyi-Polokov lui avait fait changer radicalement de point de vue.

Une pichenette sur le moteur, et il décolla à la verticale. Il mit le cap sur le vieux Mémorial Opéra où, d'après les notes laissées par Dave Holden, on pouvait rencontrer Luba Luft dans la journée.

« Et elle ? se demanda-t-il. Décidément, certains androïdes femelles sont assez jolis. »

Il avait ressenti de l'attrait physique pour plusieurs d'entre elles. Drôle d'impression, quand on lit qu'il s'agit de machines mais qui ont des émotions.

« Rachel Rosen, par exemple. Non : trop mince, pas assez bien en chair. Surtout la poitrine. Une vraie gamine. Plate, trop docile. Je pourrais trouver mieux. D'après sa fiche, quel âge peut avoir Luba Luft ? »

Il extirpa la pelure toute froissée et lut : vingt-huit ans.

« En apparence ; seul critère utile avec les andros. C'est une chance que je connaisse quelque chose à l'opéra. Encore un avantage sur Dave : je suis plus branché sur les affaires culturelles que lui. J'en essaie encore un avant de demander à Rachel de m'aider, décida-t-il. Si miss Luft s'avère particulièrement coriace (mais son intuition lui disait que ce ne serait pas le cas), je l'appelle. »

Le gros morceau, c'était Polokov. Les autres, ne sachant pas qu'il les cherchait activement, se laisseraient abattre l'un après l'autre comme des lapins.

Tandis qu'il se laissait descendre vers le toit richement décoré de l'opéra, il se mit à chanter à tue-tête un pot-pourri d'airs célèbres en pseudo-italien fabriqué de toute pièce. Privé de son orgue d'humeur Penfield, il se sentait quand même dans les meilleures dispositions du monde et envisageait l'avenir avec une allégresse avide.

9

Dans l'énorme ventre de pierre et d'acier de la baleine sculptée pour des siècles en forme d'opéra, la clameur quelque peu désordonnée d'une répétition résonnait. Aussitôt entré, Rick Deckard reconnut la musique de *La flûte enchantée* de Mozart, dernière scène du premier acte. Les esclaves du Maure – en d'autres termes, le chœur – avaient attaqué leur chant avec une mesure d'avance, ce qui avait anéanti le rythme simple des clochettes enchantées.

Quel délice ! Rick adorait *La flûte enchantée*. Il chercha un fauteuil à l'orchestre, sans que personne s'inquiète de sa présence, et s'installa confortablement. Papageno, vêtu de son extraordinaire manteau de plumes, s'était maintenant joint à Pamina pour chanter ces vers qui avaient le don d'arracher des larmes à Rick dès qu'il y songeait :

*Könnte jeder brave Mann
Solche Glöckchen finden
Seine Feinde würden dann
Ohne Mühe schwinden.*

« Ouais, songea Rick. Dans la vie, pas de clochettes magiques pour faire disparaître l'ennemi sans effort. Dommage. Et ce pauvre Mozart mort d'une maladie rénale peu après avoir composé *La flûte enchantée* est enterré dans la fosse commune. »

Rick en vint à se demander si Mozart avait eu l'intuition qu'il n'y avait pas d'avenir pour lui et qu'il avait déjà usé le peu de temps qu'il avait à vivre.

« Peut-être que moi aussi, se dit Rick en continuant de regarder la répétition. Cette répétition va finir, la représentation finira, les chanteurs mourront et la dernière partition finira par

disparaître d'une manière ou d'une autre ; finalement, le nom même de Mozart sera oublié, et la poussière aura gagné. Si ce n'est sur cette planète, ce sera sur une autre. On peut y échapper quelque temps. Tout comme les andros peuvent m'échapper et s'offrir un petit supplément limité. Mais je finis par les avoir, moi ou un autre *blade runner*. D'une certaine façon, conclut-il, je suis un élément du processus entropique de destruction de la forme. La fondation Rosen fait, et moi, je défais. C'est l'impression qu'ils doivent avoir. »

Sur scène, Papageno et Pamina se mirent à dialoguer. Rick interrompit son introspection pour écouter.

Papageno : « Mon enfant, que lui dirons-nous ? »

Pamina : « La vérité, la vérité. »

Penché en avant pour mieux voir, Rick étudiait Pamina, drapée dans sa lourde tunique à volutes, le voile de sa guimpe flottant sur son visage et ses épaules. Il étudia de nouveau la fiche signalétique puis se radossa, satisfait.

« Voici mon troisième androïde Nexus-6 : Luba Luft. Un peu ironique, son rôle. Aussi vivante, active et plaisante qu'elle ait l'air, difficile de dire « la vérité, la vérité », pour un androïde en fuite. »

Luba Luft chantait, et il fut surpris de la qualité de sa voix. Elle valait celle des plus grandes chanteuses ; même celles des bandes de sa collection. La fondation Rosen avait fabriqué là un modèle parfait, il devait le reconnaître. Et de nouveau, il se perçut *sub specie aeternitatis*, comme un destructeur de forme poussé de l'avant par ce qu'il voyait et entendait.

« Mieux elle fonctionne, meilleure chanteuse elle est, et plus je suis nécessaire. Si les androïdes étaient restés médiocres, comme les anciens Q-40 fabriqués par Asimov et Cie, il n'y aurait pas de problème et on se passerait de mes talents. Je me demande quand je dois l'attaquer. Aussitôt que possible, sans doute. À la fin de la répétition, quand elle ira dans sa loge. »

À la fin de l'acte, la répétition s'interrompt momentanément. Le chef d'orchestre annonça en anglais, en français et en allemand qu'elle reprendrait dans une heure et

demie, et s'en fut. Les musiciens abandonnèrent leurs instruments et sortirent eux aussi. Rick se leva et gagna les coulisses, à la recherche des loges. Il prenait son temps, réfléchissait, tout en se laissant guider par les derniers acteurs qui quittaient la scène.

« Mieux vaut procéder de cette façon et régler ça tout de suite. Dès que je serai sûr... »

Mais il ne pourrait être sûr, techniquement, qu'après lui avoir administré le test.

« Dave s'est peut-être trompé sur son compte, après tout. J'aimerais bien, mais j'en doute. »

D'instinct, son sens professionnel était déjà en éveil. Et après toutes ses années dans le service, il craignait encore de commettre sa première erreur.

Il arrêta un figurant et lui demanda la loge de miss Luft. Le figurant maquillé et habillé en lancier égyptien lui indiqua la loge du doigt. Arrivé devant la porte, Rick lut le billet manuscrit qui y était agrafé : MISS LUFT – DÉFENSE D'ENTRER, et il frappa.

— Entrez.

Il entra. La fille était assise à sa coiffeuse. Une partition reliée, très usagée, ouverte sur les genoux.

Elle était en train de l'annoter à l'aide d'un stylo à bille. Elle avait gardé son maquillage et son costume, à l'exception de la guimpe.

— Oui ? dit-elle, levant les yeux.

Le maquillage de scène agrandissait ses yeux noisette, qu'elle fixa sur Rick sans sourciller.

— Je suis occupée, comme vous le voyez.

Son anglais ne portait pas une trace d'accent.

— On vous comparerait avantageusement à Schwartzkopf, dit Rick.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, le ton empreint d'une froide réserve, et de cette autre froideur qu'il avait trouvée chez tant d'androïdes.

Toujours la même chose : intelligence supérieure, capacités remarquables, mais aussi cette froideur. Il le déplorait. Pourtant, sans cela, il n'aurait pas pu les coincer.

— Je fais partie de la police de San Francisco, dit-il.

— Oh ? fit-elle sans que ses yeux immenses cessent de le fixer intensément. Quel bon vent vous amène ?

Bizarrement, le ton semblait gracieux.

Rick s'assit sur la chaise la plus proche et défit la fermeture à glissière de sa mallette.

— On m'envoie vous faire passer un test standard de personnalité. Ça ne prendra que quelques minutes.

— Est-ce vraiment nécessaire ? demanda-t-elle en indiquant la grosse partition. J'ai encore beaucoup à faire.

Elle commençait à avoir l'air inquiet.

— Oui, répondit Rick en sortant ses appareils Voigt-Kampff qu'il se mit à installer.

— Vous voulez vérifier mon Q.I. ?

— Non. Votre empathie.

— Il va falloir que je mette mes lunettes.

Elle s'apprêtait à ouvrir un des tiroirs de la coiffeuse.

— Si vous réussissez à annoter votre partition sans lunettes, vous pourrez en faire autant pour le test. Je vais vous montrer des photos et vous poser plusieurs questions. En attendant...

Il se leva, s'approcha d'elle et, se penchant en avant, appliqua sur sa joue couverte de fond de teint le tampon adhésif muni d'électrodes.

— Cette lampe, dit-il en réglant l'angle du pinceau lumineux. Et c'est tout.

— Vous pensez que je suis un androïde ? C'est ça ? demanda-t-elle d'une voix blanche, presque éteinte. Je ne suis pas un androïde. Je n'ai même jamais été sur Mars, je n'ai même jamais *vu* d'androïde !

Ses faux cils se mirent à battre involontairement. Il vit qu'elle s'efforçait de rester calme.

— Vous avez des renseignements selon lesquels il y aurait un androïde dans la troupe ? Je serais ravie de vous aider. Si j'étais un androïde, serais-je ravie de vous aider ?

— Les androïdes se foutent de ce qui arrive aux autres androïdes. C'est un des critères que nous recherchons.

— Donc, dit miss Luft, vous devez être un androïde.

Rick resta interdit ; il la regarda dans les yeux.

— Car, poursuivit-elle, votre boulot consiste à me tuer, n'est-ce pas ? Vous êtes ce qu'on appelle un...

Elle essayait de se rappeler.

— ... *blade runner*, dit Rick, mais pas un androïde.

— Le test que vous voulez me faire passer...

Sa voix commençait à revenir.

— ... vous l'avez passé, vous ?

— Oui, acquiesça-t-il, il y a longtemps, très longtemps, quand je suis entré dans la maison.

— C'est peut-être un faux souvenir. Les androïdes ont souvent de faux souvenirs.

— Mes supérieurs savent que je l'ai passé. C'est obligatoire, répondit Rick.

— Peut-être qu'autrefois il y a eu un homme qui vous ressemblait et qu'à un moment donné vous l'avez tué et pris sa place. Et ça, vos supérieurs n'en savent rien, dit-elle en souriant comme s'il devait tomber d'accord avec elle.

— Bon, passons au test, dit-il, sortant sa liste de questions.

— Je veux bien y passer, dit-elle, à condition que vous y passiez d'abord.

Il la fixa de nouveau, interloqué.

— Vous ne trouvez pas que ce serait plus juste ? demanda-t-elle, au moins, je saurais à quoi m'en tenir. Je ne sais pas, moi, vous avez l'air si bizarre, si dur, si étrange.

Elle frissonna puis sourit de nouveau.

— Vous ne seriez pas capable d'administrer le test Voigt-Kampff. Il faut une expérience considérable. Maintenant, écoutez-moi bien, s'il vous plaît. Les questions que je vais vous poser correspondent à des situations sociales, dans lesquelles vous pourriez vous trouver. Ce que j'attends de vous, c'est que vous me disiez quelle serait votre réaction, ce que vous feriez. Je tiens compte du temps de latence, le cas échéant.

Il choisit la première question :

— Vous êtes assise devant la télévision quand, tout à coup, vous découvrez une guêpe sur votre poignet.

Il regarda sa montre et se mit à compter les secondes. Il contrôlait en même temps les deux cadrans.

— Qu'est-ce qu'une guêpe ? demanda Luba Luft.

— Une bestiole qui pique.

— Oh ! comme c'est étrange !

Elle écarquilla les yeux avec une ingénuité enfantine comme s'il venait de lui révéler les mystères de la création.

— Ça existe encore ? Je n'en ai jamais vu.

— Elles ont disparu à cause des retombées. Vous ne savez vraiment pas ce que c'est qu'une guêpe. Vous êtes née avant leur disparition, ça ne fait jamais que...

— Comment ça se dit en allemand ?

Il essaya de se rappeler le mot en allemand mais n'y parvint pas.

— Vous parlez l'anglais à la perfection !

La moutarde lui montait au nez.

— Mon accent, précisa-t-elle, est parfait. Obligé pour les rôles : Purcell, Walton, Vaughan Williams. Mais je n'ai pas un vocabulaire très étendu.

Elle le regardait timidement.

— *Wespe*, dit-il, se rappelant le mot.

— Ach ! oui ; *eine Wespe*, dit-elle en éclatant de rire. Et quelle était la question, déjà ? J'ai oublié.

— Passons à la suivante.

Il n'était plus possible d'obtenir une réponse significative.

— Vous regardez un vieux film à la télé, un film d'avant-guerre. On assiste à un banquet. Le plat de résistance (il sauta la première partie de la question) consiste en un chien bouilli, farci de riz.

— Personne ne tuerait un chien pour le manger, dit Luba Luft. Ça vaut une fortune. Je suppose qu'il s'agirait d'un chien factice, un ersatz. Hein ? Saut qu'ils sont fabriqués avec des fils et des appareils ; on ne peut pas les manger.

— Ça se passe avant la guerre, dit-il d'un ton grinçant.

— Je n'étais pas née.

— Mais vous avez vu des vieux films à la télé.

— C'était un film fait aux Philippines ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'aux Philippines, ils mangeaient du chien bouilli farci au riz. Je me souviens d'avoir lu ça.

— Mais votre réaction ? dit-il. Quelle est votre réaction sociale, émotionnelle, morale ?

— Au film ? dit-elle, réfléchissant. Je changerais de chaîne pour regarder l'Ami Buster.

— Pourquoi changeriez-vous de chaîne ?

— Mais, dit-elle, s'échauffant, qu'est-ce que j'ai à faire d'un vieux film qui se passe aux Philippines ? Il ne s'est jamais rien passé aux Philippines, à part la Marche funèbre de Bataan. Vous auriez envie de regarder ça, vous ?

Elle le foudroyait du regard, indignée. Sur ses cadrans, les aiguilles s'agitaient dans tous les sens. Il marqua une pause puis dit posément :

— Vous louez un chalet de montagne.

— *Ja*, opina-t-elle, continuez, je vous écoute.

— Dans une région encore verte.

— Pardon ? dit-elle en tendant l'oreille. Je n'ai jamais entendu ce mot-là.

— Où il y a encore des arbres et des buissons qui poussent. Tout est construit en pin noueux rustique et il y a une immense cheminée. Aux murs, on a épinglé de vieilles cartes, des chromos et, au-dessus de la cheminée, il y a un trophée, une tête de daim mâle avec tous ses bois. Ceux qui vous accompagnent s'extasient devant la décoration du chalet et...

— Je ne comprends ni « chromos », ni « daim mâle », ni « trophée », dit Luba Luft.

Pourtant, elle avait l'air de se creuser la tête pour comprendre.

— Attendez, dit-elle, levant la main comme à l'école. Le chromo, c'est une espèce de montre très précise. C'est peut-être un chalet suisse ? Ou est-ce que je me trompe ?

Malgré tous ses efforts, Rick n'arrivait pas à déceler si les brumes sémantiques de Luba Luft étaient voulues. Après réflexion, il décida de passer à la question suivante. Que pouvait-il faire d'autre ?

— Vous avez rendez-vous avec un homme, et il vous invite chez lui. Dans son appartement.

— *O nein*, interrompit Luba, je n'y serais certainement pas. La réponse est facile.

— Mais ce n'est pas la question !

— Vous vous êtes trompé de question ? Mais j'ai très bien compris. Pourquoi est-ce que la question que je comprends n'est pas la bonne ? Ne suis-je pas *censée* comprendre ?

Tremblant nerveusement, elle se gratta la joue et arracha le disque adhésif qui tomba par terre, glissa et alla rouler sous la coiffeuse.

— *Ach Gott*, marmonna-t-elle en se baissant pour le ramasser.

— Laissez, je m'en occupe, dit-il en l'aidant à se relever.

Il se mit à genoux et fouilla sous la coiffeuse jusqu'à ce que ses doigts heurtent le disque.

Quand il se releva, il se trouva nez à nez avec un laser.

— Vos questions, dit Luba Luft d'une voix neutre et crispée, commençaient à devenir un peu osées. J'étais sûre que vous alliez en arriver là. Vous n'êtes pas de la police ; vous êtes un maniaque sexuel.

— Regardez mes papiers, dit-il en tendant la main vers la poche de son manteau.

Il avait recommencé à trembler, comme avec Polokov.

— Un geste, dit Luba Luft, et je vous tue.

— C'est ce que vous allez faire de toute façon.

Il se demanda comment cela se serait passé s'il avait attendu que Rachel Rosen le rejoigne.

— Voyons les questions suivantes.

Elle tendit la main et il lui passa la liste à contrecœur. Elle lut :

« Dans une revue, vous tombez sur une double page couleur représentant une femme nue. » Qu'est-ce que je disais ? « Vous êtes enceinte d'un homme qui a promis de vous épouser. L'homme couche avec une autre femme, votre meilleure amie. Vous vous faites avorter. » Et ça continue... Je vais appeler la police.

Sans cesser de braquer Rick, elle traversa la pièce, décrocha le vidéophone et fit le numéro du standard.

— Passez-moi la police, dit-elle. Il faut que j'appelle un agent.

— C'est la meilleure chose que vous puissiez faire, dit Rick, soulagé.

Il trouvait bizarre cependant que Luba ait pris cette décision. Pourquoi ne l'avait-elle pas tué tout simplement ?

Une fois que le flic serait là, elle n'aurait plus aucune chance, et c'est lui qui reprendrait l'initiative.

« Elle doit se prendre pour un être humain. Elle n'a vraiment pas l'air d'être au courant. »

Quelques minutes plus tard, durant lesquelles Luba l'avait maintenu soigneusement en joue, un mastodonte engoncé dans son uniforme bleu archaïque, avec pistolet et étoile, se pointa dans la loge.

— Bon, dit-il, commencez par me ranger ça.

Elle posa son laser, et il le ramassa pour l'examiner et voir s'il était chargé.

— Alors, qu'est-ce qui se passe, ici ? lui demanda-t-il.

Avant qu'elle ait le temps de répondre, il se tourna vers Rick :

— Qui êtes-vous ?

— Il est entré dans ma loge, dit Luba Luft. Je ne l'ai jamais vu auparavant. Il s'est fait passer pour un enquêteur ou je ne sais quoi, et il a voulu me poser des questions. D'abord j'y ai cru, alors j'ai dit d'accord ; puis il s'est mis à me poser des questions obscènes.

— Vos papiers, dit le mastodonte à Rick en tendant la main.

— Je suis de la maison, dit Rick en sortant sa carte. *Blade runner*.

— Je connais tous les *blade runners*, dit le malabar harnaché en examinant le portefeuille de Rick. Vous êtes de la police de San Francisco ?

— Je dépends du commissaire Harry Bryant, dit Rick. J'ai repris la liste de Dave, depuis qu'il est à l'hôpital.

— Je vous dis que je connais tous les *blade runners*, et j'ai jamais entendu parler de vous, dit-il en rendant ses papiers à Rick.

— Téléphonez au commissaire Bryant, dit Rick.

— Je ne connais pas de commissaire Bryant.

Rick comprit ce qui se passait.

— Vous êtes un androïde, comme miss Luft.

Il se dirigea vers le vidéophone et décrocha.

— Je vais appeler le service, dit-il en se demandant jusqu'où il pourrait aller avant que les deux androïdes ne s'interposent.

— J'ai le numéro, dit le bulldozer, c'est le...

— Je connais, merci.

Il composa le numéro et obtint la standardiste de la police.

— Passez-moi le commissaire Bryant.

— De la part de qui ?

— Rick Deckard.

Il attendit. Pendant ce temps, le mammoth écoutait la déposition de Luba Luft, sans prêter la moindre attention à Rick.

Quelques instants s'écoulèrent, puis le visage de Harry Bryant parut sur l'écran.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à Rick.

— Un petit pépin, dit Rick. Un de ceux de la liste de Dave a réussi à faire venir un flicard ici. Je n'arrive pas à lui prouver qui je suis. Il prétend connaître tous les *blade runners* du service et ne jamais avoir entendu parler de moi, dit Rick. Ni de vous, d'ailleurs.

— Passez-le-moi, dit Bryant.

— Le commissaire Bryant veut vous parler, dit Rick en lui tendant le combiné. Le percheron interrompit son interrogatoire et approcha.

— Agent Crams, à l'appareil, dit-il d'un ton sec. Il attendit un moment.

— Allô ! dit-il.

Il écouta, répéta « allô » plusieurs fois, attendit encore puis se tourna vers Rick.

— Il n'y a personne au bout du fil. Ni sur l'écran, dit-il en montrant l'écran à Rick.

Rick constata. Il reprit le combiné des mains du mastard et dit :

— Commissaire Bryant ?

Il écouta, attendit. Rien.

— Je vais refaire le numéro.

Il raccrocha, attendit et recomposa le numéro. Le téléphone sonna, sans interruption.

— Laissez-moi essayer, dit l'agent Crams en reprenant le combiné à Rick. Vous avez dû faire un faux numéro. C'est le 842...

— Je sais, dit Rick.

— Agent Crams à l'appareil, dit le gorille. Connaissez-vous un certain commissaire Bryant dans le service ? (Il écouta.) Et un *blade runner* du nom de Rick Deckard ? Non plus ? Voulez-vous vérifier tout de suite ?

Il écouta encore.

— Vous êtes sûr ? N'aurait-il pas été récemment... Ah ! je vois. Bon merci. Non, j'ai la situation en main.

L'agent Crams raccrocha et se tourna vers Rick.

— Écoutez, dit Rick, je l'avais au bout du fil ; il voulait vous parler. Le téléphone doit être en dérangement. La ligne a dû être coupée quelque part. Vous avez bien vu ? Bryant était sur l'écran puis il a disparu.

Rick était désespéré. L'agent Crams dit :

— J'ai la déposition de miss Luft, Deckard. Alors, direction le palais de justice, je vous épingle.

— O.K., dit Rick.

Puis, s'adressant à Luba Luft :

— À tout à l'heure. J'en ai pas fini avec vous.

— C'est un maniaque, dit Luba Luft. Il me donne la chair de poule.

Elle frissonna.

— C'est quoi comme opéra que vous répétez ? lui demanda l'agent Crams.

— *La flûte enchantée*, dit Rick.

— Je vous ai pas sonné. C'est à elle que je cause, dit le mastodonte en lui lançant un regard mauvais.

— J'ai hâte qu'on arrive au palais de justice, dit Rick, qu'on tire ça au clair.

Il se rapprocha de la porte de la loge en serrant sa mallette sous son bras.

— Faut d'abord que je vous fouille, dit l'agent Crams en le palpant d'une main experte.

Il délesta Rick de son pistolet réglementaire et de son laser. Puis il renifla le canon du pistolet et dit :

— Il a servi il n’y a pas longtemps.

— Oui, je viens de réformer un andro, dit Rick ; les restes sont encore dans ma voiture, là-haut, sur le toit.

— O.K., on va monter jeter un coup d’œil.

Tandis que les deux hommes quittaient la loge, miss Luft les accompagna jusqu’à la porte et dit :

— Il ne va pas revenir, n’est-ce pas, monsieur l’agent ? J’ai vraiment peur. Il est tellement bizarre.

— S’il y a un cadavre dans sa voiture, dit Crams, vous avez des chances de ne pas le revoir.

Il fit avancer Rick en le poussant du coude, et les deux hommes prirent l’ascenseur pour monter sur le toit de l’opéra.

Ayant ouvert la porte de la voiture, l’agent Crams inspecta le corps de Polokov sans dire un mot.

— C’est un androïde, dit Rick. On m’avait chargé de lui. Il m’a presque eu en se faisant passer pour...

— Vous raconterez votre histoire au palais de justice, dit l’agent Crams, l’interrompant.

Il poussa Rick vers la voiture de police dans laquelle il était venu, puis demanda par radio qu’on vienne enlever Polokov.

— O.K., Deckard, ajouta-t-il avant de raccrocher. Allons-y.

Dès que les deux hommes furent montés à bord, la voiture de ronde décolla comme une flèche et prit la direction du sud.

Rick trouva qu’il se passait quelque chose d’anormal. L’agent Crams avait mis le cap dans la mauvaise direction.

— Le palais de justice, c’est au nord, dans Lombard Street.

— Ça, c’est le vieux palais de justice, dit l’agent Crams. Le nouveau est situé dans Mission Street. La vieille baraque est à moitié désintégrée ; c’est une ruine. Personne ne s’en est servi depuis des années. Ça fait si longtemps que vous ne vous êtes pas fait coffrer ?

— Emmenez-moi là-bas, dit Rick, à Lombard Street.

Il comprenait tout, maintenant. Il réalisait que les androïdes avaient décidé d’associer leurs efforts. Il ne survivrait pas à cette course en voiture. Il allait mourir. Comme Dave avait failli le faire... et pouvait encore très bien le faire, s’il ne survivait pas à l’intervention chirurgicale...

— Joli petit boudin, dit l'agent Crams, sauf qu'avec le costume on ne peut pas tellement voir comment elle est roulée. Mais quand même, c'était du premier choix.

— Reconnaissez que vous êtes un androïde, dit Rick.

— Quoi ? Je suis pas un androïde ! Qu'est-ce qui vous prend ? C'est pas parce que vous passez votre temps à descendre des gens et à les baptiser androïdes... Pas étonnant que miss Luft ait eu la trouille. Heureusement pour elle qu'elle nous a appelés.

— Alors, emmenez-moi au palais de justice de Lombard Street.

— Mais puisque je vous dis...

— Ça ne prendra pas plus de trois minutes, dit Rick, mais je voudrais voir. Je pointe là-bas tous les matins, alors je voudrais bien voir si c'est abandonné depuis des années, comme vous dites.

— Peut-être que c'est vous, l'androïde, dit l'agent Crams. Avec de faux souvenirs, comme ils leur en mettent. Vous avez déjà pensé à ça ?

Il eut un ricanement glacé. La voiture continuait vers le sud.

Acceptant son échec, Rick s'affala en arrière et, impuissant, attendit la suite. Quels que soient les projets des androïdes, maintenant ils le tenaient.

« Pourtant, je m'en suis fait un, se dit-il, je me suis fait Polokov. Et Dave s'en est fait deux. »

Ayant survolé Mission Street, la voiture de ronde de l'agent Crams commença sa descente.

Le toit du palais de justice de Mission Street était hérissé d'une série de tours ornementées, dans le plus pur style baroque. Rick Deckard fut séduit par le modernisme compliqué de cette élégante structure, à ceci près qu'il ne l'avait jamais vue auparavant.

L'autoplane de la police se posa. Quelques minutes plus tard, Rick était placé sous mandat de dépôt.

— 304, annonça l'agent Crams au sergent de service. Et 612/4, et puis attends voir... il se fait passer pour un inspecteur...

— C'est 406/7, dit le sergent, remplissant un imprimé avec une lenteur teintée d'ennui.

À voir son attitude et son expression, il s'agissait d'une simple formalité bureaucratique. Rien de grave.

— Par ici, dit l'agent Crams à Rick en le conduisant à une petite table blanche où un technicien surveillait des appareils qu'il connaissait bien.

— On va prendre votre profil céphalique, dit Crams. C'est pour l'identité.

— Je sais, dit Rick, bourru.

Autrefois, quand il avait été flicard, lui aussi, il avait conduit plus d'un suspect à une table comme celle-là. *Comme* celle-là, mais pas *exactement* celle-là.

Une fois pris son profil céphalique, on le conduisit dans une pièce tout aussi familière. Automatiquement, il commença à rassembler ses objets de valeur pour le greffe.

« Ça ne rime à rien, se dit-il. Qui sont ces types ? Si ce truc a toujours existé, *comment se fait-il que nous n'en sachions rien ?* Et qu'ils n'aient jamais entendu parler de nous, du moins jusqu'il aujourd'hui, ça paraît impossible. À moins que ce ne soit

pas la première fois. Ou alors que ce ne soit pas un service de police. »

Un homme, un civil, qui se tenait debout, immobile, depuis un moment, s'approcha de Rick Deckard d'un pas mesuré et le dévisagea avec curiosité.

— Qui c'est, celui-là ? demanda-t-il à l'agent Crams.

— Présomption d'homicide, répondit Crams. On a trouvé un cadavre dans sa voiture... mais il prétend que c'est un androïde. On vérifie : la moelle a été envoyée au labo. En plus, il prétend être de la police : *blade runner*. C'est comme ça qu'il est entré dans la loge d'une femme à l'opéra pour lui faire des propositions. Elle a eu un doute et elle nous a appelés.

Ayant fait un pas en arrière, Crams demanda :

— Vous voulez vous en occuper, chef ?

— Oui.

Le policier en civil, yeux bleus, nez pincé et luisant, lèvres inexpressives, fixa Rick puis attrapa sa mallette.

— Peut-on savoir ce que vous avez là-dedans, monsieur ?

— Du matériel pour le test Voigt-Kampff. J'étais en train de le faire passer à un suspect quand l'agent Crams est venu m'arrêter.

Rick observa le flic qui fouillait dans la mallette, examinant les pièces une à une.

— Je n'ai posé à miss Luft que les questions standard du V-K, qui sont imprimées sur la...

— Connaissez-vous Georges Gleason et Phil Resch ? demanda l'officier.

— Non, répondit Rick à qui ces deux noms ne disaient rien.

— Ce sont les deux *blade runners* pour la Californie du Nord. Vous les rencontrerez peut-être pendant votre passage ici. Dites-moi, Mr. Deckard, êtes-vous un androïde ? Je vous pose la question parce qu'il nous est arrivé plusieurs fois dans le passé que les andros échappés se fassent passer pour des *blade runners* d'un autre État lancés à la poursuite d'un suspect.

— Je ne suis pas un androïde, dit Rick. Vous pouvez me faire passer le test Voigt-Kampff. Je l'ai déjà subi et je veux bien le subir encore. Mais je connais le résultat. Je peux appeler ma femme ?

— Vous avez droit à un coup de vidéophone. Vous ne préférez pas appeler votre avocat ?

— Non, je vais appeler ma femme, dit Rick. Elle peut me trouver un avocat.

Le policier en civil lui tendit une pièce de cinquante cents et lui indiqua l'appareil :

— Vous avez le vidéophone là-bas.

Il regarda Rick traverser la pièce puis se remit à examiner le contenu de la mallette.

Rick introduisit sa pièce et composa son numéro. Puis il attendit pendant un moment qui lui parut une éternité.

Un visage de femme apparut sur l'écran.

— Allô ! dit-elle.

Ce n'était pas Iran. Il n'avait jamais vu ce visage de sa vie.

Il raccrocha et retourna lentement vers l'officier de police.

— Vous ne l'avez pas eue ? demanda le policier. Ce n'est pas grave. Vous pouvez recommencer. Nous sommes assez souples dans ce domaine. Mais je ne peux pas vous autoriser à appeler un garant car dans votre cas vous ne pouvez pas être libéré sous caution pour le moment. Cependant, quand vous aurez été inculpé...

— Je sais, dit Rick d'un ton acerbe, je connais la procédure par cœur.

— Je vous rends votre mallette, dit le policier en la tendant à Rick. Venez dans mon bureau... j'aimerais m'entretenir avec vous plus longuement.

Il s'engagea dans un couloir latéral, précédant Rick, puis s'arrêta, se retourna et dit :

— Je me présente : Garland, dit-il en tendant à Rick une main à serrer.

La poignée de main fut brève.

— Asseyez-vous, dit Garland qui ouvrit la porte de son bureau et alla s'installer derrière une grande table entièrement nue.

Rick s'assit en face de lui.

— Le test Voigt-Kampff dont vous m'avez parlé, dit Garland en montrant la mallette, tout cet attirail que vous transportez...

Il bourra une pipe, l'alluma et en tira quelques bouffées.

— C'est un outil analytique qui vous permet de détecter les andros ?

— C'est notre test de base, dit Rick. Le seul que nous employons couramment. Le seul qui nous permette d'identifier le nouveau bloc cérébral Nexus-6. Vous n'avez jamais entendu parler de ce test ?

— J'ai entendu parler d'un certain nombre de tests utilisés pour les analyses de profil. Mais pas de celui-là.

Il continuait de dévisager Rick avec insistance, les traits gonflés. Rick n'arrivait pas à imaginer ce que Garland avait en tête.

— Vos fiches signalétiques sur papier pelure, continua Garland, dans votre mallette : Polokov, miss Luft... vos ordres de mission. Le suivant, c'est moi.

Rick écarquilla les yeux puis attrapa la mallette. Garland disait vrai. Rick continua d'examiner la fiche. Les deux hommes se turent un moment, puis Garland se racla la gorge et toussa nerveusement.

— Sensation désagréable, dit-il. Se retrouver tout d'un coup sur la liste des futures victimes d'un *blade runner*... Ou d'un je ne sais quoi.

Il appuya sur un bouton de l'interphone qui était sur le bureau et dit :

— Envoyez-moi l'un des *blade runners*. N'importe lequel. O.K. Merci, dit-il avant de relâcher le bouton. Phil Resch sera ici dans une minute environ. Je voudrais voir sa liste avant de continuer.

— Vous croyez que je pourrais être dessus ? demanda Rick.

— Possible. On va le savoir tout de suite. Dans les cas graves comme ça, autant être sûr de ce qu'on fait. Mieux vaut ne rien laisser au hasard.

Il montra du doigt la fiche signalétique.

— Je ne figure pas là-dessus comme officier de police mais comme courtier en assurances. Sinon, tout est exact : signalement, âge, habitudes, adresse personnelle. C'est moi, il n'y a pas de doute. Voyez vous-même.

Il tendit la feuille à Rick qui la prit et la parcourut.

La porte du bureau s'ouvrit, et un grand type décharné, les traits creusés, portant des lunettes d'écaille et une barbe frisottée à la Van Dyck, entra. Garland se leva et fit les présentations :

— Phil Resch, Rick Deckard. Vous êtes *blade runners* tous les deux, et le moment est sans doute venu de vous rencontrer.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et Phil Resch demanda :

— Vous dépendez de quelle ville ?

— De San Francisco, fit Garland en répondant pour Rick. Maintenant, regardez son programme. Voilà son prochain client.

Il tendit la feuille à Phil Resch. Celle que Rick venait d'examiner et qui donnait son propre signalement.

— Mais dites donc, Gar, dit Phil Resch, c'est vous.

— Et c'est pas tout, dit Garland ; il y a aussi Luba Luft, la cantatrice, et Polokov. Vous vous souvenez de Polokov ? Eh bien, il est mort. Ce *blade runner*, ou cet androïde, ce je ne sais quoi l'a descendu. On est en train d'examiner la moelle au labo. Pour voir si tout ça est fondé sur...

— Je lui ai parlé, à Polokov, dit Phil Resch ; c'était un gros père Noël de la police soviétique ?

Il réfléchit en tirant sur sa barbe broussailleuse.

— Je crois que c'est une bonne idée de lui faire une analyse de moelle.

— Pourquoi dites-vous ça ? demanda Garland, visiblement ennuyé. Il s'agit seulement de saper l'argument juridique selon lequel Deckard ici présent n'aurait tué personne mais uniquement « réformé un androïde ».

— Polokov m'a toujours frappé par sa froideur, dit Phil Resch. Extrêmement cérébral, calculateur, détaché.

— Des tas de flics russes sont comme ça, dit Garland, l'air irrité.

— Par contre, je n'ai jamais rencontré Luba Luft, mais j'ai entendu des disques d'elle.

Puis, s'adressant à Rick :

— Vous lui avez fait passer le test ?

— J'ai commencé, dit Rick, mais je n'arrivais pas à obtenir de réponse probante. Puis elle a appelé un flicard, et j'ai dû arrêter.

— Et Polokov ? demanda Phil Resch.

— Je n'ai pas eu le temps non plus.

— Quant au commissaire Garland, je présume que vous n'avez pas encore eu la possibilité de lui administrer votre test ?

— Bien sûr que non, intervint Garland, le visage ravagé par l'indignation.

Ses paroles avaient claqué, âpres et dures.

— Quel test employez-vous ? demanda Phil Resch.

— Voigt-Kampff.

— En voilà un que je ne connais pas.

Resch et Garland avaient l'air de réfléchir vite, en professionnels ; mais pas à l'unisson.

— J'ai toujours pensé, poursuivit Resch, que le meilleur emploi pour un androïde serait dans une grosse organisation policière comme l'O.M.P. Depuis le jour où j'ai rencontré Polokov, j'ai toujours eu envie de lui faire passer un test, mais je n'ai jamais trouvé le prétexte. Je ne l'aurais jamais trouvé, d'ailleurs... D'où l'intérêt d'une planque de ce genre pour un androïde entreprenant.

Se mettant debout lentement, le commissaire Garland se tourna vers Phil Resch et dit :

— Avez-vous déjà eu envie de me tester, moi aussi ?

Un sourire imperceptible se dessina sur les lèvres de Phil Resch. Il allait répondre, mais haussa les épaules et se tut. À l'évidence il ne craignait pas son supérieur, malgré la colère évidente de ce dernier.

— Je n'ai pas l'impression que vous compreniez la situation, dit Garland. Cet homme, ou cet androïde, débarque d'un service de police fantôme, imaginaire, inexistant, qui aurait son siège dans l'ancien quartier général de Lombard Street. Il n'a jamais entendu parler de nous et nous n'avons jamais entendu parler de lui, alors qu'apparemment nous travaillons du même côté de la barrière. Il se sert d'un test dont nous n'avons jamais entendu parler. La liste qu'il trimbale n'est pas une liste d'androïdes mais une liste d'êtres humains. Il a déjà tué une fois... au moins.

Et si miss Luft n'avait pas réussi à téléphoner, il l'aurait tuée, puis il aurait fini par venir fourrer son nez dans mes affaires.

— Hum, dit Phil Resch.

— « Hum ! » fit Garland, hors de lui. (Il avait l'air au bord de l'apoplexie.) C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

Une voix de femme retentit dans l'interphone :

— Monsieur le commissaire, on a le rapport du labo sur le cadavre de Mr. Polokov.

— Je crois qu'elle devrait nous le lire, dit Phil Resch.

Garland lui lança un regard furieux. Puis il se pencha et appuya sur le bouton de l'interphone.

— Lisez-le-nous, miss French.

— D'après l'analyse de la moelle, dit miss French, Mr. Polokov était un robot humanoïde. Vous voulez les détails de...

— Non, ça suffit, dit Garland en se jetant au fond de son fauteuil.

L'air sinistre, il contemplait le mur du fond de la pièce sans dire un mot.

— Sur quoi est fondé votre test Voigt-Kampff ? demanda Resch à Deckard.

— Les réactions empathiques. Dans diverses situations sociales. Où il est question principalement d'animaux.

— Le nôtre est sans doute plus simple, dit Resch. La réaction de l'arc réflexe dans les ganglions supérieurs du rachis prend quelques microsecondes de plus que chez l'homme chez un robot humanoïde.

Il s'approcha du bureau de Garland et prit un bloc-notes puis, à l'aide d'un crayon à bille, fit un croquis.

— Nous utilisons un signal sonore ou lumineux. Le sujet appuie sur un bouton et nous mesurons le temps de latence. Nous recommençons l'expérience plusieurs fois, bien sûr. Les temps de latence varient, aussi bien chez les andros que chez les humains. Mais au bout de dix mesures, nous estimons que les résultats sont concluants. Et, comme dans votre cas avec Polokov, l'analyse de moelle confirme.

Il y eut un silence, puis Rick dit :

— Vous pouvez me faire passer le test. Je suis prêt. Bien sûr, j'aimerais pouvoir vous tester aussi, si vous acceptez.

— Naturellement, dit Resch, les yeux fixés sur le commissaire Garland. Cela fait des années que je le répète : le Boneli devrait être administré régulièrement au personnel de la police, surtout en haut de la hiérarchie. N'est-ce pas, commissaire ?

— En effet, dit Garland, et je m'y suis toujours opposé car je pense que cela affecterait le moral de nos troupes.

— Mais je pense que maintenant, dit Rick, vous allez devoir vous y soumettre gentiment. Vu le rapport du labo sur Polokov.

— Oui, je crois bien, dit Garland.

Puis, menaçant Phil Resch du doigt :

— Mais je vous préviens, les résultats des tests ne vont pas vous plaire.

— Les connaissez-vous déjà ? demanda Resch, visiblement surpris, et pas d'une manière agréable.

— J'en mettrais presque ma main au feu, répondit Garland.

— O.K., dit Resch avec un hochement de tête. Je monte là-haut chercher l'appareil.

Il traversa le bureau à grandes enjambées, ouvrit la porte et disparut dans le couloir.

— Je serai là dans trois minutes, dit-il en fermant la porte derrière lui.

Le commissaire Garland plongea la main dans le tiroir du haut de son bureau et en sortit un laser qu'il fit tourner autour de son doigt avant de le braquer sur Rick.

— Ça ne changera rien, dit Rick. Resch me fera faire une analyse post mortem par votre labo, comme pour Polokov, et il exigera que vous vous soumettiez comme lui à un... comment déjà ?... Boneli ?

Le laser resta dans la même position, puis Garland dit :

— Mauvais jour. Surtout quand je vous ai vu arriver avec l'agent Crams ; j'ai eu une intuition... c'est pourquoi je suis intervenu.

Progressivement, il baissa l'arme, mais il continuait à la tenir fermement serrée. Puis il eut un haussement d'épaules et remit le laser dans le tiroir qu'il ferma à clef. Il glissa la clef dans sa poche.

— Que vont nous apprendre les trois tests ? demanda Rick.

— Pauvre Resch, dit Garland.

— En fait, il ne sait pas ?

— Non, il ne se doute de rien, il n'en a pas la moindre idée. Sinon, comment pourrait-il vivre comme *blade runner*, boulot d'être humain par excellence ?

Garland indiqua la mallette.

— Toutes les autres fiches, là, les suspects que vous devez tester et réformer : je les connais tous.

Il marqua une pause puis continua :

— Nous sommes venus ensemble de Mars sur le même navire. Pas Resch. Il est resté une semaine de plus. Pendant laquelle on lui a implanté de faux souvenirs.

Il se tut. Rick demanda :

— Qu'est-ce qu'il va faire quand il saura ?

— Je n'en sais vraiment rien, dit Garland, distant. D'un simple point de vue intellectuel, ça devrait être intéressant. Il peut me tuer, se tuer ; vous tuer, vous aussi, peut-être. Il va peut-être essayer d'en tuer le plus possible, androïdes et humains, pas de détail. On comprend que ça arrive, quand ils possèdent de faux souvenirs et se prennent pour des êtres humains.

— Alors, vous prenez donc un risque.

— Le risque, nous l'avons pris au départ en décidant de nous évader et de venir sur cette terre où on ne nous considère même pas comme des animaux. Où le moindre asticot est plus apprécié que nous tous réunis.

Il eut un mouvement d'irritation.

— Votre situation serait plus sûre si Resch passait brillamment le test Boneli, s'il n'y avait que moi. On pourrait prévoir la suite : pour Resch, je ne serais qu'un andro de plus, à réformer le plus tôt possible. Tandis que là, votre situation n'est pas plus enviable que la mienne, Deckard. Au moins aussi mauvaise que la mienne, même. Vous savez quand je me suis trompé ? À propos de Polokov. Je ne le savais pas. Il avait dû débarquer avant moi, avec un groupe complètement différent, sans contact avec le nôtre. J'ai pris un risque en demandant le rapport du labo, chose que je n'aurais pas dû faire. De même que Crams.

— Vous savez que Polokov a failli m'avoir, dit Rick.

— Oui. Il avait quelque chose de bizarre. Je ne crois pas qu'il était équipé de la même unité cérébrale que nous. Il a dû être trafiqué ou bricolé avec... une structure modifiée, que nous ne connaissions pas. Assez bonne également. Presque parfaite.

— Quand j'ai appelé chez moi, demanda Rick, pourquoi n'ai-je pas réussi à obtenir ma femme ?

— Toutes nos lignes vidéophoniques sont piégées. L'appel est renvoyé à un autre bureau de la maison. L'entreprise que nous faisons marcher est homéostatique. C'est un circuit fermé, coupé du reste de San Francisco. Nous savons tout d'eux, mais ils ne savent rien de nous. Parfois, un individu isolé s'aventure ici ou, comme dans votre cas, y est amené... pour notre sécurité.

Il montra la porte d'un geste fébrile :

— Et voici le plus beau : Phil Resch et son petit testounet des familles qui, avec son brio habituel, va s'arranger pour mettre fin à sa propre vie, à la mienne et peut-être à la vôtre.

— Vous, les androïdes, dit Rick, vous n'êtes pas du genre à vous couvrir les uns les autres en cas de pétard.

— Tout juste, dit Garland en faisant claquer ses doigts. Apparemment, il y a un talent spécifiquement humain qui nous manque : c'est ce qu'on appelle l'empathie, je crois.

La porte du bureau s'ouvrit, et Phil Resch se détacha sur la pénombre du couloir ; il tenait un appareil d'où pendaient des fils électriques.

— Voilà l'affaire, dit-il en fermant la porte derrière lui.

Il s'assit et brancha l'appareil dans une prise de courant.

Soudain, Garland sortit sa main droite et visa Resch. Aussitôt Resch – imité par Rick Deckard – se jeta en arrière. En même temps, Resch dégainait son laser et tirait sur Garland.

Le rayon, ajusté avec une précision acquise au cours d'années d'entraînement, fit valser la tête du commissaire Garland. Il s'abattit en avant, et son laser miniature lui glissa de la main et vint rouler sur le bureau. Le cadavre se balança sur la chaise, puis glissa sur le côté et s'écrasa par terre comme un sac d'os.

— Il avait oublié que c'est mon métier, dit Resch en se relevant. J'arrive à sentir ce que les androïdes vont faire. Je pense que c'est pareil pour vous, non ?

Il posa son laser et se pencha pour examiner par curiosité le corps de son ci-devant patron.

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté quand j'étais là-haut ?

— Qu'il était un androïde. Et que vous...

Il s'interrompit, et son cerveau se mit à bourdonner, à calculer, à choisir, et il finit par modifier ce qu'il s'apprêtait à dire.

— ... que vous le détecteriez. (Il ajouta encore :) Que c'était une question de minutes...

— Rien d'autre ?

— Si... que cet immeuble est infesté d'androïdes.

— Ça va être coton pour sortir d'ici tous les deux, dit Resch, se recueillant un instant. Officiellement, j'ai le droit de sortir d'ici quand je veux. Et d'emmener un prisonnier.

Il tendit l'oreille. Aucun bruit ne leur parvint.

— Je crois qu'ils n'ont rien entendu. Apparemment, il n'y a pas de micros dans la pièce, comme ça devrait être le cas.

Délicatement, il repoussa le cadavre de l'androïde du bout du pied.

— C'est incroyable, les capacités psioniques qu'on acquiert dans ce métier : j'étais sûr, en entrant dans le bureau, qu'il allait tirer sur moi. Je suis même étonné qu'il n'ait pas essayé de vous descendre pendant que j'étais en haut.

— Il l'a presque fait, dit Rick ; il avait un gros laser braqué sur moi la moitié du temps. Il hésitait. Mais c'est surtout vous qui l'inquiétiez, pas moi.

— Quand le *blade runner* est là, l'androïde s'en va, dit Resch en plaisantant. Vous vous rendez compte qu'il va falloir que vous filiez au triple galop à l'opéra et que vous vous payiez Luba Luft avant que quelqu'un n'ait le temps de lui raconter comment tout ça a tourné ? Vous arrivez à les considérer comme autre chose que des êtres humains ?

— Autrefois, oui, dit Rick. Quand mon boulot me posait encore des problèmes de conscience. C'était une façon de me prémunir contre ça. Mais maintenant, ce n'est plus nécessaire. Bon, il faut que je fonce à l'opéra. À condition que vous réussissiez à me sortir d'ici.

— Si on installait Garland à son bureau ? dit Resch.

Il traîna le cadavre de l'androïde et l'assit dans son fauteuil, puis arrangea les bras et les jambes de façon qu'il ait l'air naturel... de loin. Si personne n'entrait dans le bureau... Il appuya ensuite sur le bouton de l'interphone et dit :

— Le commissaire Garland demande qu'on ne le dérange pas pendant une demi-heure. Il est occupé à quelque chose qu'il ne peut interrompre.

— Bien, Mr. Resch.

Resch relâcha le bouton de l'interphone et dit à Rick :

— Je vais vous passer les menottes jusqu'à ce que nous soyons dehors. Quand nous aurons décollé, je vous détacherai, bien sûr.

Il sortit une paire de menottes et la passa une au poignet de Rick et l'autre à son propre poignet.

— Allons-y, sortons de là.

Il rentra les épaules, prit une profonde inspiration et poussa la porte du bureau.

Il y avait des agents en uniforme un peu partout, vaquant à leurs tâches habituelles. Pas un seul ne prêta attention à Phil Resch et Rick, qui traversèrent le hall en direction de l'ascenseur.

— Ce que je crains, dit Resch pendant qu'ils attendaient l'ascenseur, c'est que le Garland ait été équipé d'un dispositif d'alarme en cas de décès. Mais, ajouta-t-il en haussant les épaules, il devrait déjà s'être déclenché. Sinon, ça risque de sentir mauvais.

L'ascenseur arriva. Plusieurs hommes et femmes, flics sans signes particuliers, sortirent de l'ascenseur et s'éparpillèrent dans le hall sans s'occuper de Rick ni de Phil Resch.

— Vous croyez qu'ils pourront m'embaucher dans votre service ? demanda Resch, tandis que les portes de l'ascenseur se refermaient sur les deux hommes.

Il appuya sur le bouton « toit », et l'ascenseur s'éleva sans bruit.

— Car maintenant, je suis sans travail. C'est le moins qu'on puisse dire.

Prudemment, Rick dit :

— Ben... pourquoi pas, au fond ? Sauf que nous sommes déjà deux *blade runners*.

« Il faut que je le lui dise, songea Rick. C'est immoral et cruel de ne pas le faire. Mr. Resch, vous êtes un androïde. Vous m'avez sorti d'ici, et voici votre récompense : vous êtes tout ce que l'un comme l'autre nous exécrons. L'essence de ce que nous nous consacrons à détruire. »

— Je n'arrive pas à m'y faire, dit Phil Resch. Cela paraît impossible. Que j'ai pu travailler trois ans sous la direction d'androïdes. Comment est-ce que j'ai pu ne pas m'en douter ?... je veux dire... assez pour faire quelque chose ?

— Ça ne fait peut-être pas si longtemps que ça. Peut-être qu'ils viennent juste de s'infiltrer dans l'immeuble.

— Ils sont là depuis le début. Garland a toujours été mon supérieur. Pendant trois ans.

— D'après lui, dit Rick, ils sont arrivés sur la Terre tous ensemble. Et ça ne fait pas trois ans. Tout juste quelques mois.

— Donc, il y aurait eu un vrai Garland, dit Phil Resch, qui à un certain moment aurait été remplacé.

Son visage de requin se contracta, dans un effort pour comprendre.

— À moins... qu'on m'ait collé de faux souvenirs. Ce que je crois savoir de Garland depuis le début ne serait peut-être que des souvenirs. Mais...

Son visage, de plus en plus tourmenté, continuait à se tordre spasmodiquement.

— Il n'y a qu'aux androïdes qu'on peut implanter de faux souvenirs ; c'est impossible sur les humains.

L'ascenseur cessa de monter et les portes s'écartèrent en glissant. Devant eux s'étendait le terrain d'atterrissage du bureau de police, désert mis à part quelques voitures garées.

— Voici ma voiture, dit Phil Resch en ouvrant la porte d'un autoplane, et il fit signe à Rick de s'installer à l'intérieur.

Lui-même se glissa derrière le volant et démarra. Un instant plus tard, ils décollaient, cap sur le nord, en direction du Memorial Opera. Préoccupé, Phil Resch conduisait automatiquement, confiant dans ses réflexes. Des idées de plus en plus sinistres continuaient d'envahir son esprit.

— Dites-moi, Deckard, dit-il soudain, une fois que nous aurons réformé Luba Luft... je veux que vous...

Sa voix, blanche d'angoisse, se brisa dans sa gorge.

— ... que vous me fassiez passer le test Boneli ou votre batterie sur l'empathie. Pour voir si je...

— On s'inquiétera de ça plus tard, dit Rick, évasif.

— Vous ne voulez pas que je les passe, hein ? dit Phil Resch en le fixant comme s'il venait de comprendre. Vous savez quels seront les résultats. Garland a dû vous dire quelque chose sur mon compte. Des choses que je ne sais pas.

— Même à nous deux, ça ne va pas être de la tarte pour réformer Luba Luft ; tout seul, je n'y suis pas arrivé. Alors, essayons de nous concentrer là-dessus.

— Je n'ai pas seulement de faux souvenirs, dit Phil Resch ; je possède un animal, et pas bidon, un vrai. Un écureuil. Et je l'adore, Deckard. Tous les matins, Nom de Dieu, je le nourris et je lui change ses papiers – je nettoie sa cage, quoi –, et le soir, quand je rentre du boulot, je le lâche dans l'appart et il court partout. Il a une roue dans sa cage. Vous avez déjà vu un écureuil dans sa roue ? Il court, il court, et la roue tourne mais l'écureuil reste toujours à la même place. Buffy a l'air d'aimer ça, pourtant.

— C'est que les écureuils ne sont pas très malins, dit Rick.

Ils continuèrent en silence.

Arrivés à l'opéra, Rick Deckard et Phil Resch apprirent que la répétition était terminée et que miss Luft était partie.

— A-t-elle dit où elle comptait se rendre ? demanda Phil Resch à un machino après avoir montré sa carte de flic.

Le machino examina la carte.

— Au musée. Elle a dit qu'elle voulait voir l'exposition d'Edvard Munch. Ça finit demain.

« Mais Luba Luft finit aujourd'hui », songea Rick.

Tandis qu'ils marchaient sur le trottoir vers le musée, Phil Resch dit :

— Combien vous pariez ? Elle s'est envolée ; on ne la trouvera pas au musée.

— Peut-être, dit Rick.

Arrivés au musée, ils repérèrent l'étage où se déroulait l'exposition d'Edvard Munch et y montèrent. Peu après, ils erraient au milieu des tableaux et des planches gravées. Il y avait beaucoup de monde et même une classe de lycéens. La voix stridente du professeur résonnait dans toutes les salles de l'exposition.

« Avec une voix et une allure pareilles, on s'attendrait plutôt à ce que ce soit lui, l'androïde, pensa Rick, et non Rachel Rosen ou Luba Luft. Ni... l'homme qui est à côté de moi. Enfin, l'androïde qui est à côté de moi. »

— Vous avez déjà entendu parler d'andros qui aient des animaux d'intérieur ? demanda Phil Resch.

Pour quelque obscure raison, Rick ressentit brutalement le besoin d'être franc. Peut-être Resch avait-il commencé à s'habituer à ce qui l'attendait.

— J'ai connu deux cas d'andros qui possédaient des animaux et qui les aimaient. Mais c'est rare. D'après ce que je sais, en général, c'est l'échec, les andros n'arrivent pas à garder les

animaux en vie. Les animaux ont besoin de chaleur pour s'épanouir. Sauf les reptiles et les insectes.

— Et les écureuils, ils ont besoin de sentir de l'amour ? Car Buffy se porte très bien, son poil est brillant et tout. Je le peigne et je l'apprête tous les deux jours.

Phil Resch s'arrêta devant une huile. Le tableau représentait une créature oppressée, chauve, la tête en forme de poire inversée, les mains crispées sur les oreilles et la bouche grande ouverte d'où s'échappait un cri immense. L'écho de son tourment se répandait en vagues tortueuses qui inondaient l'air autour d'elle, l'homme – ou la femme était comme écrasé par son propre hurlement. La créature se bouchait les oreilles pour ne pas entendre sa propre voix. Elle était debout sur un pont, et il n'y avait personne d'autre ; elle criait sa solitude. Mais par son cri – ou malgré son cri –, elle se coupait du monde.

— Il en a fait aussi un bois gravé, dit Rick, lisant le carton épinglé sous le tableau.

— J'ai l'impression que c'est ce qu'un andro doit ressentir, dit Phil Resch, traçant dans l'air les cercles représentant le cri de la créature ; mais moi, ce n'est pas ce que je ressens. Je ne suis donc peut-être pas un...

Il s'interrompit car plusieurs personnes s'approchaient du tableau.

— Voilà Luba Luft, dit Rick, la montrant du doigt.

Phil Resch interrompit son sinistre examen de conscience. Ils se dirigèrent vers elle à pas mesurés, prenant leur temps, comme s'il n'allait rien se passer. Il fallait toujours, c'était vital, que tout ait l'air de continuer comme à l'ordinaire. Il fallait que les autres êtres humains, ignorant la présence d'androïdes parmi eux, soient épargnés à n'importe quel prix – au risque même de laisser échapper la proie.

Un catalogue à la main, vêtue d'un pantalon fuseau brillant et d'une sorte de veste à arabesques dorées, Luba Luft semblait absorbée par le tableau devant lequel elle était arrêtée : le portrait d'une jeune fille aux mains jointes, assise au bord d'un lit, le visage empreint à la fois d'étonnement et d'une terreur sacrée, nouvelle.

— Vous voulez que je vous l'offre ? dit Rick à Luba Luft.

Debout derrière elle, il avait saisi légèrement le haut de son bras comme pour lui faire comprendre, par la douceur de son geste, qu'il la tenait à sa merci... sans qu'il soit nécessaire de fournir le moindre effort. De l'autre côté, Phil Resch avait posé une main sur son épaule, et Rick aperçut le renflement du laser dans sa poche. Phil Resch n'avait pas l'intention de courir de risque. C'était passé trop près avec Garland.

— Il n'est pas à vendre, dit Luba Luft en le regardant négligemment.

Brutalement, elle le reconnut. Ses yeux se voilèrent et son visage devint livide, cadavérique, comme s'il commençait à se décomposer. Comme si, en un instant, la vie s'était retirée loin à l'intérieur d'elle-même, laissant son corps tomber en ruine aussitôt...

— Je croyais qu'ils vous avaient arrêté. Vous auraient-ils relâché ?

— Miss Luft, je vous présente Mr. Resch ; Phil Resch, je vous présente Luba Luft, la célèbre cantatrice. Le flic qui m'a arrêté est un androïde, de même que son supérieur. Vous connaissez... vous connaissiez... le commissaire Garland ? Il m'a dit que vous étiez venus en groupe par le même navire.

— Le service de police que vous avez appelé, dit Phil Resch, et qui a son siège dans l'immeuble de Mission Street, est une agence qui semble servir de point de ralliement à votre organisation. Vous vous croyez assez sûrs de vous pour aller jusqu'à embaucher un être humain comme *blade runner*, apparemment...

— Vous ? dit Luba Luft. Vous n'êtes pas humain, pas plus que moi. Vous êtes un androïde comme les autres.

Il y eut un silence, puis Phil Resch dit à voix basse, mais au prix d'un effort très apparent :

— Eh bien, nous verrons cela en temps voulu.

Puis, s'adressant à Rick :

— Conduisons-la à ma voiture.

Chacun d'un côté, ils la poussèrent jusqu'à l'ascenseur. Luba Luft manifesta une certaine mauvaise volonté mais n'opposa pas de résistance active ; elle paraissait résignée. C'est un phénomène que Rick avait déjà observé chez les androïdes

placés dans une situation critique. La force vitale artificielle qui les animait semblait s'effondrer lorsqu'elle était soumise à une pression excessive... chez certains d'entre eux, en tout cas. Mais pas tous.

Et elle pouvait se rallumer furieusement tout à coup.

De plus, les androïdes avaient un désir inné de passer inaperçus. Tant qu'ils seraient dans le musée, avec tous ces gens, Luba Luft ne tenterait rien. Le véritable affrontement – et pour elle le dernier sans doute – aurait lieu dans la voiture, où personne ne pouvait la voir. Seule, avec une soudaineté effarante, elle saurait surmonter ses inhibitions. Sans penser à Phil Resch, Rick se préparait. Comme il l'avait dit lui-même, on s'occuperait de lui le moment venu.

Au bout du couloir, près des ascenseurs, on avait installé un petit éventaire, où étaient mis en vente reproductions et livres d'arts. Pour gagner du temps, Luba Luft s'arrêta et dit à Rick :

— Achetez-moi une reproduction du tableau que j'étais en train de regarder quand vous m'avez attrapée. La jeune fille assise sur le lit...

Son visage avait repris quelque couleur. Rick marqua une pause et dit à l'employée, une femme d'un certain âge, avec des bajoues et des cheveux gris serrés dans une résille :

— Vous avez une reproduction de *La puberté* de Munch ?

— Seulement dans ce recueil, dit l'employée, lui tendant un magnifique volume glacé. C'est trente-cinq dollars.

— J'achète, dit Rick, mettant la main à son portefeuille.

Phil Resch dit :

— Ça alors ! C'est pas avec mes notes de frais que je pourrais...

— C'est de ma poche, dit Rick, tendant l'argent à la femme et le livre à Luba. Bon, maintenant, descendons.

— C'est vraiment gentil à vous, dit Luba tandis qu'ils montaient dans l'ascenseur. Les humains ont quelque chose d'étrange et de touchant. Un androïde n'aurait jamais fait une chose pareille. (Elle jeta un regard de glace à Phil Resch.) Il l'a dit lui-même, jamais ça ne lui serait venu à l'idée.

Elle continuait de le fixer, avec hostilité et aversion.

— Je n'aime vraiment pas les androïdes. Depuis que je suis arrivée de Mars, toute ma vie s'est passée à imiter un être humain, à faire ce qu'il aurait fait, à agir comme si j'avais des idées et des désirs humains. J'imitais ce qui, pour moi, représente une forme de vie supérieure. (Se tournant vers Phil Resch, elle ajouta :) Ça a été comme ça pour vous aussi, Resch ? Essayer de...

— Ça va comme ça, gronda-t-il en plongeant la main dans sa poche.

— Non, dit Rick en saisissant la main de Resch qui recula d'un pas pour se dégager. Le test Boneli, reprit-il.

— Elle a avoué qu'elle était un androïde, fit Resch, pourquoi attendre ?

— Ça ne suffit pas ! dit Rick. Pas parce qu'elle vous a titillé...
Donnez-moi ça !

Il tenta d'attraper le laser, mais Resch réussit à lui échapper en décrivant un cercle sur lui-même ; le dos à la paroi de l'étroite cabine, il concentrait toute son attention sur la seule Luba Luft.

— C'est ça, dit Rick. Allez-y ! Réformez-la. Tuez-la tout de suite pour bien lui faire voir qu'elle a frappé juste !

Puis, comprenant alors que c'était bien ce que Resch avait l'intention de faire, il ajouta :

— Attendez !

Phil tira mais, au même moment, dans un sursaut frénétique de bête traquée, elle se tordit, esquiva, tourna sur elle-même et se laissa tomber. Le rayon laser passa au-dessus d'elle, mais Resch ajusta son tir et lui creusa un petit trou dans le ventre, sans un bruit. Elle se mit à hurler. Accroupie contre la paroi de l'ascenseur, elle hurlait. Rick se dit qu'elle ressemblait au tableau et, avec son propre laser, il l'acheva. Le corps de Luba Luft tomba en avant, face contre terre, en tas. Il ne trembla même pas.

Avec son laser, Rick réduisit en cendres le livre d'art qu'il venait d'offrir à Luba. Il le consuma entièrement, sans prononcer une parole. Phil Resch le regardait sans comprendre, l'air perplexe.

— Vous auriez pu garder le livre pour vous, dit Resch quand ce fut terminé. Il vous a coûté...

— Les androïdes ont-ils une âme ? fit Rick en l'interrompant.

Phil Resch inclina la tête sur le côté et fixa Rick, de plus en plus intrigué.

— C'était dans mes moyens, le livre, dit Rick. Je me suis déjà fait trois mille dollars aujourd'hui et je n'en suis encore qu'à la moitié.

— Vous revendiquez Garland ? demanda Phil Resch. Mais c'est moi qui l'ai flingué, pas vous. Vous étiez présent, c'est tout. Et Luba, pareil, c'est moi qui l'ait eue.

— Oui, mais vous ne pouvez pas encaisser. Ni de votre service ni du nôtre. Quand on sera dans votre autoplane, je vous ferai passer le Boneli ou le Voigt-Kampff et on avisera. Bien que vous ne soyez pas sur ma liste. (Fébrilement, Rick ouvrit sa mallette et fouilla dans les pelures.) Non, vous n'y êtes pas. Donc, légalement, je peux pas vous revendiquer. Alors, il faudra bien que je revendique Luba Luft et Garland.

— Vous êtes persuadé que je suis un androïde ? C'est vraiment ce que Garland vous a dit ?

— Oui.

— Peut-être qu'il mentait, dit Phil Resch. Pour foutre la merde comme maintenant. Ce serait vraiment dingue. Vous aviez raison pour Luba, je n'aurais jamais dû m'exciter comme ça. Je suis trop sensible. Ça doit être naturel chez les *blade runners*. Vous devez être pareil, vous aussi. De toute façon, on aurait réformé Luba Luft dans une demi-heure... ça n'aurait fait qu'une demi-heure de plus. Elle n'aurait même pas eu le temps de lire votre livre. Je continue de penser que vous n'auriez pas dû le détruire ; c'est du gâchis. Je n'arrive pas à suivre votre raisonnement. Ça n'est vraiment pas rationnel.

— Je vais laisser tomber ce boulot, dit Rick.

— Et pour faire quoi ?

— N'importe quoi. Courtier en assurances, comme Garland était censé le faire. Ou bien émigrer. Oui. Aller sur Mars.

— Il faut bien que quelqu'un se charge du sale boulot, dit Phil Resch.

— Ils n'ont qu'à employer des androïdes. Ce serait bien mieux. Moi, je ne peux plus. J'en ai ma claque. C'était une chanteuse merveilleuse. Elle pouvait être utile à la planète entière. C'est de la folie.

— Mais c'est nécessaire. Rappelez-vous : ils ont tué des humains pour s'échapper. Et si je ne vous avais pas fait sortir du poste de police de Mission Street, ils vous auraient tué, vous aussi. C'est ce que Garland voulait que je fasse ; c'est pour ça qu'il m'a fait appeler dans son bureau. Et Polokov, il n'a pas failli vous descendre ? Et Luba Luft ? Nous ne faisons que nous défendre. Ils sont ici sur notre planète... Ce sont des étrangers, des hors-la-loi, des assassins qui se déguisent en...

— En flics, dit Rick. En *blade runners*.

— O.K., faites-moi passer le test Boneli. Garland a peut-être menti. Oui, je crois ; les faux souvenirs, c'est bien joli, mais... et mon écureuil ?

— C'est vrai, votre écureuil. J'avais oublié votre écureuil.

— Si je suis un andro et que vous me tuez, vous pouvez prendre mon écureuil. Tenez, je vais l'écrire... je vous le lègue.

— Les andros ne peuvent rien léguer. Ils ne possèdent rien et ne peuvent donc rien léguer...

— Bon, prenez-le, alors.

— Peut-être, dit Rick.

L'ascenseur arrivait au rez-de-chaussée. Les portes s'ouvrirent.

— Restez avec Luba. Je vais demander qu'une patrouille vienne la chercher pour l'emmener au palais de justice. Pour l'analyse de moelle.

Il aperçut une cabine téléphonique, entra, glissa une pièce et d'une main tremblante composa le numéro. Pendant ce temps, les gens qui attendaient l'ascenseur s'attroupèrent autour de Phil Resch et du corps de Luba Luft.

« C'était vraiment une chanteuse superbe, se dit-il en raccrochant. Il y a un truc que je ne pige pas : comment un talent pareil peut-il être mis au passif de notre société ? Encore que ce ne soit pas son talent ; c'est elle, elle ! Tout comme Phil Resch. C'est une menace, de la même façon et pour les mêmes raisons. Donc, je ne peux pas laisser tomber maintenant. »

Il sortit de la cabine et fendit la foule pour rejoindre Phil Resch et le corps de l'androïde couché sur le ventre. Quelqu'un l'avait couvert de son manteau. Ce n'était pas Resch.

Il s'avança vers Phil Resch qui se tenait à l'écart et fumait vigoureusement un petit cigare gris, et lui dit :

— Je prie le ciel pour que le test révèle que vous êtes un androïde...

— Vous me détestez vraiment, dit Phil Resch, étonné. Tout d'un coup. Vous ne me détestiez pas tant à Mission Street. Quand je vous ai sauvé la vie.

— Je commence à voir une trame : la façon dont vous avez tué Garland et ensuite Luba Luft. Vous ne tuez pas comme je tue ; vous n'essayez pas de... Bordel ! je sais ce que c'est. Vous aimez tuer. Tout ce qu'il vous faut, c'est un prétexte. Si vous aviez un prétexte, vous me tueriez. Voilà pourquoi vous avez retenu la possibilité que Garland soit un androïde, pour qu'il soit bon à tuer. Je me demande ce que vous allez faire quand le test Boneli se sera révélé négatif. Vous tuer ? Il y a des androïdes qui le font.

Mais c'était rare.

— Oui, je m'en charge, dit Phil Resch. Vous n'aurez rien à faire, sauf me faire passer le test.

La patrouille arrivait. Deux policiers sautèrent de la voiture et avancèrent à grands pas à travers la foule. L'un d'entre eux reconnut Rick et lui fit un signe de tête.

« On peut y aller, se dit Rick. Mission terminée. Enfin. »

Resch et lui descendirent la rue en direction de l'opéra pour récupérer leur voiture garée sur le toit Resch dit :

— Tenez, prenez mon laser. Vous n'aurez pas à vous préoccuper de ma réaction après le test. Question de sécurité personnelle.

Il tendit le tube à Rick qui l'accepta.

— Comment ferez-vous pour vous tuer sans ça demanda Rick, si vous échouez au test ?

— Je retiendrai ma respiration.

— Foutre ! C'est impossible !

— Chez un androïde, il n'y a pas de coupure réflexe du nerf vague, dit Phil Resch. Ce n'est pas comme chez l'être humain. Ils

ne vous ont donc pas appris ça, au stage ? Ça fait des années que je le sais, moi...

— Mais mourir comme ça... objecta Rick.

— C'est sans douleur. Qu'est-ce que vous y trouvez à redire ?

— C'est...

Il fit un geste, incapable de trouver le mot juste.

— Je n'aurai pas à le faire, dit Resch.

Ils gagnèrent ensemble le toit du Mémorial Opéra, où l'autoplane de Phil Resch était garé. Resch se glissa derrière le volant, ferma la portière et dit :

— Je préférerais le Boneli.

— Pas possible, je ne sais pas m'en servir.

Il songea :

« Il faudrait que je me fie à tes interprétations, mon bonhomme. Et ça, pas question. »

— Vous me direz la vérité, hein ? demanda Phil Resch. Si je suis un androïde, vous le direz ?

— Pas de problème.

— Parce que je veux vraiment savoir. Il *faut* que je sache.

Phil Resch ralluma son cigare et se glissa à la place du passager, essayant de s'installer confortablement. De toute évidence, il n'y arrivait pas.

— Il vous plaisait vraiment le tableau de Munch que Luba Luft regardait ? demanda-t-il. Moi, il ne me disait rien du tout. L'art réaliste ne m'intéresse pas ; j'aime Picasso et...

— *La puberté* date de 1894, dit Rick, sèchement. Il n'y avait que le réalisme à l'époque. Il faut que vous en teniez compte.

— Mais l'autre, celui avec le type qui hurlait en se tenant les oreilles... ce n'était pas du figuratif.

Rick ouvrit sa mallette et en sortit son matériel.

— Ça a l'air compliqué, dit Phil Resch qui le regardait faire. Au bout de combien de questions vous êtes fixé ?

— Six ou sept.

Il tendit le tampon adhésif à Phil Resch.

— Collez-vous ça sur la joue. Appuyez bien... Et cette lumière...

Il la braqua sur lui.

— ... doit rester centrée sur votre œil. Ne bougez pas. Gardez les yeux aussi immobiles que possible.

Resch avait compris.

— Ce ne sont pas les réactions réflexes aux stimulus physiques que vous mesurez, la dilatation, par exemple. Mais aux questions orales ; ce qu'on appelle une réaction de surprise.

— Vous croyez pouvoir les contrôler ? demanda Rick.

— Pas vraiment. À la fin, peut-être. Mais pas l'amplitude initiale ; c'est incontrôlable consciemment. S'il n'y avait pas...

Il s'interrompit.

— Commençons. Je suis nerveux ; excusez-moi si je parle trop.

— Parlez autant que vous voulez, dit Rick.

« Jusqu'à ce que tu en crèves, ajouta-t-il in petto. Si ça t'amuse. »

Il n'en avait rien à foutre.

— Si j'en sors androïde, bredouilla Phil Resch, ça vous redonnera confiance dans la race humaine. Mais comme ça ne va pas être le cas, je vous conseille de vous concocter une petite justification idéologique qui tienne compte de...

— Première question, dit Rick.

L'appareil était maintenant sous tension et les aiguilles des deux cadrans se mirent à osciller.

— L'un des facteurs est le temps de réaction. Donc, essayez de répondre aussi vite que vous le pouvez.

De mémoire, il choisit sa première question. Le test avait commencé.

Quand tout fut terminé, Rick demeura silencieux pendant un moment. Puis il commença à ranger l'appareil dans sa mallette.

— Je lis le résultat sur votre visage, dit Phil Resch qui poussa un soupir de soulagement total, profond, presque convulsif. O.K., vous pouvez me rendre mon flingue, dit-il, la main tendue, grande ouverte.

— Apparemment, vous aviez raison, dit Rick. Sur les intentions de Garland. Il voulait nous dresser l'un contre l'autre. Comme vous le disiez.

Rick ressentait une certaine inquiétude, à la fois psychologique et physique.

— Alors, vous avez goupillé votre justification idéologique ? demanda Phil Resch. Qui explique mon appartenance à la race humaine ?

— Il y a quelque chose qui cloche dans la façon excessive dont vous jouez votre rôle. Quelque chose que nous ne testons pas. Vos sentiments à l'égard des androïdes.

— Évidemment qu'on ne teste pas ça.

— Peut-être qu'on devrait, dit Rick.

Il n'y avait jamais pensé auparavant ; il n'avait jamais ressenti la moindre empathie pour les androïdes qu'il avait tués. Il avait toujours cru que sa psyché tout entière ne concevait les androïdes que comme des machines intelligentes – de la même manière qu'ils les concevaient consciemment. Et pourtant, il n'avait pas la même attitude que Phil Resch. Et il sentait instinctivement qu'il avait raison.

— Eprouver de l'empathie pour une construction artificielle ? Pour quelque chose qui fait seulement semblant de vivre ?

— Mais Luba Luft avait l'air de vivre *vraiment*, pas d'une simulatrice.

— Vous vous rendez compte, dit Phil Resch posément, de ce que ça entraînerait si on incluait les androïdes dans notre échelle d'identification empathique, comme nous le faisons pour les animaux ?

— Nous ne pourrions plus nous protéger.

— Absolument. Ces foutus Nexus-6... nous mangeraient la soupe sur la tête et nous réduiraient en compote. Vous et moi, tous les *blade runners*... nous dressons entre les Nexus-6 et l'humanité une barrière qui permet de faire la distinction. De plus...

Il s'interrompit car Rick ressortait son appareil.

— Je croyais que le test était terminé.

— Je voudrais me poser une question à moi-même, dit Rick. Et je voudrais que vous me disiez ce qu'indiquent les aiguilles. Donnez-moi juste les chiffres et je ferai le calcul.

Il se colla le disque adhésif sur la joue et dirigea le faisceau lumineux dans son œil.

— Vous êtes prêt ? Regardez les cadrans. Nous nous passerons du temps de latence ; je veux simplement connaître l'amplitude.

— D'accord, Rick, dit Phil Resch obligeamment.

Rick dit alors à voix haute :

— Je descends dans un ascenseur avec un androïde que je viens de capturer. Soudain, quelqu'un le tue, sans prévenir.

— Pas de réaction particulière, dit Phil Resch.

— Que disent les aiguilles ?

— La gauche, 2,8. La droite, 3,3.

— Avec *une* androïde, dit Rick.

— Maintenant ça monte à 4,0 et 6,0.

— Ça suffit, dit Rick.

Il décolla le disque de sa joue et éteignit le rayon lumineux.

— Réaction absolument empathique. C'est ce que l'obtiens avec les humains à la plupart de mes questions. Sauf les questions limites, celles où je parle de peaux humaines utilisées comme abat-jour... les questions vraiment pathologiques.

— Ce qui veut dire ?

— Que je suis capable d'éprouver de l'empathie pour certains androïdes donnés. Pas tous mais... un ou deux.

« Pour Luba Luft par exemple, se dit-il. Donc, j'avais tort. Il n'y a rien de contre nature, d'inhumain dans les réactions de Phil Resch. *C'est moi...* »

« Je me demande, songea-t-il, si un humain a déjà ressenti la même chose pour un androïde. Il se peut, bien sûr, que la situation ne se reproduise jamais plus ; que ç'ait été une simple anomalie, liée à ma passion pour *La flûte enchantée* et pour la voix de Luba Luft. En fait, pour tout ce que représente sa carrière. Je suis sûr que ça ne s'est jamais produit auparavant ; en tout cas, je ne m'en suis jamais aperçu. Pas avec Polokov, par exemple. Ni avec Garland. Et si Phil Resch s'était révélé androïde, j'aurais pu le tuer sans rien éprouver, en tout cas après la mort de Luba. »

« Autant pour la différence entre les êtres humains authentiques et les constructions humanoïdes, se dit-il. Dans l'ascenseur du musée, j'étais avec deux créatures, l'une humaine et l'autre androïde... et j'éprouvais pour eux des sentiments

inverses de ceux que je prétendais éprouver. De ceux que j'ai l'habitude d'éprouver... de ceux qu'on exige que j'éprouve. »

— Vous êtes dans la merde, Deckard, dit Phil Resch qui avait l'air de trouver ça drôle.

— Qu'est-ce que je peux faire ?

— C'est le désir sexuel, dit Phil Resch.

— Sexuel ?

— C'est parce qu'elle était attirante physiquement. Ça ne vous est jamais arrivé ? dit Phil Resch en riant. C'est ce qu'on nous apprend au début : c'est un des gros problèmes pour les *blade runners*. Vous ne savez pas que, dans les colonies, ils ont des maîtresses androïdes ?

— C'est illégal, dit Rick qui connaissait la loi sur la question.

— Bien sûr que c'est illégal. Mais en matière de sexe, toutes les déviations sont illégales ; les gens le font quand même.

— D'accord pour le sexe, mais l'amour ?

— L'amour, ce n'est qu'un autre mot pour dire sexe.

— L'amour de la patrie, dit Rick. L'amour de la musique.

— S'il s'agit d'amour pour une femme ou pour une imitation humanoïde, il s'agit de sexe. Réveillez-vous et regardez-vous en face, Deckard. Vous aviez envie de coucher avec un androïde de type femelle... rien de plus, rien de moins. Ça m'est déjà arrivé une fois. Quand j'ai débuté dans le métier. Vous laissez pas abattre ; ça vous passera. Ce qui s'est passé, c'est que vous avez mis la charrue avant les bœufs. Il ne faut pas la tuer – ou être là quand elle est tuée – puis réaliser qu'elle vous attirait physiquement. Il faut faire le contraire.

Rick le regarda.

— Coucher d'abord avec elle...

— ... puis la tuer, dit Phil Resch simplement.

Phil Resch arborait toujours son gros sourire crispé.

« T'es un bon *blade runner*, reconnut Rick ; ton attitude le prouve. Mais moi ? »

Voilà que pour la première fois de sa vie, il commençait à se poser des questions.

John Isidore avait quitté son travail et rentrait chez lui. Son autoplane décrivait un arc de feu dans le ciel, en cette fin d'après-midi.

« Je me demande si elle est toujours là. Dans ce vieil appart submergé par la bistouille à regarder l'Ami Buster à la télé et à trembler de peur à chaque fois qu'elle imagine que quelqu'un arrive dans le couloir. Moi compris, je suppose. »

Il s'était arrêté chez un épicier qui faisait du marché noir. Sur le siège, un sac rempli de caillé de soja, de pêches mûres, d'un bon fromage bien fait, bien coulant, entre autres friandises, se balançait d'avant en arrière, suivant qu'il accélérât ou ralentissait. Isidore était si tendu ce soir-là qu'il conduisait assez brutalement. Et sa voiture, qui venait en principe d'être réparée, toussait et faisait des embardées, comme elle l'avait fait pendant des mois avant la révision.

« Les salauds », se dit Isidore.

L'odeur des pêches et du fromage s'était répandue dans la voiture et lui chatouillait agréablement les narines. Rien que des trucs rares, pour lesquels il avait claqué les deux semaines de salaire que le père Sloat lui avait avancées. De plus, il avait glissé sous son siège, de peur qu'elle ne se casse, une bouteille de chablis qui roulait d'avant en arrière. Produit d'une rareté extrême. Il la gardait dans un coffre de la Bank of America et avait toujours refusé de la vendre à quelque prix que ce fût, au cas où, enfin, un jour, plus tard, une fille se présenterait. Cela ne s'était jamais produit. Jusqu'à aujourd'hui.

Le toit de son immeuble, désert, jonché d'ordures, lui collait toujours le cafard. Il se rendit à l'ascenseur sans regarder autour de lui, l'esprit concentré sur la bouteille et le précieux paquet qu'il portait, en prenant soin de ne pas trébucher sur les débris et de faire une chute fatale pour son inestimable fardeau.

L'ascenseur arriva en grinçant. Isidore monta et n'appuya pas sur le bouton de son étage mais sur celui de l'étage du dessous, ou habitait désormais la nouvelle locataire, Priss Stratton. Maintenant, il se tenait devant sa porte. Le cœur battant à tout rompre dans la poitrine, il frappa avec le goulot de la bouteille.

— Qui est là ? demanda une voix étouffée et claire à la fois, une voix terrorisée mais coupante.

— C'est moi, John Isidore, dit-il d'un ton sec, avec cette nouvelle autorité dont il venait de faire preuve au vidéophone. J'ai là quelques produits dignes d'intérêt et je crois que nous devrions pouvoir arranger un dîner plus que raisonnable.

La porte s'entrebâilla. Priss, qui avait éteint les lumières derrière elle, risqua un œil dans le couloir.

— Vous avez une autre voix, plus mûre, dit-elle.

— J'ai dû régler quelques questions au bureau aujourd'hui. La routine habituelle. Si vous vouliez bien me laisser entrer...

— Vous pourriez me raconter.

Elle entrouvrit assez la porte pour qu'il puisse entrer. Et quand elle vit ce qu'il apportait, elle s'exclama et son visage s'illumina d'une joie espiègle. Mais presque aussitôt, sans crier gare, une sinistre amertume se peignit sur ses traits qui se pétrifièrent. Sa joie avait disparu.

— Que se passe-t-il ? demanda Isidore.

Il alla poser les provisions dans la cuisine et revint en hâte. D'une voix terne, Priss dit :

— C'est du gâchis d'apporter ça pour moi.

— Pourquoi ?

— Oh !

Elle haussa les épaules et fit quelques pas, sans but, les mains dans les poches de sa grosse chemise un peu démodée.

— Je vous expliquerai un jour, dit-elle, les yeux au ciel. C'était gentil, en tout cas. Mais maintenant, j'aimerais mieux que vous me laissiez. Je n'ai envie de voir personne.

Le regard dans le vague, elle se dirigea vers la porte du couloir. Elle traînait les pieds et semblait effondrée, comme si elle avait épuisé toutes ses réserves d'énergie.

— Je sais ce que vous avez, dit-il.

— Ah ?

Tandis qu'elle rouvrait la porte, sa voix se fit encore plus apathique, désolée, inutile.

— Vous n'avez pas d'amis. Vous êtes pire que quand je vous ai vue ce matin ; c'est parce que...

— Si, j'ai des amis, dit-elle d'une voix soudain dure et autoritaire, comme si elle retrouvait une certaine vigueur. Ou plutôt, j'en avais. Sept. C'est-à-dire au début. Mais depuis, les *blade runners* se sont mis au travail. Si bien que certains – peut-être tous – sont morts.

Elle erra jusqu'à la fenêtre et fixa l'obscurité et les quelques lumières çà et là.

— Je suis peut-être la seule survivante sur les huit. Alors, vous avez peut-être raison.

— C'est quoi un *blade runner* ?

— C'est vrai. On ne vous apprend pas ça, vous autres. Un *blade runner*, c'est un assassin professionnel à qui on remet une liste de gens à tuer. À chaque victime, il touche une certaine somme – mille dollars, c'est le tarif, à ce que je sais. En général, c'est un contractuel de la municipalité ; il touche donc aussi un salaire. Mais assez bas pour qu'il soit motivé.

— Vous êtes sûre ? demanda Isidore.

— Oui, opina-t-elle. Vous voulez dire... si je suis sûre qu'il est motivé ? Mais oui, il l'est. Il *aime* ça.

— Je crois que vous vous trompez.

Il n'avait jamais entendu une chose pareille de sa vie. Buster n'en avait jamais parlé, par exemple.

— Cela ne s'accorde pas avec l'éthique mercerienne d'aujourd'hui, fit-il remarquer. La vie est une... « aucun homme n'est une île », comme disait jadis Shakespeare.

— John Donne.

Isidore se mit à gesticuler.

— C'est pire que tout ce que j'ai entendu. Vous ne pouvez pas appeler la police ?

— Non.

— Et ils en ont après une fille comme vous ? Ils sont capables de venir ici vous tuer, vous ?

Il comprenait maintenant pourquoi la fille faisait tant de secrets.

— Pas étonnant que vous ayez peur et que vous ne vouliez voir personne.

« Elle doit se faire des idées, se dit-il. Ça doit être une psychotique, avec délire de persécution. Elle a peut-être le cerveau abîmé par les retombées, à moins que ce ne soit une *spéciale*. »

— Je les tuerai avant, dit-il.

— Avec quoi ? fit-elle, esquissant un sourire qui découvrait ses petites dents blanches, régulières.

— Je vais demander un permis de port d'arme pour un laser. C'est facile à obtenir dans ce quartier où il n'y a presque personne. La police ne fait pas de rondes... on est censé se défendre tout seul.

— Et quand vous irez travailler ?

— Je vais demander un congé !

— C'est très gentil à vous, dit Priss, mais si les *blade runners* ont déjà eu les autres, s'ils ont eu Max Polokov et Garland et Luba et Haskings et Roy Baty... Roy et Irmgard Baty. S'ils sont morts, tout ça n'a plus d'importance. C'étaient mes meilleurs amis. Pourquoi est-ce que je n'ai plus aucune nouvelle, bon sang ?

La colère la faisait jurer.

Il se fraya un chemin jusqu'à la cuisine et sortit des assiettes, des bols et des verres recouverts d'une très vieille couche de poussière. Puis il les lava dans l'évier après avoir fait couler l'eau chaude pleine de rouille jusqu'à ce qu'elle soit claire. Il déboucha la bouteille de chablis, coupa les pêches en tranches et partagea le fromage et le caillé de soja.

— C'est quoi, cette chose blanche ? Pas le fromage, dit-elle en montrant le caillé du doigt.

— C'est fait à partir du petit lait du soja. Je regrette de ne pas avoir un peu de...

Il s'interrompit et rougit.

— Autrefois, on mangeait ça avec du... Viandox.

— Les androïdes, murmura Priss. C'est le genre de gaffes que font les androïdes. C'est comme ça qu'ils se font repérer.

Elle s'approcha, se tint près de lui et, soudain, à son grand étonnement, lui passa un bras autour de la taille et se serra un instant contre lui.

— Je vais goûter une tranche de pêche, dit-elle, prenant délicatement entre ses doigts fuselés une tranche glissante recouverte d'un duvet rose orangé.

Elle commença à manger la tranche de pêche et fondit soudain en larmes. Des larmes glacées roulaient le long de ses joues et lui tombaient sur la poitrine. Il ne savait que faire, aussi continua-t-il à partager la nourriture.

— Nom de Dieu ! vociféra-t-elle. Enfin...

Elle s'écarta de lui et se mit à marcher lentement à travers la pièce.

— ... rendez-vous compte. Nous vivions sur Mars. Voilà pourquoi je connais les androïdes.

Sa voix tremblait, mais elle parvint à continuer.

Apparemment, elle avait vraiment besoin de quel qu'un à qui parler.

— Et les seules personnes que vous connaissiez sont les amis avec qui vous avez immigré.

— Nous nous connaissions avant le départ. Une colonie près de la Nouvelle-New York. Roy Baty et Irmgard tenaient un drugstore ; il était pharmacien, et elle s'occupait des produits de beauté, des crèmes, des onguents ; sur Mars, on utilise des tas de trucs pour la peau. Je... j'avais obtenu diverses drogues par Roy... j'en avais besoin parce que... c'est-à-dire, bref, c'est un endroit atroce. Ça... dit elle, montrant tout l'appartement d'un grand geste, ce n'est rien, ici. Vous croyez que je souffre parce que je suis seule. Mais sur Mars, tout le monde est seul. Pire qu'ici.

— Vous n'avez pas les androïdes pour vous tenir compagnie ? J'ai entendu une pub à...

Il s'assit pour manger, et elle vint le rejoindre ; elle leva son verre de vin et se mit à siroter, l'air inexpressif.

— Je croyais que grâce aux androïdes c'était moins dur.

— Les androïdes sont seuls, eux aussi, dit-elle.

— Il vous plaît, le vin ?

Elle posa son verre.

— Excellent.

— C'est la première bouteille que je vois depuis trois ans.

— Nous sommes revenus, dit Priss, parce que personne ne devrait habiter là-bas. Ce n'est pas fait pour qu'on y habite. En tout cas, pas depuis un milliard d'années. C'est si *vieux*. On le sent même dans les pierres, tellement c'est vieux. Mais au début, je me suis procuré des drogues par Roy ; j'ai vécu grâce à ce nouvel analgésique de synthèse, la silénizine. Puis j'ai rencontré Horst Hartman qui, à l'époque, tenait une boutique de philatélie, il vendait des timbres rares. On a tellement de temps en bas qu'il faut trouver une occupation, quelque chose qui vous absorbe continuellement. Et par Horst, je me suis intéressée aux romans d'avant la colonisation.

— Aux vieux livres ?

— Aux histoires écrites avant les voyages dans l'espace mais *sur* les voyages dans l'espace.

— Comment pouvait-il y avoir des romans sur les voyages dans l'espace avant...

— Les écrivains inventaient.

— À partir de quoi ?

— De leur imagination. Très souvent, ils se sont trompés. Par exemple, ils ont écrit que Vénus était une jungle paradisiaque avec d'énormes monstres et des femmes à plastrons étincelants.

Elle le regarda.

— Ça vous intéresse ? De grandes femmes avec de longues tresses blondes et des plastrons éclatants de la taille de melons ?

— Non, dit-il.

— Irmgard est blonde. Mais petite. Bref, on pourrait se faire une fortune dans la contrebande de romans précoloniaux, les vieilles revues, les livres et les films. Il n'y a rien de plus excitant. Lire des descriptions de villes et de gigantesques complexes industriels, d'une colonisation qui aurait vraiment réussi. Vous vous rendez compte de ce que ça aurait pu être ? Ce à quoi Mars *aurait* dû ressembler. Des canaux.

— Des canaux ?

Isidore se rappelait vaguement avoir lu quelque chose là-dessus ; la croyance des anciens à l'existence des canaux sur Mars.

— Qui s’entrecroisaient sur toute la planète, dit Priss. Et des êtres venus d’autres étoiles. D’une sagesse infinie. Et des histoires qui se passent sur la Terre à notre époque et même plus tard. Où il n’y pas de retombées radioactives.

— Après avoir lu ça, je crois que je me sentirais encore plus mal.

— Au contraire, dit Priss d’un ton cassant.

— Vous avez rapporté quelques exemplaires de cette littérature précoloniale ? demanda Isidore.

— Ça ne vaut rien ici car la mode n’a jamais pris sur la Terre. Et puis, il y en a plein, dans les bibliothèques. C’est de là que vient tout ce que nous avons... Ils sont volés dans des bibliothèques, ici sur la Terre, et envoyés sur Mars par autofusées. Vous vous baguenaudez la nuit dans l’espace et soudain vous voyez un éclair ; c’est une fusée qui vient de s’écraser avec sa cargaison de revues de fiction précoloniale. Une fortune. Évidemment, vous commencez par les lire avant de les vendre.

Elle s’enflammait, à parler de son violon d’Ingres.

— De tous les...

On frappa à la porte d’entrée.

Le visage décomposé, Priss murmura :

— Je ne peux pas y aller. Ne faites aucun bruit. Asseyez-vous.

Elle se tendit pour écouter.

— Je me demande si la porte est fermée à clef, dit-elle d’une voix presque inaudible. Mon Dieu, espérons que oui.

Elle fixa sur lui son regard effaré, intense, implorant comme pour le supplier que ce fut vrai.

Une voix lointaine se fit entendre :

— Priss, tu es là ?

C’était une voix d’homme.

— C’est Roy et Irmgard. Nous avons ta carte.

Priss se leva, alla dans la chambre et revint avec un stylo et un bout de papier. Elle se rassit et griffonna un message en hâte.

— ALLEZ À LA PORTE.

Isidore lui arracha le stylo nerveusement et écrivit.

— QU’EST-CE QUE JE DIS ?

D’une plume rageuse, elle écrivit :

— VOYEZ SI C'EST BIEN EUX.

L'air renfrogné, il se leva et traversa le living.

« Comment saurais-je si c'est eux ? » se demanda-t-il.

Il ouvrit la porte.

Deux personnes se tenaient dans le couloir obscur : une femme de petite taille, adorable, genre Greta Garbo, avec les yeux bleus et des cheveux de paille ; l'homme était plus grand, avec des yeux intelligents mais veules et des traits mongoloïdes qui lui donnaient un air brutal. La femme portait une élégante pèlerine, de hautes bottes vernies et des pantalons fuseaux ; l'homme était vêtu d'une chemise froissée et d'un pantalon taché qui accentuaient sa vulgarité ostentatoire. Il sourit à Isidore, mais les petits yeux brillants continuaient de le regarder de travers.

— Nous cherchons... commença à dire la petite blonde.

Puis elle aperçut Priss par-dessus l'épaule d'Isidore ; le ravissement se peignit sur son visage, et elle entra en esquivant Isidore.

— Priss ! Comment vas-tu ?

Isidore se retourna et vit les deux femmes s'embrasser. Il s'écarta, et Roy Baty, sombre et massif, entra en arborant un indéfinissable sourire tordu.

— On peut parler ? demanda-t-il, montrant Isidore.

Priss, vibrante de bonheur, dit :

— Oui, jusqu'à un certain point.

Puis, se tournant vers Isidore :

— Excusez-moi.

Elle prit les Baty à part et leur parla à voix basse puis ils se retournèrent tous les trois pour faire face à Isidore qui se sentait de trop.

— Je vous présente Mr. Isidore, dit Priss. Il s'occupe de moi.

Ses paroles étaient teintées d'une certaine malice. Isidore approuva d'un clin d'œil.

— Regardez, il m'a apporté de la nourriture naturelle.

— De la nourriture, reprit Irmgard qui, d'un pas souple, se dirigea vers la cuisine, pour voir. Des pêches ! dit-elle, prenant aussitôt un bol et une cuillère.

Elle sourit à Isidore et se mit à grignoter comme un petit animal. Son sourire, à la différence de celui de Priss, répandait une douce chaleur, sans le moindre sous-entendu.

Isidore la suivit – il se sentait attiré – et demanda :

— Vous êtes de Mars ?

— Oui, nous avons abandonné, dit-elle avec une voix sautillante de petit oiseau, ses yeux bleus étincelants braqués sur Isidore. C'est horrible, cet immeuble où vous vivez. Il n'y a personne d'autre, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas vu d'autres lumières.

— J'habite au-dessus, dit Isidore.

— Ah ? Je pensais que Priss et vous viviez peut-être ensemble.

Il n'y avait aucune désapprobation dans sa voix. C'était une simple affirmation.

— Bref, ils ont eu Polokov, dit Roy Baty sur un ton austère mais sans se défaire de son sourire.

La joie qui avait inondé le visage de Priss à l'arrivée de ses amis s'évanouit.

— Qui d'autre ?

— Ils ont eu Garland. Ils ont eu Anders et Gitchel et ils viennent d'avoir Luba.

Il annonçait les nouvelles comme s'il prenait un plaisir pervers à choquer Priss.

— Je ne croyais pas qu'ils auraient Luba. Vous vous souvenez ? Je disais ça pendant le voyage.

— Il reste donc... dit Priss.

— Nous trois, dit Irmgard sur le ton de l'urgence.

— C'est pour ça que nous sommes venus, dit Roy Baty avec une chaleur imprévue.

Plus la situation empirait, plus il se réjouissait, semblait-il. Isidore ne parvenait pas à sonder sa pensée.

— Mon Dieu ! dit Priss, sous le choc.

— Ils ont envoyé cet enquêteur, ce *blade runner*, dit Irmgard avec émotion, un nommé Dave Holden.

Elle avait craché le nom comme un venin.

— Et Polokov l'a presque liquidé.

— *Presque* liquidé, reprit Roy avec un immense sourire.

— Le nommé Holden est donc à l'hôpital, continua Irmgard, et apparemment ils ont repassé sa liste à un autre *blade runner*, que Polokov a failli avoir aussi. Mais au bout du compte, c'est Polokov qui s'est fait réformer. Ensuite, il s'est lancé aux troussees de Luba ; nous le savons parce qu'elle a réussi à joindre Garland, qui a envoyé quelqu'un capturer le *blade runner* pour le ramener à l'immeuble de Mission Street. Luba nous a appelés juste après que l'agent de Garland eût emmené le *blade runner*. Elle était sûre que tout se passerait bien et que Garland le tuerait. Mais apparemment, ça a mal tourné à Mission Street. Nous ne savons pas comment. Nous ne le saurons peut-être jamais.

— Est-ce que ce *blade runner* a nos noms ? demanda Priss.

— Oh oui ! ma chère, je crois bien, dit Irmgard. Mais il ne sait pas où nous nous trouvons. Roy et moi ne retournons pas à

l'appartement. Nous avons bourré la voiture de tout ce que nous pouvions et décidé de nous installer dans un de ces appartements abandonnés.

— Vous croyez que c'est prudent ? dit Isidore en rassemblant son courage. Tous au même endroit ?

— Vous savez, ils ont eu tous les autres, dit Irmgard sur le ton de l'évidence.

Comme son mari, elle semblait résignée, malgré sa nervosité apparente.

Isidore se dit qu'ils avaient l'air bizarre. Tous. Il le ressentait sans pouvoir mettre le doigt dessus. Quelque chose de désagréable et d'étrangement *abstrait* émanait de leur façon de raisonner. Sauf de Priss, peut-être, qui était complètement terrorisée. Priss avait l'air presque normale, presque naturelle. Mais...

— Pourquoi n'emménages-tu pas avec lui ? dit Roy à Priss, montrant Isidore. Il pourrait te fournir une certaine protection.

— Un débile ? Non mais, je ne vais pas m'installer avec un débile ! dit Priss, les narines dilatées.

— C'est de la folie de faire la fine bouche dans une situation pareille, dit Irmgard rapidement. Les *blade runners* ne traînent pas ; il va peut-être essayer de boucler ça ce soir. Il y a peut-être un supplément à toucher s'il règle l'affaire avant...

— Bordel de Dieu ! Fermez la porte, dit Roy qui se précipita et la claqua violemment avant de la verrouiller tant bien que mal. Je crois que tu devrais emménager avec Isidore, Priss, et qu'Irm et moi devrions nous installer dans le même immeuble. Comme ça, nous pourrions nous venir en aide. J'ai un peu de matériel électronique dans la voiture, des trucs que j'ai récupérés sur le vaisseau. Je vais installer un double système de micros de façon à ce que tu puisses nous entendre et que nous puissions t'entendre ; et je vais installer un système d'alarme que n'importe lequel d'entre nous pourra déclencher. Il est clair que nos identités d'emprunt n'ont pas marché, même celle de Garland. Il faut dire que Garland s'est jeté dans la gueule du loup en amenant le *blade runner* à Mission Street. Et Polokov, au lieu de se tenir aussi loin que possible de lui, a préféré s'en

rapprocher. Pas question d'en faire autant. Nous resterons ici, à l'abri.

Il n'avait pas l'air inquiet le moins du monde ; la situation semblait lui avoir redonné une énergie débordante, frisant la démente.

— Je crois... dit-il, s'interrompant pour capter l'attention de tous les occupants de la pièce, y compris Isidore,... je crois qu'il y a une raison à ce que nous soyons encore tous les trois en vie. Je crois que s'il avait le moindre indice sur l'endroit où nous nous trouvons, il se serait déjà pointé. Le truc pour les *blade runners*, c'est d'être rapide comme l'éclair. C'est comme ça qu'ils peuvent s'enrichir.

— Et s'il attend, dit Irmgard, approuvant, nous nous débinons, comme nous l'avons déjà fait. Je crois que Roy a raison, il doit avoir nos noms mais pas notre adresse. Pauvre Luba, coincée à l'opéra, en pleine lumière. C'était pas difficile de la trouver.

— Enfin, dit Roy avec emphase, c'est elle qui l'a voulu. Elle se croyait plus en sûreté dans la peau d'un personnage connu.

— Tu lui avais dit le contraire, dit Irmgard.

— Oui, acquiesça Roy, je le lui avais dit, et j'avais dit à Polokov de ne pas se faire passer pour un agent de l'O.M.P. Et j'avais prévenu Garland qu'un de ses propres *blade runners* l'aurait au tournant, et c'est ce qui a dû se passer.

Il se balançait sur ses gros talons, avec un air de profonde sagesse.

Isidore prit la parole :

— J-j-je vois d'après ce qu'il d-d-dit que Mr. Baty est votre ch-ch-chef naturel.

— Oh oui ! Roy est un chef, dit Irmgard.

— C'est lui qui a organisé notre... voyage de Mars à ici, dit Priss.

— Alors, dit Isidore, vous feriez mieux de faire comme i-i-il vous dit.

Il s'interrompt, tout gonflé d'espoir.

— Je crois que ce serait f-f-formidable, Priss, si vous v-v-veniez vivre avec moi. Je demanderais un congé de quelques

jours... je dois avoir des vacances bientôt. Pour m'assurer que vous êtes bien.

« Et puis, pensa-t-il, Milt, qui est très inventif, pourra me bricoler une arme. Quelque chose d'astucieux, pour tuer les *blade runners* et tout ce qui s'ensuit. »

Il en avait une idée très vague : une chose sans pitié, munie d'une liste imprimée et d'un pistolet, qui se déplaçait comme une machine à travers l'appartement et accomplissait ses crimes avec une minutie et une indifférence de fonctionnaire. Une chose dénuée d'émotions, sans visage, même ; une chose qui, si elle était détruite, était immédiatement remplacée par une autre chose identique. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout être vivant ait été abattu.

« C'est incroyable, pensa-t-il, que la police ne puisse rien faire. Je n'arrive pas à y croire. *Ces gens doivent avoir fait quelque chose.* Peut-être sont-ils revenus sur la Terre en fraude. Ils nous disent – à la télé – de signaler tous les atterrissages de navires en dehors des zones autorisées. La police a l'air d'avoir peur de ça. Mais quand même, on ne tue plus personne exprès, maintenant. C'est contraire au mercerisme. »

– Le débile a l'air d'avoir un faible pour moi, dit Priss.

– Ne l'appelle pas comme ça, Priss, dit Irmgard avec un regard de compassion pour Isidore. Imagine comment il pourrait t'appeler, *toi*.

Priss se tut. Son expression devint énigmatique.

– Je vais mettre les micros en place, dit Roy. Irmgard et moi, nous allons rester dans cet appartement, et toi, Priss, tu vas chez... Mr. Isidore.

Il gagna la porte à une vitesse étonnante pour un homme de sa corpulence. Puis il disparut par la porte qu'il claqua violemment. Isidore eut alors une étrange hallucination passagère ; il aperçut un cadre de métal, une plate-forme avec des poulies, des circuits, des batteries, des tourelles et des engrenages... puis la silhouette débraillée de Roy Baty reparut. Isidore sentit un éclat de rire monter en lui ; il le réprima nerveusement et fut saisi d'épouvante.

– C'est un homme d'action, dit Priss d'un ton distant. Dommage qu'il soit si maladroit de ses mains pour bricoler.

— Si nous en réchappons, dit Irmgard, l'air sévère, comme si elle voulait lui faire la leçon, ce sera grâce à Roy.

— Mais, est-ce que ça en vaut la peine ? demanda Priss, surtout à elle-même.

Elle haussa les épaules puis adressa un signe de tête à Isidore.

— D'accord, John, je m'installe chez vous, et vous me protégerez.

— Tout à f-f-fait, dit aussitôt Isidore.

D'une petite voix solennelle, Irmgard Baty lui dit :

— Je tiens à vous dire que nous sommes très touchés, Mr. Isidore. Vous êtes le premier ami que nous rencontrons sur la Terre. C'est très gentil à vous et j'espère que nous vous reverrons cela un jour.

Elle glissa vers lui et lui tapota le bras.

— Auriez-vous des romans précoloniaux à lire ? lui demanda-t-il.

— Pardon ? dit Irmgard, jetant un regard interrogateur vers Priss.

— Ces vieilles revues, dit Priss qui avait rassemblé quelques affaires pour emporter avec elle.

Isidore lui prit le baluchon des mains. Il rayonnait du bonheur qu'on éprouve lorsqu'on a atteint son but.

— Non, Mr. Isidore, nous n'en avons pas pris avec nous. Je vous expliquerai.

— J'irai à la b-b-bibliothèque demain, dit-il en sortant. Et je r-r-rapporterai à lire pour vous et moi. Comme ça, vous aurez quelque chose à faire, au lieu d'attendre.

Il conduisit Priss à son appartement, tout sombre, vide, tiède et étouffant qu'il était. Il porta ses affaires dans la chambre et alluma le chauffage, les lampes et la télé qui ne captait plus qu'une chaîne.

— C'est bien, ici, dit Priss, toujours sur le même ton détaché et lointain.

Elle errait çà et là, les mains fourrées dans les poches de sa jupe. Une expression peu amène qui semblait traduire un déplaisir intense se peignit sur son visage, contredisant ce qu'elle venait de dire.

— Que se passe-t-il ? demanda Isidore en posant ses affaires sur le divan.

— Rien.

Elle s'arrêta devant la fenêtre peinte, écarta les rideaux et regarda tristement au loin.

— Si vous croyez qu'ils vous cherchent...

— C'est un rêve, dit Priss, provoqué par les drogues que Roy m'a données.

— P-pardon ?

— Vous croyez vraiment que les *blade runners* existent ?

— Mais, Mr. Baty a dit qu'ils avaient tué vos amis.

— Roy Baty est aussi cinglé que moi, dit Priss. Notre voyage s'est déroulé entre un asile d'aliénés de la côte et ici. Nous sommes tous des schizophrènes, avec une vie affective diminuée... comme ils disent. Et nous avons des hallucinations collectives.

— En fait, je n'y croyais pas, dit-il, enfin soulagé.

— Pourquoi pas ? dit-elle en faisant volte-face et en le regardant droit dans les yeux.

Son regard était si intense qu'il se sentit rougir.

— P-p- parce que ça n'arrive pas, des choses pareilles. L-l-l'État n'a jamais tué personne, pour aucun crime. Et le mercerisme...

— Oui, sauf que, dit Priss, quand on n'est pas humain, c'est entièrement différent.

— Ce n'est pas vrai. Même les animaux... même les anguilles, les serpents, les araignées sont sacrés.

Priss continuait de le regarder fixement.

— Donc, ce n'est pas possible, hein ? Puisque, comme vous dites, même les animaux sont protégés par la loi. Tout ce qui vit. Tout ce qui est organique et qui frétille, qui se tortille, qui fouine ou qui vole, qui grouille ou qui fouille ou...

Elle s'interrompit car Roy Baty venait d'ouvrir la porte brutalement et entra en tirant un câble derrière lui.

— Les insectes, dit-il pour montrer qu'il n'était pas gêné d'avoir entendu la conversation, sont particulièrement sacrosaints.

Il décrocha un tableau du mur du salon, attacha un petit appareil électronique au clou, recula pour regarder l'effet produit et raccrocha le tableau.

— Maintenant, l'alarme.

Il déroula le fil, qui était raccordé à un montage compliqué. Puis, avec ce même sourire discordant, il expliqua le montage à Priss et John Isidore :

— Ça, c'est l'alarme. Les fils passent sous le tapis ; là, ce sont les antennes. Elles captent la présence de tout... de toute entité *mentationnelle*, dit-il dans son langage obscur, qui ne soit pas l'un de nous quatre.

— Alors ça sonne, dit Priss, et puis quoi ? Il sera armé. On ne peut pas lui tomber dessus et le tuer à coup de dents.

— Ce montage, continua Roy, comporte un bloc Penfield. Quand l'alarme se déclenche, il diffuse une ambiance de panique autour de... l'intrus. À moins qu'il ne fasse très vite, ce qui est possible. Une panique immense ; j'ai mis le volume au maximum. Aucun être humain ne peut rester dans le coin plus de quelques secondes. Sous l'effet de la panique, on se met à tourner en rond dans tous les sens, à s'enfuir n'importe où, et on est pris de spasmes musculaires et nerveux. Ce qui, dit-il pour conclure, nous donnera la possibilité de le coincer. Peut-être. Tout dépend si c'est un crack ou non.

— Mais l'alarme ne nous fera rien à nous ? demanda Isidore.

— C'est vrai, dit Priss à Roy Baty, ça agira sur Isidore.

— Bon, et alors ? dit Roy, qui continua son installation. Ils vont se mettre à cavalier tous les deux sous l'effet de la panique. Ça nous laissera quand même le temps de réagir. Et puis Isidore n'a rien à craindre, il n'est pas sur leur liste. On peut donc s'en servir comme couverture.

— Roy, il n'y a pas une meilleure solution ? dit soudain Priss.

— Non, aucune.

— Je me p-p-procurerai une arme demain, dit Isidore.

— Tu es sûr que la présence d'Isidore ici ne risque pas de déclencher l'alarme ? dit Priss. Après tout, ce n'est qu'un... enfin...

— J'ai fait un réglage qui tient compte de ses émissions encéphaliques, expliqua Roy. À lui tout seul, il ne déclenchera

rien. Il faut un humain de plus – une personne de plus, dit-il à la hâte pour se rattraper.

Il fronça les sourcils et jeta un coup d'œil vers Isidore.

— Vous êtes des androïdes, dit Isidore.

Mais ça lui était égal ; ça ne changeait rien pour lui.

— Je comprends pourquoi ils veulent vous tuer, dit-il. En fait, vous n'êtes pas vivants.

Tout s'expliquait, maintenant. Le *blade runner*, l'exécution de leurs amis, le voyage sur la Terre, toutes ces précautions.

— Quand j'ai prononcé le mot « humain », dit Roy Baty à Priss, j'ai commis une erreur.

— C'est vrai, Mr. Baty, dit Isidore, mais qu'est-ce que j'en ai à faire, après tout ? Je suis un *spécial*. Ils ne me traitent pas très bien non plus. Par exemple, je n'ai pas le droit d'émigrer. Vous, vous n'avez pas le droit de venir ici. Moi, je n'ai pas le droit...

Il se calma et, après un silence, Roy Baty laissa tomber, d'un ton laconique :

— Vous n'auriez pas aimé Mars. Vous ne perdez rien.

— Je me demandais combien de temps vous mettriez, dit Priss, avant de vous rendre compte. Nous sommes différents, n'est-ce pas ?

— C'est sans doute ce qui a foutu dedans Garland et Max Polokov, dit Roy Baty. Ils étaient tellement sûrs de s'en tirer. C'est comme Luba.

— Vous êtes des cérébraux, dit Isidore, tout excité d'avoir compris – excité et fier. Vous pensez abstraitement, et vous ne...

Il se mit à gesticuler et les mots se bousculèrent au portillon. Comme d'habitude.

— Je voudrais bien avoir un cerveau comme le vôtre ; je passerais le test et je ne serais plus un débile. Je vous trouve franchement supérieurs ; je pourrais apprendre beaucoup avec vous.

Au bout d'un moment, Roy Baty dit :

— Je vais finir de brancher le système d'alarme.

Il reprit son ouvrage.

— Il ne comprend toujours pas, dit Priss avec sa petite voix de stentor, comment nous avons quitté Mars. Ce que nous faisons là-bas.

— Ce que nous ne pouvons pas nous empêcher de faire, grogna Roy Baty.

Irmgard Baty se tenait près de la porte depuis un moment ; ils remarquèrent sa présence quand elle parla :

— Je ne crois pas que nous ayons à nous inquiéter de Mr. Isidore, dit-elle d'un ton aimable.

Elle fit quelques pas vers lui et le regarda dans les yeux.

— Comme il dit, « ils ne le traitent pas très bien non plus ». Et ce que nous avons fait sur Mars ne l'intéresse pas ; il nous connaît, il nous aime bien, et ce lien affectif... c'est tout ce qui compte pour lui. Nous avons de la peine à saisir, mais c'est la vérité.

Elle s'adressa à Isidore :

— Vous pourriez vous faire plein de fric en nous dénonçant ; vous avez pensé à ça ?

Elle se retourna vers son mari.

— Vous voyez, il s'en rend compte, mais il ne dira rien.

— Vous êtes quelqu'un de bien, Isidore, dit Priss, l'honneur de votre race.

— S'il était un androïde, dit Roy, débonnaire, il nous balancerait dès demain matin dix heures. Il partirait pour le boulot, et terminé. Je suis baba d'admiration. (Il parlait sur un ton indéchiffrable ; en tout cas pour Isidore.) Et nous qui imaginions tomber dans un monde peu accueillant, une planète peuplée de visages hostiles, d'ennemis acharnés...

Il partit d'un grand éclat de rire.

— Je ne suis pas inquiète du tout, dit Irmgard.

— Tu devrais pourtant mourir de frousse, répliqua Roy.

— Au vote, dit Priss, comme à bord du vaisseau quand nous n'étions pas d'accord.

— Bon, dit Irmgard, je ne dirai plus rien. Mais si nous refusons celui-là, je ne crois pas que nous retrouverons un seul être humain qui soit prêt à nous accepter et à nous aider. Mr. Isidore est...

Elle ne trouvait pas le mot.

— *Spécial*, dit Priss.

Cérémonieusement, ils passèrent au vote.

— On reste, dit Irmgard avec fermeté. Dans cet appartement et dans cet immeuble.

Roy Baty prit la parole.

— Je propose que nous tuions Mr. Isidore et que nous allions nous cacher ailleurs.

Sa femme et lui – et Isidore – se tournèrent vers Priss. D'une voix grave, elle dit :

— Je vote pour que nous nous retranchions ici.

Puis elle ajouta d'une voix plus forte :

— Les qualités de John contrebalancent le danger qu'il y a à ce qu'il soit au parfum. De toute évidence, nous ne pouvons pas espérer nous mêler aux humains et passer inaperçus ; c'est ce qui a tué Polokov et Garland et Luba et Anders. C'est ce qui les a tués tous.

— Ils ont peut-être fait ce que nous sommes en train de faire, dit Roy Baty. Ils ont fait confiance un être humain donné dont ils ont cru qu'il était différent. *Spécial*, comme vous dites.

— Nous n'en savons rien, dit Irmgard. C'est une simple conjecture. Je crois qu'ils...

Elle fit un geste.

— ... se sont montrés. Ont chanté sur une scène d'opéra comme Luba. Nous comptons trop... je vais te dire, Roy, sur quoi nous comptons trop : sur notre fichue intelligence supérieure !

Ses yeux lançaient des flammes ; ses petits seins se soulevaient et descendaient rapidement.

— Tu te crois si fort, Roy ; eh bien, vas-y, Nom de Dieu ! Fais-le tout de suite, là !

— Je crois qu'Irm a raison, dit Priss.

— Alors on confie nos vies à un sous-homme, bon sang ! dit Roy, puis il laissa tomber. J'en ai marre, dit-il simplement. Nous avons fait un long voyage, Isidore.

— J'espère, dit Isidore tout heureux, que je pourrai rendre votre séjour sur la Terre aussi agréable que possible.

Il était persuadé qu'il le pourrait. Pour lui, c'était une certitude, le point culminant de sa vie... et de cette nouvelle autorité dont il aurait fait preuve au vidéophone, dans son travail...

Ce soir-là, dès qu'il eut officiellement fini sa journée, Rick Deckard fila de l'autre côté de la ville vers le marché aux animaux : plusieurs pâtés de maisons occupés par les boutiques de marchands d'animaux avec leurs grandes vitrines et leurs enseignes blafardes. Une sensation d'abattement – la plus horrible et la plus étrange qu'il ait jamais éprouvée qui lui était tombée dessus un peu plus tôt ne s'était pas dissipée. Mais parler d'animaux à des marchands d'animaux était la seule activité qui lui permettrait, pensait-il, d'ouvrir un trou dans cette chape et finalement de dominer son état et de l'exorciser. Autrefois, en tout cas, la seule vue d'animaux et la perspective de marchandages portant sur des sommes importantes lui faisaient le plus grand bien. Ce serait peut-être encore le cas aujourd'hui.

— Monsieur ? lui demanda un employé plein d'allant qui le trouva bouche bée devant la vitrine. Vous avez vu quelque chose ?

— Ce n'est pas ce qui manque. Mais c'est le prix qui me tracasse.

— Dites-moi combien vous pouvez mettre. Ce que vous voulez emporter et comment vous désirez nous régler.

— Trois mille. En espèces. Combien, la famille de lapins, là-bas ?

— Si Monsieur est prêt à verser trois mille tout de suite, je peux lui trouver quelque chose de mieux qu'un couple de lapins. Que diriez-vous d'une chèvre ?

— Je n'y ai pas tellement réfléchi.

— Je peux vous demander si c'est la première fois que vous disposez d'un tel budget ?

— C'est-à-dire que... je ne me trimbale pas tous les jours avec trois mille papiers en poche.

— C'est ce que j'ai cru comprendre quand vous m'avez parlé de lapins. Le problème, c'est que tout le monde a des lapins. J'aimerais vous voir passer dans la classe chèvre, qui, je crois, est la vôtre maintenant. À vrai dire, vous me semblez un homme à chèvre.

— Et... les avantages ?

— Le gros avantage, c'est qu'elle peut être dressée à tuer et à encorner tout voleur éventuel.

— Pas s'ils lui tirent une fléchette hypno avant de descendre de leur autoplane.

Le marchand, impavide, continua :

— La chèvre est loyale. Et elle a un tempérament libre et naturel dont aucune cage ne vient à bout. Et les chèvres ont une caractéristique supplémentaire exceptionnelle, dont vous ne vous doutez peut-être pas. Il arrive hélas souvent, lorsqu'on investit dans un animal, qu'on découvre un matin qu'il a absorbé quelque chose de radioactif et qu'il en est mort. Avec la chèvre, aucune crainte à avoir ; elle est très éclectique et les aliments contaminés ne lui font rien, même des produits qui terrasseraient une vache ou un cheval, sans parler d'un chat. Pour un investissement à long terme, nous estimons que la chèvre – plus encore que le bouc – offre des avantages incomparables aux propriétaires sérieux.

— Et là, c'est une chèvre ? dit Rick en montrant un grand caprin noir qui se tenait bien d'aplomb sur ses pattes au milieu de sa cage.

Rick s'approcha, suivi par le vendeur. L'animal lui parut magnifique.

— Oui, c'est une femelle. Une chèvre noire de Nubie, très forte, comme vous pouvez le voir. Elle fait un malheur sur le marché cette année. Et elle part à un prix très, très intéressant.

Rick sortit de sa poche son numéro de *l'Argus* tout froissé et chercha la liste des chèvres, Nubie, noire.

— Vous payez tout en espèces ? demanda le vendeur, ou vous voulez faire un échange contre un animal usagé ?

— Tout en espèces.

Le vendeur griffonna un prix sur un morceau de papier et rapidement, presque furtivement, le montra à Rick.

— Trop cher, dit Rick qui prit le bout de papier et écrivit son prix.

— Nous ne pourrions pas laisser partir une chèvre pour ce prix-là, monsieur.

Le vendeur écrivit un autre chiffre.

— Cette chèvre a moins d'un an et une très longue espérance de vie, dit-il, montrant le papier à Rick.

— Marché conclu, dit Rick.

Il signa ses traites, donna ses trois mille dollars – la totalité de ses primes – comme premier versement et se retrouva à côté de son autoplane, à moitié hébété, tandis que les employés chargeaient la caisse contenant la chèvre.

« Me voilà propriétaire d'un animal, se dit-il. Un vrai, pas une saleté électrique. Pour la deuxième fois de ma vie. »

Le prix, le montant des traites avaient plongé Rick dans la consternation ; il s'aperçut qu'il tremblait.

« Mais il fallait que je le fasse, réfléchit-il ; après l'expérience avec Phil Resch, il fallait que je retrouve confiance en moi, en mes capacités. Sinon, je n'aurais pas pu garder mon boulot. »

Les mains complètement engourdies, il décolla et mit le cap sur son appartement.

« Et Iran ? Elle va être furieuse. Une telle responsabilité va l'inquiéter. Et comme c'est elle qui est à la maison toute la journée, une bonne partie de l'entretien va lui retomber dessus. »

De nouveau, il s'assombrit.

Quand il eut atterri sur le toit de son immeuble, il resta assis un moment, le temps d'inventer une histoire tout à fait vraisemblable.

« C'était nécessaire pour mon travail, pensa-t-il, à bout d'arguments. Question de prestige. On ne pouvait plus continuer avec un mouton électrique, ça me foutait le moral à zéro. Je vais peut-être pouvoir lui dire ça », décida-t-il.

Il sortit de sa voiture et s'employa à extraire la cage de la chèvre posée sur le siège arrière. La chèvre, qui avait glissé pendant le trajet, le considérait avec des yeux brillants de perspicacité mais ne dit rien.

Il descendit à son étage et emprunta le couloir familial jusqu'à sa porte.

— Bonsoir, dit Iran, occupée dans la cuisine à préparer le dîner. Pourquoi rentres-tu si tard, aujourd'hui ?

— Viens sur le toit, dit-il. Il faut que je te montre quelque chose.

— *Tu as acheté un animal.*

Elle ôta son tablier et lissa ses cheveux machinalement, puis elle le suivit dehors. Ils longèrent le couloir à grands pas pour aller prendre l'ascenseur.

— Tu n'aurais pas dû l'acheter sans moi, hoqueta Iran. J'ai mon mot à dire dans ce genre de décision ; c'est sans doute la plus grosse acquisition que...

— Je voulais te faire la surprise.

— Tu t'es encore fait des primes aujourd'hui, dit Iran, d'un ton accusateur.

— Oui, dit Rick. J'ai réformé trois andros. Il fallait que je l'achète. Ça s'est mal passé aujourd'hui, côté réforme. Je n'aurais pas pu continuer sans posséder un animal.

L'ascenseur arriva sur le toit. Il conduisit sa femme dans l'obscurité, jusqu'à la cage. Puis il alluma les projecteurs – installés pour tous les résidents de l'immeuble – et lui montra la chèvre en silence, attendant sa réaction.

— Oh ! Mon Dieu, dit Iran doucement.

Elle s'avança vers la cage, regarda à l'intérieur, puis elle en fit le tour, examinant la chèvre sous tous les angles.

— C'est une vraie ? demanda-t-elle. Ce n'est pas une fausse ?

— Entièrement vraie. À moins que je ne me sois fait rouler.

Mais cela arrivait rarement ; l'amende leur coûterait une fortune : deux fois et demie le prix courant de l'animal véritable.

— Non, ils n'ont pas dû me rouler.

— C'est une chèvre, dit Iran. Une chèvre noire de Nubie.

— Et pas un bouc. Peut-être qu'on aura des petits. Et du lait avec lequel nous ferons du fromage.

— On peut la laisser sortir ? La mettre là où est le mouton ?
— Il faudra l'attacher. Au moins pendant quelques jours.
— « Ma vie n'est qu'amour et plaisir », dit Iran d'une petite voix étrange. C'est une vieille chanson de Josef Strauss. Tu te souviens ? La première fois que nous nous sommes rencontrés.

Elle posa doucement sa main sur l'épaule de Rick, se pencha vers lui et l'embrassa.

— Beaucoup d'amour et encore plus de plaisir.

— Merci, dit-il en la serrant dans ses bras.

— Descendons vite et remercions Mercer. Puis nous remonterons et nous lui donnerons un nom ; il lui faut un nom. Et tu peux peut-être trouver un bout de corde pour lui faire une longe.

Elle fit mine de rentrer mais leur voisin, Bill Barbour, qui était en train d'étriller sa jument Judy, les héla :

— Salut, Deckard ! Dites, vous avez là une bien jolie chèvre. Félicitations, Mrs. Deckard. Vous aurez, peut-être des petits. Je vous les échangerai contre mon poulain.

— Merci, dit Rick.

Il suivit Iran qui se dirigeait vers l'ascenseur.

— Ça t'a guéri ta dépression ? demanda-t-il. En tout cas, la mienne est guérie !

— Bien sûr, la mienne aussi. On peut maintenant admettre devant tout le monde que le mouton était artificiel.

— Ce n'est pas la peine, dit-il prudemment.

— Mais nous le *pouvons*, insista Iran. Nous n'avons plus rien à cacher, maintenant. Notre rêve s'est enfin réalisé. C'est merveilleux !

De nouveau, elle se mit sur la pointe des pieds, se pencha et l'embrassa délicatement. Son souffle, court et irrégulier, le chatouilla dans le cou. Elle assena alors un coup de poing au bouton de l'ascenseur.

Il eut soudain un pressentiment et dit :

— Ne redescendons pas tout de suite, restons un petit peu avec la chèvre. Il n'y a qu'à s'asseoir ici et à lui donner un peu à manger. Ils m'ont donné un sac d'avoine pour commencer. Et on peut lire le manuel d'entretien ; ils me l'ont donné gratis. Si on l'appelait Euphémia ?

Mais l'ascenseur arrivait, et Iran y entra.

— Iran, attends.

— Ce serait vraiment immoral de ne pas fusionner avec Mercer, par gratitude. J'ai tenu les poignées de la boîte toute la journée, et ça m'a permis de surmonter un peu ma dépression... mais juste un peu, pas comme ça. Et en tout cas, j'ai été atteinte par une pierre, là. (Elle montra son poignet, et il aperçut un petit bleu.) Et je me souviens que je me suis sentie mieux, beaucoup mieux, quand j'étais avec Mercer. Malgré la douleur. C'est une douleur physique mais, spirituellement, nous sommes ensemble. J'ai senti tout le monde, dans le monde entier, tous ceux qui avaient fusionné en même temps. (Elle empêchait la porte de l'ascenseur de se refermer.) Monte, Rick. Juste pour un petit moment. Tu ne fusionnes presque jamais ; je veux que tu transmettes ton état d'âme actuel ; nous leur devons ça. Ce serait immoral de garder ça pour nous.

Elle avait raison, bien sûr. Il finit donc par entrer dans l'ascenseur et ils redescendirent.

Aussitôt dans le salon, Iran alluma la boîte à empathie et une joie immense envahit son visage qui rayonna comme une lune à son premier croissant.

— Je veux que tout le monde sache, lui dit-elle. Ça m'est déjà arrivé une fois ; j'ai fusionné avec quelqu'un qui venait d'acquérir un nouvel animal. Et une autre fois... (Ses traits s'assombrirent un instant et sa joie disparut.) Une fois, j'ai reçu quelqu'un dont l'animal venait de mourir. Heureusement d'autres ont pu lui faire partager leur joie – moi, je n'en avais pas du tout, comme tu t'en doutes –, et ça l'a remonté. On pourrait même atteindre un suicide potentiel ; ce que nous avons, ce que nous ressentons pourrait...

— Ils participeront à notre joie, dit Rick. Mais nous y perdrons. Nous échangerons ce que nous sentons contre ce qu'ils sentent et notre joie sera perdue.

Un mélange informe de couleurs éclatantes emplît l'écran de la boîte à empathie. La femme de Rick prit sa respiration et agrippa fermement les poignées.

— Non, on ne perd pas vraiment tout ce qu'on ressent si l'on en garde un souvenir clair. La fusion, ça ne t'a jamais vraiment emballé, hein, Rick ?

— Pas tellement.

Mais il commençait à entrevoir, pour la première fois, ce que des gens comme Iran pouvaient tirer du mercerisme. Peut-être que son expérience avec Phil Resch avait altéré un minuscule synapse, fermé un circuit neurologique et en avait ouvert un autre. D'où une réaction en chaîne.

— Iran, dit-il sur le ton de l'urgence, je voudrais te parler de ce qui m'est arrivé aujourd'hui.

Il la conduisit jusqu'au divan et la fit asseoir en face de lui.

— J'ai rencontré un autre *blade runner*, que je n'avais jamais rencontré auparavant. Un prédateur qui a l'air d'aimer les détruire. Pour la première fois, après avoir été avec lui, je les ai considérés différemment. Alors que jusque-là, à ma façon, je les avais toujours considérés comme lui.

» Je me suis donc administré le test, une seule question, j'en ai interprété la réponse : je commence à éprouver de l'empathie pour les androïdes. Je ne sais pas si tu te rends compte. Tu l'as dit toi-même ce matin : « Ces pauvres andros », donc tu comprends ce que je veux dire. C'est pour ça que j'ai acheté la chèvre. Je n'avais jamais ressenti une chose pareille. C'est peut-être une simple dépression passagère, comme la tienne. Mais je comprends maintenant ce que tu dois souffrir quand tu es déprimée. J'ai toujours cru que tu aimais ça et que tu aurais pu t'arrêter n'importe quand, du moins avec l'orgue d'humeur. Mais quand on est aussi déprimé, on s'en fout. On devient apathique, on perd tout sens des valeurs. Peu importe de se sentir mieux, puisque plus rien n'a d'importance...

— Et ton travail ?

Les mots lui résonnèrent aux oreilles. Il cligna des yeux.

— Ton travail ? répéta-t-elle. C'est combien, les traites pour la chèvre ?

Elle tendit la main et, machinalement, il sortit le contrat et le lui passa.

— Tant que ça, dit-elle, avec une petite voix. Les intérêts ; Mon Dieu... rien que les intérêts. Et tu as fait ça parce que tu

étais déprimé. Pas pour me faire une surprise, comme tu as commencé par le dire.

Elle lui rendit le contrat.

— Enfin, ça m'est égal. Je suis contente quand même que tu aies acheté la chèvre. Je l'adore. Mais quel fardeau tu t'es mis sur les épaules !

Elle avait repris son air morne.

— Je peux me faire muter dans un autre service, dit Rick. Il y en a dix ou onze différents. Les vols d'animaux, par exemple. Je pourrais me faire muter là.

— Mais nous avons besoin de l'argent des primes. Nous en avons besoin, sinon, ils vont nous reprendre la chèvre !

— Je peux faire prolonger le contrat. De trente-six à quarante-huit mois.

Il sortit un stylo à bille et fit de rapides calculs au dos du contrat.

— Comme ça, on aura cinquante-deux cinquante de moins à payer par mois.

Le vidéophone sonna.

— Si on n'était pas redescendus, dit Rick, si on était restés sur le toit avec la chèvre, on n'aurait pas eu ce coup de fil.

Iran se dirigea vers le vidéophone.

— De quoi as-tu peur ? Ils ne vont pas reprendre la chèvre, pas encore.

Elle décrocha.

— Si c'est le patron, dis que je ne suis pas là.

— Allô ? dit Iran.

« Encore trois andros, se dit Rick, que j'aurais dû courser ce soir au lieu de rentrer. »

Le visage de Harry Bryant apparut sur l'écran vidéo. Trop tard pour se défilier. Rick, les jambes raides, revint vers le vidéophone.

— Oui, il est ici, dit Iran. Nous avons acheté une chèvre, Mr. Bryant.

Elle écouta un moment puis passa le combiné à Rick.

— Il a quelque chose à te dire.

Elle se dirigea aussitôt vers la boîte à empathie s'assit rapidement et, de nouveau, agrippa les poignées. Elle décolla

presque aussitôt. Rick resta le combiné à la main, conscient de son départ mental, conscient de sa propre solitude.

— Allô ! dit-il enfin.

— On a une piste pour deux des androïdes restants, dit Harry Bryant qui appelait de son bureau.

Rick reconnut le meuble, recouvert de documents, de papiers, de tout un bric-à-brac hétéroclite.

— Apparemment, ils ont été prévenus... Ils ont quitté l'adresse que Dave vous avait donnée, et on peut les trouver maintenant dans le... attendez.

Bryant farfouilla sur son bureau et finit par trouver le document qu'il cherchait.

D'un geste automatique, Rick sortit un stylo, posa le contrat du crédit pour la chèvre et se tint prêt à écrire.

— C'est une ancienne coprop : 3967-C, dit le commissaire. Rendez-vous sur les lieux aussitôt que possible. Nous devons supposer qu'ils savent que vous avez dégommé Garland, Luft et Polokov ; c'est pour cela qu'ils ont pris la fuite.

— La fuite, répéta Rick. Pour sauver leur peau.

— Iran me dit que vous avez acheté une chèvre. Aujourd'hui même ? En quittant le bureau ?

— Oui, en rentrant à la maison.

— Je viendrai voir votre chèvre quand vous aurez réformé les derniers androïdes. À propos... je viens d'avoir Dave. Je lui ai raconté les problèmes que vous avez eus ; il m'a dit de vous féliciter et d'être plus prudent. Il dit que les Nexus-6 sont plus malins qu'il ne le croyait. En fait, il n'arrivait pas à croire que vous en ayez réformé trois le même jour.

— Mais trois, ça suffit, dit Rick. Je ne peux pas faire plus. J'ai besoin de repos.

— Demain, ils auront disparu. En dehors de notre juridiction.

— Pas si tôt. Ils seront encore là.

— Allez-y ce soir. Avant qu'ils s'installent, se retranchent. Ils ne se douteront pas que vous puissiez faire si vite.

— Oh si ! Je serai même attendu.

— Vous avez les foies ? À cause de Polokov...

— Non, je n'ai pas les foies, dit Rick.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

— D'accord. J'y vais.

Il allait reposer le combiné.

— Tenez-moi au courant des résultats. Je serai à mon bureau.

— Si je réussis à les avoir, je m'achète un mouton.

— Mais vous en avez déjà un. Je vous ai toujours connu avec un mouton.

— Il est électrique, dit Rick, et il raccrocha.

« Ce sera un vrai, cette fois, se dit-il. Il m'en faut un. En compensation. »

Sa femme était recroquevillée devant la boîte noire, plongée dans l'extase. Il resta debout à côté d'elle un moment, la main posée sur sa poitrine qu'il sentait monter et descendre. Une sensation de vie, d'activité. Iran n'avait pas remarqué sa présence ; comme d'habitude, la fusion avec Mercer était totale.

Sur l'écran, la vague silhouette du vieux Mercer dans sa longue robe montait péniblement, et soudain une pierre vola devant lui.

« Mon Dieu ! se dit Rick. Ma situation est encore pire que la sienne. Mercer n'est pas obligé de faire quelque chose qui lui répugne. Il souffre, mais au moins on ne lui demande pas de violer sa propre identité. »

Il se pencha et, doucement, retira les mains de sa femme des poignées. Puis il prit sa place. Pour la première fois depuis des semaines. Une impulsion. Il n'avait rien prévu ; c'était venu tout d'un coup.

Un paysage désolé s'étendait devant lui. Une odeur âpre de fleurs desséchées flottait dans l'air. C'était le désert et il ne pleuvait jamais.

Un homme était debout à côté de lui, un regard de tristesse dans ses yeux noyés par la douleur.

— Mercer, dit Rick.

— Je suis ton ami, dit le vieil homme. Mais tu dois continuer comme si je n'existais pas. Peux-tu comprendre cela ?

Il ouvrit ses mains vides.

— Non, dit Rick. Je ne comprends pas. J'ai besoin d'aide.

— Comment puis-je te sauver, si je ne puis me sauver moi-même ? dit le vieil homme avec un sourire. Ne vois-tu pas ? *Il n'y a pas de salut.*

— Alors, à quoi ça sert ? demanda Rick. À quoi servez-vous ?

— À te montrer, dit Wilbur Mercer, que tu n'es pas seul. Je suis ici avec toi et je serai toujours ici. Va et accomplis ta tâche, même si tu sais que c'est mal.

— Pourquoi ? Pourquoi devrais-je le faire ? Je peux plaquer mon boulot et émigrer.

— On te demandera de faire le mal où que tu ailles. C'est le fondement de la vie : avoir à violer sa propre identité. Chaque créature vivante y est amenée un jour. C'est l'ombre ultime, la défaite de la création ; c'est l'ouvrage de la fatalité ; la fatalité qui se nourrit de la vie. Partout dans l'univers.

— C'est tout ce que vous pouvez me dire ? demanda Rick.

Une pierre siffla ; il se baissa et fut touché à l'oreille. Il lâcha aussitôt les poignées et se retrouva dans son salon, à côté de sa femme et de la boîte à empathie. Sa tête lui faisait horriblement mal ; il y porta la main et sentit du sang frais qui lui dégoulinait le long du visage.

Iran prit un mouchoir et tamponna sa blessure.

— Je suis contente que tu m'aies décrochée. Je n'arrive pas à supporter qu'on me frappe. Merci d'avoir pris la pierre à ma place.

— J'y vais, dit Rick.

— Travailler ?

— Trois affaires.

Il lui prit le mouchoir et se dirigea vers la porte, encore tout sonné, et avec la nausée par-dessus le marché.

— Bonne chance, dit Iran.

— Ça ne m'a rien apporté de tenir ces foutues poignées, dit Rick. Mercer m'a parlé mais il ne pouvait rien pour moi. Il n'en sait pas plus que moi. Ce n'est qu'un vieillard qui monte vers la mort.

— N'est-ce pas une révélation ?

— Je l'ai déjà eue, cette révélation.

Il ouvrit la porte.

— À tout à l'heure.

Il s'engagea dans le couloir et referma la porte derrière lui.

« Coprop 3967-C, se dit-il, relisant ce qu'il avait écrit au dos de son contrat. C'est en banlieue ; un coin complètement paumé. Bon endroit pour se planquer. Sauf les lumières la nuit. C'est ce qui va me guider. Les lumières. Phototropiques, comme le sphinx tête-de-mort. Et après ça, ce sera fini. Je ferai autre chose, je gagnerai ma vie autrement. Ce sont les trois derniers. Mercer a raison ; il faut que j'en finisse. Mais je ne suis pas sûr d'y arriver. Deux andros ensemble... ce n'est plus une question morale, c'est une question pratique. »

« Il est probable que je ne suis *pas capable* de les réformer, se dit-il. Même si j'essaie ; je suis trop fatigué et il s'est passé trop de choses aujourd'hui Peut-être Mercer savait-il cela. Il avait peut-être prévu tout ce qui va se passer. »

« Mais je sais où je peux trouver de l'aide ; une aide qu'on m'a offerte et que j'ai refusée. »

Il arriva sur le toit, alla s'asseoir dans l'obscurité de son autoplane et composa un numéro.

— Fondation Rosen, dit la standardiste.

— Rachel Rosen, dit-il.

— Pardon ?

— Passez-moi Rachel Rosen, enragea Rick.

— Est-ce que miss Rosen attend votre...

— Bien sûr qu'elle m'attend.

Il patienta. Dix minutes plus tard, la petite figure sombre de Rachel Rosen apparut sur l'écran vidéo.

— Bonsoir, Mr. Deckard.

— Vous êtes occupée ou je peux vous parler ? Je vous retourne votre question de tout à l'heure.

En fait, ce n'était plus comme tout à l'heure ; un siècle s'était écoulé depuis la dernière fois qu'il lui avait parlé. Et le poids, toute l'inquiétude de ce siècle pesaient sur son corps et l'écrasaient. « C'est peut-être la pierre... », pensa-t-il.

Avec son mouchoir, il tamponna la blessure qui saignait toujours.

— Vous vous êtes coupé l'oreille, dit Rachel. Mon pauvre ami !

— Vous croyiez vraiment que j'allais vous appeler ? Quand vous l'avez dit ?

— Bien sûr. Sans moi, l'un des Nexus-6 vous aura avant que vous ayez eu le temps de l'avoir.

— Vous vous êtes trompée.

— Pourtant, vous m'appellez. Vous voulez que je descende à San Francisco.

— Oui, ce soir même.

— Oh ! mais il est trop tard. Je viendrai demain ; il y a une heure de trajet.

— J'ai ordre de les attraper ce soir... Sur les huit du début, il en reste trois.

— À vous entendre, on dirait que vous en avez bavé.

— Si vous ne me rejoignez pas ce soir, il faudra que j'y aille seul, et je n'arriverai pas à les réformer. Je viens de m'acheter une chèvre.

— Ah ! vous, les humains ! dit Rachel en riant. Les chèvres sentent horriblement mauvais.

— Non, les boucs seulement. Je viens de le lire dans la notice qu'ils m'ont donnée avec.

— Vous êtes vraiment fatigué, dit Rachel. Vous avez l'air sonné. Êtes-vous sûr de ce que vous allez faire, essayer de réformer trois autres androïdes dans la même journée ?

— Franklin Powers, dit Rick, l'an dernier, à Chicago, en a réformé sept en un jour.

— L'ancien modèle Sturgeon Y-4, dit Rachel. C'est autre chose.

Après une pause elle reprit :

— Non, Rick, je ne peux pas y aller. Je n'ai même pas encore dîné.

— J'ai besoin de vous, dit-il.

« Sinon je vais crever, pensa-t-il. Je le sais, Mercer aussi ; et je crois que toi aussi. Je perds mon temps à essayer de te convaincre. Mais il n'y a rien à faire avec les androïdes, ils sont hors de portée... »

— Je suis désolée, Rick. Mais ce n'est pas possible ce soir. Il faudra que vous remettiez ça à demain.

— Vengeance d'androïde, dit Rick.

— Quoi ?

— Parce que je vous ai embêtée avec mon test Voigt-Kampff.

— Vous le pensez vraiment ? dit-elle en ouvrant de grands yeux. *Vraiment ?*

— Allez, bonsoir, dit-il, s’apprêtant à raccrocher.

— Écoutez, se hâta de dire Rachel, tâchez de faire un peu fonctionner votre cerveau !

— Vous dites ça parce que vous, les Nexus-6, vous êtes plus intelligents que les humains.

— Non, je ne comprends vraiment pas, dit Rachel dans un soupir. Ce dont je suis sûre, c’est que vous n’avez pas envie de faire ce boulot ce soir... même peut-être jamais. Vous êtes sûr de vouloir que je vienne vous aider à réformer ces trois derniers androïdes ? Ou voulez-vous que je vous persuade de ne pas y aller ?

— Venez, dit-il, et nous irons à l’hôtel.

— Pour quoi faire ?

— Quelque chose que j’ai appris aujourd’hui, dit-il d’une voix rude. Sur les situations où un humain mâle a affaire à un androïde femelle. Venez ici, ce soir, à San Francisco, et j’abandonne les derniers andros. On fera autre chose.

Elle le regarda puis dit brusquement :

— D’accord. J’arrive. Où est-ce qu’on se retrouve ?

— Au Saint-Francis. C’est le seul hôtel presque convenable de la Baie.

— Et vous ne ferez rien d’ici là ?

— Non, je resterai dans la chambre de l’hôtel et je regarderai l’Ami Buster à la télé. Depuis trois jours, il a Amanda Werner comme invitée. Elle me plaît ; je pourrais passer le reste de mes jours à la regarder. Elle a des seins qui sourient.

Il raccrocha et demeura immobile un moment, l’esprit vide. Le froid qui régnait dans la cabine finit par le saisir et le ramena sur terre. Il mit le contact et décolla en direction du centre de San Francisco. En direction de l’hôtel Saint-Francis.

Assis dans sa vaste et somptueuse chambre d'hôtel, Rick Deckard était occupé à lire les fiches signalétiques des deux androïdes Roy et Irmgard Baty. Le dossier de ces deux-là comprenait aussi deux photos prises au téléobjectif, deux tirages flous sur papier couleur 3-D, à peine utilisables, il trouva que la femme n'était pas mal. Mais Roy Baty, c'était autre chose. Quelque chose d'inquiétant.

« Pharmacien sur Mars », lut-il sur la fiche de renseignements. C'était, du moins, la couverture choisie par l'andro. Mais c'était probablement un manuel, un ouvrier agricole rongé d'ambition. Les androïdes rêveraient-ils ? se demanda Rick. Bien sûr, puisqu'il leur arrive de tuer leur patron pour s'enfuir vers la Terre. Vers une vie meilleure, sans servitude. Comme Luba Luft, pour chanter *Don Juan* ou *Les noces*, au lieu de trimer dans un champ de cailloux sur une planète colonisée.

Roy Baty (disait la fiche signalétique) est un être agressif, une personnalité affirmée douée d'un ersatz d'autorité. Préoccupé de métaphysique, cet androïde « mystique » a été l'instigateur d'une tentative d'évasion en groupe assortie d'une pseudo-justification idéologique : le caractère prétendument sacré de la « vie » des androïdes. De plus, cet androïde a dérobé et manipulé pour diverses expériences des drogues ayant pour propriété de permettre la fusion des esprits. Pris sur le fait, il a alors fait remarquer que les androïdes étaient « privés » de toute expérience de groupe du genre du mercerisme, et indiqué qu'il désirait remédier à cet état de fait.

Ce rapport avait quelque chose de pathétique. Un être grossier et froid, une machine, tentait de participer à une expérience qu'un défaut volontaire de fabrication lui interdisait délibérément. Mais il en aurait fallu beaucoup plus pour que

Rick se laisse attendrir ; à lire les quelques notes que Dave avait jetées sur le papier, il se dégageait même de ce Roy Baty quelque chose de particulièrement repoussant. Après avoir tenté de pénétrer de force dans la fusion mercerienne, et devant son échec, il avait manigancé l'assassinat de plusieurs êtres humains... puis la fuite sur Terre. Là, les huit fuyards s'étaient peu à peu réduits à trois. Et les trois derniers membres du groupe de criminels étaient eux-mêmes condamnés : si Rick échouait, un autre le remplacerait, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on en vienne à bout. La marche du temps, songea-t-il. Le cycle de la vie. Avec le dernier crépuscule, l'ultime rumeur. Puis le silence de la mort. Cette affaire était un univers en raccourci – mais complet.

La porte de la chambre s'ouvrit à la volée.

— Quel vol ! dit Rachel Rosen, à bout de souffle.

Elle entra. Elle avait revêtu une longue jaquette de lamé sous laquelle on apercevait un short et un soutien-gorge assortis. Elle portait à la main un grand sac de cuir et un sac en papier qu'elle tendit à Rick en disant :

— Tenez ! J'ai acheté une bouteille de bourbon. Dites donc, quelle belle chambre ! (Elle regarda sa montre.) Moins d'une heure ! On peut dire que j'ai foncé.

Rick dit alors :

— Le pire des huit est encore vivant. Celui qui a tout organisé.

Il lui tendit le dossier de Roy Baty. Elle déposa le sac en papier et lui prit les feuillets des mains.

— Vous savez où il se cache ? demanda-t-elle après avoir lu le rapport.

— J'ai l'adresse d'une coprop. Au fin fond de la banlieue. Il y traîne peut-être encore un ou deux *spéciaux* dégénérés, des têtes d'épingle ou des débiles qui y mènent ce qu'ils prennent probablement pour une vie normale.

Rachel tendit la main.

— Voyons les autres.

— Des femmes, toutes les deux, dit-il en lui passant les feuillets. L'une se nomme Irmgard Baty, l'autre se fait appeler Priss Stratton.

Jetant un coup d'œil au dossier de cette dernière, Rachel eut un cri de surprise :

— Oh !

Laissant tomber les feuillets, elle alla rapidement à la fenêtre et regarda le paysage nocturne de la ville.

— Je pense que la dernière... enfin... ça va vous faire un coup. Après tout, peut-être que non, peut-être que vous vous en fichez...

Elle était devenue toute pâle et sa voix tremblait. Elle donnait les signes soudains d'une grande nervosité.

— Je ne comprends pas un traître mot de ce que vous racontez !

Il récupéra les dossiers, les étudia, cherchant à découvrir ce qu'ils contenaient qui avait bien pu la mettre dans cet état.

— Si nous ouvrons cette bouteille de bourbon ?

Rachel emporta le sac de papier dans la salle de bains, y prit deux verres, revint dans la chambre. Elle continuait à paraître distraite, mal assurée – et préoccupée. Il sentait que quelque chose n'allait pas, voyait défiler sur le visage de Rachel une série d'expressions qui trahissaient le déroulement contrarié de ses pensées. Elle reprit :

— Pouvez-vous l'ouvrir ? Attention, il y en a pour une petite fortune, ce n'est pas du synthétique. Véritable alcool de grain d'avant-guerre !

Il prit la bouteille, l'ouvrit, versa de l'alcool dans les deux gobelets.

— Dites-moi ce qui ne va pas, demanda-t-il.

— Au vidéophone, tout à l'heure, vous m'avez dit que si je vous rejoignais ce soir, vous laisseriez tomber les trois andros. Vous avez dit : « On fera autre chose ». Seulement nous sommes là et...

— Dites-moi ce qui vous a tant déplu, tout à l'heure.

Elle lui fit face d'un air de défi.

— Dites-moi ce que nous allons faire au lieu de perdre notre temps en palabres à propos des trois derniers andros Nexus-6 !

Elle déboutonna sa jaquette, l'emporta jusqu'à la penderie et l'y accrocha. C'était la première fois que Rick avait l'occasion de la regarder pour de bon.

Une nouvelle fois, il fut frappé par ce que ses proportions avaient d'étrange : sa massive chevelure brune lui faisait une assez grosse tête, et ses petits seins conféraient à son corps une allure assez juvénile, presque garçonnière. Mais ses grands yeux, derrière ses longs cils maquillés avec art, ne pouvaient appartenir qu'à une femme mûre. Là, toute ressemblance avec l'adolescence s'arrêtait. Rachel avait tendance à faire porter le poids de son corps vers l'avant et, quand elle laissait pendre ses bras, les coudes étaient toujours légèrement ployés. « C'est la posture du chasseur sur ses gardes, songea Rick, avec peut-être un rien de Cro-Magnon... Elle est de la race des grands chasseurs. » Guère charnue, le ventre plat, les fesses petites et les seins plus petits encore – on avait moulé Rachel sur quelque modèle celtique, anachronique et séduisant. De son short ultracourt sortaient deux longues jambes qui avaient quelque chose d'asexué, dépourvues de courbes et de rondeurs nubiles. Mais l'impression générale restait bonne.

Il sirotait son bourbon. Il avait perdu l'habitude de ce goût, de cet arôme presque violent, et il avait un certain mal à avaler. Rachel, au contraire, buvait le sien comme de l'eau.

Assise au bord du lit, Rachel lissait machinalement de la main la courtepointe. Elle avait pris une expression boudeuse. Il posa son verre sur la table de nuit et vint s'installer à côté d'elle. Le lit céda sous son poids, et Rachel changea de position pour s'écartier de lui.

– Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

Il tendit la main pour prendre la sienne ; elle était froide, osseuse, vaguement humide.

– Qu'est-ce qui vous tracasse ?

– C'est cette fiche Nexus-6, la dernière, finit-elle par articuler comme si elle avait du mal à parler. Elle est du même modèle que moi.

Elle gardait les yeux baissés sur la courtepointe ; apercevant un fil, elle s'en empara et se mit à le rouler pour en faire une boulette.

– Vous n'avez donc pas fait attention à son signallement ? C'est aussi le mien. Peut-être qu'elle se coiffe et s'habille autrement – peut-être même qu'elle s'est achetée une perruque.

Mais quand vous la verrez, vous comprendrez ce que je veux dire. (Elle eut un rire sardonique.) Heureusement que la fondation a admis que je suis un androïde. Sinon, vous seriez probablement devenu fou en rencontrant Priss Stratton. À moins que vous ne l'ayez prise pour moi.

— Pourquoi cela vous ennuie-t-il tant ?

— Vous alors ! Je serai présente quand vous la reformerez, vous ne trouvez pas ça suffisant ?

— Peut-être pas. Peut-être que je ne la trouverai pas.

— Je connais la psychologie du Nexus-6. C'est pour ça que je peux vous aider, c'est la raison de ma présence. Ils sont terrés tous ensemble, maintenant, les trois derniers. Rassemblés autour du malade, là, celui qui se fait appeler Roy Baty. C'est lui qui dirigera, qui sera le cerveau de leur ultime tentative de défense – certainement la plus éperdue.

Sa bouche se tordit et elle ajouta :

— Quand j'y pense...

— N'y pensez plus, dit-il.

Il prit son petit menton étroit dans la paume de sa main, la força à relever la tête pour lui faire face. « Je me demande ce que ça fait d'embrasser un androïde », songea-t-il. S'inclinant de quelques centimètres vers l'avant, il posa un baiser sur ses lèvres sèches. Rien. Rachel demeura impassible. Comme si cela ne lui faisait rien. Et pourtant, Rick avait l'intuition du contraire. Mais peut-être prenait-il ses désirs pour des réalités.

— Si j'avais pu savoir cela avant de venir, reprit Rachel, jamais je ne serais venue ! C'est vraiment trop me demander. Vous savez ce que je ressens pour cette Priss Stratton ?

— De l'empathie, dit Rick.

— Quelque chose de ce genre... Je m'identifie à elle. C'est dingue ! Je vais me voir mourir. D'ailleurs, c'est peut-être ce qui se produira. Vous me prendrez pour elle, et adieu Rachel ! Elle n'aura plus qu'à regagner Seattle pour vivre ma vie à ma place. C'est la première fois de ma vie que j'ai ce genre de sentiment. Nous sommes bel et bien des machines, on nous emboutit à la chaîne, comme des capsules de bouteille. Je – moi, personnellement –, je croyais exister en tant que telle, et ce n'est

qu'une illusion... Je ne suis qu'un modèle de série parmi des milliers d'autres.

Elle frissonna.

Rick ne put s'empêcher de se moquer d'une morosité qu'il jugeait outrée.

— Les fourmis n'ont pas ce genre de sentiments et pourtant elles sont physiquement identiques.

— Les fourmis ! Elles n'ont pas de sentiments du tout.

— Et les jumeaux identiques... Ils n'ont pas...

— Mais ils s'identifient l'un à l'autre ; j'ai cru comprendre qu'ils avaient un lien empathique d'une nature très particulière.

Elle se leva et alla prendre la bouteille de bourbon d'une démarche peu assurée. Elle remplit son verre et, de nouveau, en avala rapidement le contenu. Elle erra un peu à travers la chambre, les sourcils froncés puis, comme par hasard, elle revint s'installer sur le lit ; cette fois, elle s'y allongea et s'étira, appuyée contre les gros oreillers rebondis. Elle soupira.

— Laissez tomber les trois andros. (Sa voix était lasse, soudain.) Je suis si fatiguée... Le voyage, j'imagine. Et tout ce que j'ai appris aujourd'hui. Je n'ai plus qu'une seule envie : dormir. (Elle ferma les yeux.) Si je meurs... murmura-t-elle, peut-être que je revivrai à l'instant même où la fondation Rosen produira le prochain androïde du même modèle que moi... (Elle rouvrit les yeux et l'en foudroya férocement.) Est-ce que vous connaissez la vraie raison de ma venue ici ? Est-ce que vous savez pourquoi Eldon et les autres Rosen – les vrais, les humains – voulaient que je vous rejoigne ?

— Pour m'espionner, répondit-il. Ouvrir les yeux et chercher à cerner avec exactitude les détails qui trahissent les Nexus-6 quand on les soumet au Voigt-Kampff.

— Pas seulement le Voigt-Kampff... Tout ce qui contribue à leur conférer une qualité différente... Ensuite, je fais mon rapport, et la fondation n'a plus qu'à procéder aux modifications nécessaires de ses techniques de fabrication. Et hop ! Je vous présente le Nexus-7. Et quand celui-là se fera prendre, on apportera de nouvelles modifications, et ainsi de suite jusqu'au jour où nous tiendrons réellement un modèle indétectable.

— Avez-vous entendu parler du Boneli ?

— Les réflexes ? Nous travaillons aussi sur les ganglions de la moelle épinière. Un jour, le Boneli ne sera plus qu'un vieux machin démodé et oublié, rassurez-vous.

Elle sourit avec une légèreté qui tranchait bizarrement sur ses propos. Rick était incapable de dire si elle était sérieuse. L'importance, la gravité du sujet qu'elle abordait ne l'empêchait pas de parler sur un ton badin. « Peut-être se comporte-t-elle tout simplement comme un androïde, songea-t-il. Aucune émotion *réelle*, aucun sens de la signification *réelle* de son discours. Rien qu'une compréhension purement intellectuelle, abstraite, une réduction atomiste du monde à un ensemble de constituants sans lien les uns avec les autres... »

Sans compter que Rachel s'était mise, en somme, à le taquiner. Un instant auparavant, elle s'apitoyait sur son propre sort, et maintenant, elle ironisait sur celui de Rick.

— Allez vous faire voir, dit-il.

Elle rit :

— Je suis ivre. Je ne peux pas vous accompagner. Si vous y allez... (Elle eut un geste fataliste.) Je vais rester dormir et vous me raconterez tout en rentrant.

— Sauf que je ne rentrerai pas, parce que Roy Baty ne me loupera pas...

— Mais je suis beaucoup trop ivre pour vous aider, en tout cas. Et puis, vous connaissez la vérité, maintenant, la dure vérité : je suis ici pour vous observer, pas pour vous aider. Quoi qu'il arrive, je n'interviendrai pas. Que Roy Baty vous loupe ou pas, je m'en moque. Je tiens à ma propre peau, c'est tout. (Elle ouvrit de grands yeux ronds.) Bon sang ! J'ai l'impression d'éprouver une sérieuse empathie à l'égard de moi-même ! Vous comprenez, si jamais je me décidais à vous accompagner...

Tendant la main, elle se mit à jouer avec un bouton de sa chemise puis, lentement, sans difficulté, elle entreprit de la déboutonner :

— Je n'ose pas y aller ; les androïdes n'éprouvent aucun sentiment de solidarité les uns vis-à-vis des autres, et je sais que cette salope de Priss Stratton me détruirait pour prendre ma place. Vous comprenez ? Otez donc votre veste.

— Pourquoi ?

— Pour que nous puissions nous coucher, dit Rachel.

— Je me suis acheté une chèvre noire de Nubie, dit-il. Il faut que je réforme les trois andros qui restent. Il faut que je finisse mon boulot et que je rentre chez moi voir ma femme.

Il se leva, contourna le lit pour aller prendre la bouteille de bourbon. Debout, il se versa précautionneusement un second verre ; sa main tremblait un peu, mais très peu, constata-t-il. Probablement la fatigue. « Nous sommes très fatigués tous les deux, se dit-il. Trop fatigués pour donner la chasse à trois andros, surtout quand le plus dangereux des huit est dans le lot. »

Il constata alors, tout à coup, que le principal androïde lui inspirait une frayeur incontestable. C'était venu peu à peu, sans qu'il ose se l'avouer. Tout dépendait de Roy Baty, et ça depuis le début. Depuis qu'il s'était mis en chasse, il n'avait affronté et réformé, les unes après les autres, que des émanations de plus en plus dangereuses de Baty. Et maintenant, c'était Baty lui-même qui restait. À cette idée, la peur enfla encore en lui ; elle s'empara de tout son être maintenant qu'il lui avait laissé franchir le seuil de sa conscience.

— Je ne suis pas en état d'y aller sans vous, dit-il à Rachel. Je ne suis même pas en état de quitter cette pièce. De toute façon, c'est Polokov qui est venu me chercher, et d'ailleurs Garland aussi, pratiquement...

— Et vous croyez que Baty va en faire autant ?

Posant son verre vide, elle se pencha en avant tendit les bras en arrière et dégrafa son soutien gorge. Elle le fit glisser avec agilité puis se mit debout, titubante, et sourit parce quelle titubait.

— Dans mon sac, il y a un... heu... objet, en provenance de notre usine automatique de Mars. C'est un... machin-truc-chouette d'urgence, une sécurité qu'on utilise lors des premiers contrôles que subissent les andros au sortir de la chaîne de fabrication. Prenez-le. Ça ressemble à une huître vous verrez.

Il se mit en devoir de fouiller son sac. Tout comme celui d'une vraie femme, ce sac contenait à peu près tous les articles imaginables. Rick se mit à le fouiller interminablement...

Entre-temps, Rachel avait retiré ses souliers d'un coup de pied et fait coulisser la fermeture à glissière de son short. En se balançant sur un pied, elle recueillit le petit morceau de tissu du bout de l'orteil et l'envoya voltiger à travers la pièce. Elle se laissa alors retomber sur le lit, roula sur elle-même pour aller récupérer son verre et, dans ce mouvement, le fit par mégarde rouler sur la moquette. « Merde », dit-elle, et elle entreprit de se remettre sur pied. Ayant non sans mal récupéré le verre, elle se tint un moment debout, regardant Rick qui s'acharnait sur le contenu de son sac. Elle ne portait plus que son slip. Elle finit par écarter les couvertures, se glissa dans le lit et les ramena sur elle.

— C'est ça ?

Il brandissait une petite sphère de métal aplatie, d'où sortait un bouton poussoir.

— Mmm... Ça fait tomber les androïdes en catalepsie, dit Rachel, les yeux clos. Pendant quelques secondes, en tout cas. En suspendant leur respiration. La vôtre aussi, d'ailleurs, mais les humains peuvent très bien continuer à fonctionner sans respirer – transpirer ? – pendant quelques instants. Alors que les andros ont un...

— Je sais. (Il se redressa.) Le système nerveux des androïdes n'a pas la même souplesse d'adaptation que le nôtre, mais enfin, comme vous dites, c'est une simple question de cinq ou six secondes.

— Assez, murmura Rachel, pour vous sauver la vie. Alors (elle se redressa et s'assit dans le lit), si Roy Baty s'amène ici, vous aurez ce gadget entre les mains et vous n'aurez qu'à presser sur le bouton. Et pendant que le père Baty s'immobilisera, le sang privé d'oxygène et les neurones en déroute, vous pourrez le tuer avec votre laser.

— Vous avez un laser, dit-il, dans votre sac...

— Factice. Les androïdes... (elle bâilla, les yeux clos de nouveau) ne sont pas autorisés à se balader avec des lasers.

Il marcha jusqu'au lit.

Rachel se tortilla et finit par arriver à s'allonger sur le ventre, le visage enfoui dans la blancheur du drap du dessous.

— Voilà un lit bien noble, propre et virginal, déclara-t-elle. Seules des jeunes femmes bien nobles, propres et... (Elle s'interrompt pour réfléchir.) Les androïdes ne peuvent pas avoir d'enfant, finit-elle par dire. Est-ce une perte ?

Il finit de la déshabiller, dévoilant la froide blancheur de ses reins.

— Est-ce une perte ? répéta-t-elle. Je ne sais vraiment pas. Je n'ai aucun moyen de le dire. Qu'est-ce que ça fait, d'avoir un enfant, de le porter ? Et d'ailleurs, pendant que j'y suis, qu'est-ce que ça fait de naître ? Nous ne naissons pas, nous ne grandissons pas ; au lieu de mourir de vieillesse ou de maladie, nous nous usons, comme des fourmis. Tiens, encore les fourmis ! C'est ce que nous sommes. Pas vous, moi. Des machines réflexes recouvertes de chitine et dépourvues de vie réelle.

Tournant la tête de côté, elle lança d'une voix forte :

— *Je ne suis pas vivante, vous savez !* Ce n'est pas avec une femme que vous allez coucher. Alors, pas de déception, hein ? Vous avez déjà fait l'amour avec un androïde ?

— Non, dit-il en se débarrassant de sa chemise et de sa cravate.

— Si j'ai bien compris, à ce qu'on dit, c'est assez convaincant à condition de ne pas trop y penser. Si vous réfléchissez trop, si vous pensez à ce que vous êtes en train de faire, vous ne pourrez plus continuer. Pour des raisons... hum, hum... physiologiques.

Il se courba et déposa un baiser sur son épaule nue.

— Merci, Rick, dit-elle bravement. Mais n'oubliez pas : n'y pensez pas, contentez-vous de le faire ! Ne vous interrompez pas pour jouer les philosophes, parce que, d'un point de vue philosophique, c'est horrible. Pour nous deux.

— Après, j'ai toujours l'intention de me mettre aux troussees de Roy Baty, et je compte toujours sur vous pour m'y accompagner. Je sais très bien que ce laser, dans votre sac, est...

— Vous vous imaginez que je réformerai un de nos andros pour vous ?

— Je n'imagine rien du tout. Je pense qu'en dépit de ce que vous avez dit, vous m'aidez de toutes vos forces. Sinon, vous ne seriez pas allongée ici, dans ce lit.

— Je vous aime, dit Rachel. Si j'entrais dans une pièce et que je tombais sur un sofa tapissé de votre peau, le Voigt-Kampff ferait *tilt* !

« À un moment ou à un autre, cette nuit, je vais réformer un Nexus-6 qui est l'image exacte de cette fille nue, se dit-il en éteignant la lumière. Dieu du ciel, songea-t-il, j'en suis arrivé au même point que Phil Resch. *D'abord coucher avec...* Puis la tuer. »

— Je ne peux pas, dit-il à haute voix en sortant du lit ;

— Dommage, vraiment, dit Rachel dont la voix tremblait.

— Ce n'est pas à cause de vous. C'est à cause de Priss Stratton ; à cause de ce que je dois lui faire...

— Nous ne sommes pas pareils. Moi, je me moque de Priss Stratton. Tenez !

Elle se redressa d'un seul coup dans le lit. Dans l'obscurité, il distinguait à peine sa mince silhouette presque dépourvue de poitrine.

— *Venez coucher avec moi, et je me charge de Priss Stratton. D'accord ?* Parce que moi, je ne peux pas supporter d'en arriver si près et puis...

— Merci, dit-il.

La reconnaissance – certainement amplifiée par le bourbon – montait en lui, lui serrant la gorge. « Deux, songea-t-il. Il ne m'en reste plus que deux à réformer, maintenant. Rien que les Baty. Rachel le fera-t-elle vraiment ? Sans aucun doute. Les androïdes pensent et fonctionnent bel et bien de cette manière. » Mais c'était pourtant la première fois qu'il lui arrivait quelque chose d'aussi extraordinaire.

— Tu te décides, oui ? implora Rachel.

Il se décida.

Après, ils s'offrirent un véritable luxe : Rick fit monter du café. Il s'abandonna longtemps aux bras accueillants d'une chaise longue multicolore, sirotant son café en songeant aux quelques heures à venir. Et pendant ce temps, Rachel s'ébrouait à grand bruit sous une douche brûlante.

— Tu n'as pas perdu au change en concluant ce marché avec moi, lança-t-elle quand elle eut arrêté de faire couler l'eau.

Dégouttante d'eau, les cheveux retenus par une bande de caoutchouc, elle apparut, toute nue et toute rose, à la porte de la salle de bains.

— Nous les androïdes, on est incapables de maîtriser nos passions physiques, sensuelles. J'ai l'impression que tu as abusé de ma faiblesse.

Mais elle n'avait pourtant pas vraiment l'air en colère. Elle était même devenue plutôt enjouée et aussi humaine que n'importe laquelle des femmes qu'il connaissait.

— Est-il vraiment nécessaire que nous nous mettions sur la piste de ces trois andros ce soir même ?

— Oui, répondit-il. Deux pour moi, un pour toi.

Comme Rachel venait de le dire, c'était un marché conclu.

S'enveloppant d'une immense sortie de bain, Rachel demanda :

— C'était bon ?

— Oui.

— Tu recoucherais avec un androïde ?

— Si c'était une femme et qu'elle te ressemble, oui...

— Est-ce que tu connais la durée de la vie d'un robot tel que moi ? Il y a deux ans que j'existe. D'après toi, combien me reste-t-il ?

Après une hésitation, il finit par dire :

— Deux autres années, environ.

— C'est un problème qu'ils n'ont jamais été en mesure de résoudre. La régénération cellulaire. Le remplacement perpétuel, ou quasiment perpétuel... Enfin, c'est ainsi.

Elle se mit à se frictionner vigoureusement. Son visage avait perdu toute expression.

— Je suis désolé, dit Rick.

— Bof ! dit Rachel. C'est moi qui suis désolée d'avoir mis ça sur le tapis. Ça a au moins l'avantage d'empêcher les humains de briser leur ménage pour suivre un androïde.

— Et c'est la même chose pour les Nexus-6 ?

— C'est une question de métabolisme. Pas de cervelle.

Elle sortit à petits pas, saisissant son slip au passage, et entreprit de se rhabiller.

Il se rhabilla aussi. Puis, ensemble mais sans dire un mot, ils gagnèrent le toit de l'hôtel où un employé aimable et habillé tout en blanc avait garé l'autoplane.

Ils prirent la direction de la banlieue. Rachel dit alors :

— Quelle belle nuit !

— Je pense que ma chèvre est endormie, à cette heure-ci. À moins que les chèvres ne soient nocturnes ? Il y a des animaux qui ne dorment jamais. Les moutons, par exemple. En tout cas, je ne m'en suis jamais aperçu. Vous leur tombez dessus à n'importe quelle heure, ils sont là, les yeux grands ouverts, s'attendant à recevoir de la nourriture.

— Elle est comment, ta femme ?

Il ne répondit pas.

— Est-ce que...

Rick l'interrompit.

— Si tu n'étais pas un androïde, je t'épouserais. Si la loi m'y autorisait, je le ferais.

— Nous pourrions vivre dans le péché, mais le hic, c'est que je ne vis pas...

— Du point de vue de la loi. Mais en réalité, tu es vivante. Du point de vue de la biologie. Tu n'es pas faite de circuits transistorisés, comme un animal artificiel. Tu es un organisme vivant.

« Et dans deux ans, ajouta-t-il *in petto*, tu seras usée et tu mourras. Parce que le problème du renouvellement cellulaire

n'a pas trouvé de solution, comme tu le faisais remarquer tout à l'heure. Alors, dans le fond, qu'est-ce que ça peut bien foutre, hein ? »

« Je suis fini, se dit-il encore. Comme *blade runner*, je suis fini. Les Baty seront mes derniers. Après ce qui s'est passé, ce soir, je ne pourrai plus continuer. »

— Comme tu as l'air triste, dit Rachel.

Il tendit la main et lui effleura la joue.

— Tu ne seras plus capable de chasser d'androïde, dit-elle posément. Alors, ne prends pas l'air si triste.

Il la regarda avec de grands yeux.

— Aucun *blade runner* n'a été capable de continuer, poursuivit-elle, après avoir couché avec moi. Sauf un. Un type vraiment cynique. Phil Resch. Et un peu dingue, avec ça. Il travaille sur des terrains abandonnés, à son propre compte.

— Je vois, dit Rick.

Il se sentait comme anesthésié. Son corps tout entier sourd, gourde, ankylosé.

— De toute façon, nous ne ferons pas le voyage pour rien : tu vas faire la connaissance d'un type merveilleux, d'une spiritualité intense.

— Roy Baty... Tu les connais donc tous ?

— Je les connaissais tous quand ils existaient encore. Je n'en connais plus que trois, désormais. Nous avons tenté de t'arrêter, ce matin, avant que tu te mettes au travail sur les listes de Dave Holden. J'ai essayé de nouveau, juste avant que Polokov prenne contact avec toi. Après ça, il a fallu que j'attende.

— Jusqu'à ce que je m'effondre, dit-il, et que je t'appelle.

— Il y a près de deux ans que Luba Luft et moi étions des amies très, très intimes. Qu'est-ce que tu avais pensé d'elle ? Elle te plaisait ?

— Elle me plaisait.

— Mais tu l'as tuée.

— C'est Phil Resch qui l'a tuée.

— Ah bon... Phil Resch t'a donc raccompagné jusqu'à l'opéra ? Nous l'ignorions, il y a eu une rupture de nos communications, quelque part. Nous savions seulement qu'elle avait été tuée. Bien sûr, nous avons pensé que c'était par toi.

— De la liste établie par Dave, dit-il, je crois pouvoir encore réformer Roy Baty. Mais probablement pas Irmgard Baty.

« Et pas Priss Stratton, songea-t-il. Même maintenant. Même après ce que je viens d'apprendre. »

— Alors... tout ce qui s'est passé à l'hôtel, reprit-il, ce n'était qu'une...

— La fondation, répondit Rachel, voulait toucher les *blade runners* ici et en Union soviétique. Nous avons constaté que la méthode en question semblait donner d'excellents résultats... pour des raisons que nous ne comprenons ni toutes ni très bien. Une autre de nos limitations, probablement.

— Je ne crois pas que ta « méthode » marche aussi souvent et aussi bien que tu le dis, crut-il bon d'avancer.

— En tout cas, si j'en juge d'après toi...

— On verra bien...

— C'est tout vu, dit Rachel. Il m'a suffi de voir cette expression douloureuse sur ton visage, ce chagrin. C'est le résultat que j'attendais.

— Et combien de fois as-tu fait ça ?

— Je ne sais plus. Sept, huit – non ! Je crois bien que c'est neuf. Oui, c'est ça, neuf fois.

— L'idée, comme le métier, est vieille comme le monde.

— Que... quoi ?

Poussant le volant à fond, Rick mit l'autoplane en piqué.

— En tout cas, c'est l'effet que ça me fait. Je vais te tuer. Puis j'irai seul me faire Roy Baty, sa femme et Priss Stratton. Tout seul.

— C'est pour cela que tu atterris ? (Pleine d'appréhension, elle ajouta :) Tu auras une grosse amende. J'appartiens le plus légalement du monde à la fondation. Je ne me suis pas enfuie ici après avoir quitté Mars en fraude. Je n'appartiens pas à la même catégorie que les autres.

— Oui, mais si je peux te tuer, ça veut dire que je pourrai tuer les autres.

Elle plongeait les mains dans son sac gonflé, débordant de tout un fatras inutile, et entreprit de le fouiller frénétiquement.

— Saloperie de sac, dit-elle sauvagement. Je n'y trouve jamais rien ! Tu vas me tuer sans me faire souffrir ? Tu me

promets de le faire gentiment, si je ne me défends pas ? D'accord ? Je te promets de ne pas me défendre. Tu veux bien ?

Rick dit alors :

— Maintenant, je comprends pourquoi Phil Resch m'a dit ce qu'il m'a dit. Ce n'était pas du cynisme. Il avait simplement appris trop de choses... Ce qu'il a dû traverser... Je ne peux pas lui en vouloir. Ça l'aura détraqué...

— Oui, mais en sens inverse de ce que nous escomptions.

En apparence, elle avait recouvré un semblant de dignité. Mais sous la surface, elle restait aussi tendue et frénétique. Cette flamme même finit par vaciller ; l'élan vital s'échappait d'elle par tous les pores de sa peau, comme ça arrivait si souvent à des androïdes. Une résignation classique. L'acceptation intellectuelle, quasi mécanique, de ce à quoi un véritable être vivant, avec deux milliards d'années de lutte pour la vie inscrites dans ses gènes, ne se serait jamais résigné.

— Cette façon que vous avez d'abandonner, vous autres androïdes, me débecte, dit-il avec fureur.

L'autoplane était pratiquement au niveau du sol, et il dut tirer le volant à lui de toutes ses forces pour éviter de s'écraser. Écrasant les freins, il stoppa son véhicule dans un grand fracas métallique. Coupant le moteur, il brandit son laser.

— Vise l'os occipital, à la base du crâne, je t'en prie, implora Rachel.

Elle se détourna pour ne pas être obligée de voir le laser, espérant mourir sans même s'en apercevoir.

Rick rengaina son laser et dit :

— Non, je ne suis pas Phil Resch...

Il remit le moteur en marche et, quelques instants plus tard, ils avaient de nouveau décollé.

— Si tu dois le faire, fais-le tout de suite, demanda Rachel, je t'en prie, ne me fais pas attendre.

— Je ne vais pas te tuer. (Il reprit la direction du centre de San Francisco.) Ton autoplane est au Saint-Francis, non ? Je vais te poser là, et tu n'auras qu'à filer vers Seattle.

C'était tout ce qu'il avait à dire, et il conduisit ensuite en silence.

— Merci de ne pas m'avoir tuée, dit Rachel, au bout d'un moment.

— Tu parles ! Il ne te reste que deux ans à vivre, en tout cas. Alors que moi, je peux en espérer facilement cinquante. Bon sang, je vivrai vingt-cinq fois plus que toi !

— Mais tu me méprises vraiment, hein ? demanda Rachel. À cause de ce que j'ai fait.

Elle avait repris un peu d'assurance et son ton de voix le manifestait de plus en plus.

— Tu as fait la même chose que les autres. Les autres *blade runners* qui t'ont précédé. À chaque fois, c'est la même chose : ils sont fous furieux et annoncent qu'ils vont me tuer. Et puis, quand le moment vient, ils n'en sont pas capables. Comme toi, il y a un instant. (Elle alluma une cigarette, aspira la fumée avec délice.) Tu te rends compte de ce que cela veut dire ? J'avais raison : tu ne seras plus capable de réformer d'androïdes. Pas seulement moi, mais aussi Baty et Priss Stratton. Allez, rentre donc voir ta chèvre. Et repose-toi, ça vaudra mieux.

Elle se mit soudain à s'agiter comme une folle, brossant sa jaquette du revers de la main.

— Merde ! J'ai laissé tomber une braise de cigarette. Ouf ! c'est parti.

Elle se laissa aller en arrière sur son siège, détendue.

Il ne disait rien.

— Cette chèvre ! reprit Rachel. Tu aimes cette chèvre plus que tu ne m'aimes, moi. Plus que tu n'aimes ta femme, probablement. D'abord la chèvre, ensuite ta femme, et puis, en queue de liste... (Elle partit d'un rire joyeux.) Mieux vaut en rire, non ?

Il ne répondit rien. Ils poursuivirent leur vol en silence. Au bout d'un moment, Rachel tendit la main, farfouilla quelques instants le tableau de bord, trouva le bouton de la radio et l'alluma.

— Ferme ça, dit Rick.

— Fermer l'Ami Buster ? Fermer Amanda Werner et Oscar Scruggs ? Tu n'y penses pas ! L'heure est venue d'écouter la fameuse révélation de Buster.

Elle s'interrompit pour déchiffrer l'heure au cadran de sa montre-bracelet à la lueur du tableau de bord.

— L'heure est presque venue, pardon. Ça ne tardera pas. Tu es au courant ? Ça fait des semaines qu'il nous fait patienter, pour monter le truc en épingle...

À la radio, on entendait la voix d'Amanda : «... vaut qué che fous disse, mes amis, que izi, affec Bucheter, nous zommes touss zur des jarbons zardents, nous affons peau paffarder gomme tes betits vous, nous récardons dourner la bantule, gar z'est presque fenu le momennnte de la réffélazion la plouss... »

Rick coupa la radio. Puis laissa tomber :

— Oscar Scruggs, l'intelligence faite homme !

Rachel tendit aussitôt la main et remit la radio.

— Je veux écouter. C'est très sérieux. Ce que Buster doit révéler dans son émission de ce soir est extrêmement important.

Le haut-parleur résonna de nouveau des éclats de la voix imbécile, et Rachel Rosen se rencogna confortablement dans son siège. À côté de Rick Deckard, trouant l'obscurité de la cabine, l'extrémité de sa cigarette rougeoyait comme l'abdomen de quelque luciole en mal d'amour ; cette petite lumière fixe, indiscreète comme une lampe témoin, n'indiquait ni la pression d'huile ni la mise en charge de la batterie ; plus cruellement, elle signifiait que Rachel Rosen avait gagné. Le *blade runner* était battu.

— Vous monterez le reste de mes affaires, dit Priss à John Isidore. Et surtout, le récepteur de télé. Nous voulons écouter le communiqué de l'Ami Buster.

— Oui, approuva Irmgard Baty, les yeux brillants comme des lanternes de carnaval, il y a longtemps que nous attendons ce moment. Il nous faut absolument la télé, ça ne va plus tarder, maintenant...

— Sur la mienne, on ne peut plus capter que la chaîne gouvernementale, dit Isidore.

Du fond de la chaise longue dans laquelle il s'était installé comme s'il avait l'intention d'y finir ses jours, Roy Baty rota avec complaisance puis lança sur le ton d'une infinie patience :

— C'est l'Ami Buster que nous voulons regarder, mon petit Isidore – à moins que vous ne préfériez que je vous appelle John ? Allez chercher ce récepteur.

Seul, Isidore traversa le hall vide et sonore en direction de l'escalier. Un bonheur sauvage, puissant, s'épanouissait encore en lui comme un parfum entêtant : l'impression d'être, pour la première fois de sa terne existence, utile à quelque chose. Ou plutôt à quelqu'un. Car d'autres êtres maintenant dépendaient désormais de lui.

« Et, songeait-il encore, ce sera chouette de revoir l'Ami Buster à la télé, au lieu de me contenter de l'entendre à la radio, sur le poste de la camionnette. Surtout que Buster est sur le point de révéler sa sensationnelle découverte ce soir. Grâce à Priss, Roy et Irmgard, je vais donc pouvoir assister à l'une des plus importantes émissions de ces dernières années. C'est quelque chose, tout de même ! »

J. R. Isidore était indiscutablement dans une période faste.

Pénétrant dans l'ancien appartement de Priss, il débrancha la télé et son antenne. Aussitôt, le silence entra de partout à la

fois ; il sentit ses bras devenir vagues. En l'absence des Baty et de Priss, il se sentait disparaître, devenir bizarrement inerte, à la lumière du récepteur qu'il venait de débrancher. « Il faut être avec d'autres, songea-t-il, pour vivre tant soit peu. Pourtant avant qu'ils arrivent, je supportais d'être tout seul dans cet immeuble. Mais tout est changé, maintenant. Il n'y a pas de retour en arrière possible, se dit-il. On ne repasse pas de la compagnie à la solitude. Mais alors, je dépends d'eux, maintenant ! Heureusement qu'ils ont décidé de rester ! »

Deux voyages seraient nécessaires pour tout transporter à l'étage au-dessus. Prenant la télé à bras-le-corps, il décida qu'il la monterait en premier. Puis ce serait au tour des valises et des vêtements qui restaient.

Quelques minutes plus tard, les doigts endoloris, il déposa la télé sur une table à café dans sa salle de séjour. Les Baty et Priss le regardaient faire, sans un geste.

— L'image est bonne dans l'immeuble, commenta-t-il en haletant, alors qu'il rebranchait le récepteur et son antenne. Quand je recevais encore Buster...

— Allumez le poste et fermez-la, dit Roy Baty.

Isidore se remit en route. « J'imagine qu'ils sont en train de m'exploiter, se dit-il. Ils profitent de moi. C'est quand même des amis, se dit-il, et c'est bon à prendre. »

Il se retrouva à l'étage inférieur, rassembla les vêtements de Priss et les entassa dans une valise. Puis il traversa de nouveau le hall en sens inverse et entreprit de gravir les marches à grand-peine.

Sur une marche, au-dessus de lui, il vit bouger quelque chose de petit dans la poussière.

À la seconde même, il avait laissé tomber les valises et sorti de sa poche un petit flacon de plastique qu'il transportait toujours, comme tout un chacun, dans l'espoir précis de ce genre de rencontre. Une araignée ! Il l'avait mal vue, mais elle était vivante ! À tâtons, il la fit pénétrer dans la bouteille qu'il reboucha aussitôt en vissant le bouchon perforé de trous d'épingle.

Devant la porte de son appartement, il s'immobilisa pour reprendre haleine.

«... Oui, oui, oui, les amis ! L'heure est venue ! Buster, l'Ami Buster, espère que vous êtes tous devant vos récepteurs pour partager avec lui l'incroyable découverte qu'il a faite ! Oui, les amis, j'ai fait une découverte in-croy-able et je l'ai fait vérifier par la meilleure équipe de chercheurs du monde ! Croyez-moi, ils n'ont pas chômé tout au long de la semaine dernière ! Nous y voici ! »

John Isidore dit :

— J'ai trouvé une araignée.

Les trois androïdes levèrent un instant les yeux de l'écran de télé pour le regarder, lui.

— Voyons ça, dit Priss.

— Taisez-vous, voyons, Buster est en train de parler, dit Roy Baty.

— Je n'ai jamais vu d'araignée, dit Priss.

Elle prit le flacon dans le creux de la main et observa l'araignée prisonnière à l'intérieur.

— Oh ! toutes ces pattes ! Dites, John, pourquoi est-ce qu'elle a besoin de tellement de pattes ?

— Les araignées sont ainsi faites, répondit Isidore. (Son cœur battait à se rompre, il avait du mal à respirer.) Huit pattes.

Priss se leva alors en disant :

— Savez-vous ce que je pense, John ? Je pense qu'elle n'a pas besoin d'autant de pattes !

— Huit ? intervint Irmgard. Quatre lui suffiraient amplement. Coupez-en quatre, pour voir...

Prise d'une impulsion subite, elle ouvrit son sac et en tira une paire de ciseaux à ongles pointus qu'elle passa à Priss.

Une étrange terreur s'empara de John Isidore.

Priss emporta le flacon dans la cuisine et s'installa devant la table à laquelle John Isidore prenait son petit déjeuner. Elle retira le couvercle de la petite bouteille et en fit tomber l'araignée.

— Elle ne pourra probablement plus courir aussi vite, mais de toute façon, il n'y a rien à attraper, ici. Elle serait morte en tout cas.

Et Priss tendit la main vers les ciseaux.

— Non, je vous en prie, dit Isidore.

Priss leva des yeux interrogateurs.

— Ça vaut quelque chose ?

— Ne la mutilez pas, demanda-t-il en l'implorant.

À l'aide des ciseaux, Priss coupa l'une des pattes de l'araignée.

Sur l'écran de télé, dans la salle de séjour, l'Ami Buster était en train de dire :

« — Examinez cet agrandissement d'un segment de la toile de fond. C'est le ciel que vous avez l'habitude de voir. Je vais demander à Earl Paramètre, qui a dirigé l'équipe de chercheurs, de vous exposer l'effarante découverte à laquelle ils ont abouti. »

Priss fit sauter une autre patte, empêchant de la main l'araignée de s'enfuir. Elle souriait.

Une voix nouvelle sortait maintenant du récepteur :

« — Les agrandissements géants que nous avons réalisés, soumis à des examens de laboratoire, nous ont permis de découvrir que le ciel gris et la lune diurne que l'on voit sur l'écran des boîtes à empathie se trouvent bel et bien sur la Terre... puisqu'ils sont ar-ti-fi-ciels ! »

— Tu manques l'émission ! lança anxieusement Irmgard à l'adresse de Priss.

Se précipitant jusqu'à la porte de la cuisine, elle vit ce que Priss avait entrepris de faire.

— Oh ! tu aurais pu attendre et le faire après, ajouta-t-elle d'une voix empreinte de reproches. C'est d'une telle importance, ce qu'ils sont en train de raconter ! Ça prouve que tout ce que nous avons toujours cru...

— CHHHHTTT ! fit Roy Baty.

— ... était vrai, termina Irmgard.

La télé continuait :

« — La lune est *peinte*. Sur les agrandissements — comme celui que nous vous montrons actuellement sur l'écran —, les coups de pinceau sont apparents. Il apparaît même que les herbes sèches, le sol stérile, jusqu'aux pierres que de prétendus inconnus jettent à Mercer sont probablement factices ! Il est fort possible que les « pierres » soient en fait des morceaux de plastique tendre, totalement inoffensifs.

« — Autrement dit, intervint alors l'Ami Buster, Wilbur Mercer ne souffre pas le moins du monde. »

Le directeur de l'équipe de chercheurs reprenait :

« — Nous sommes parvenus, pour finir, à débusquer un ancien spécialiste des truquages, à Hollywood, un certain Wade Cortot qui, appuyant son témoignage sur de longues années d'expérience, nous a affirmé que Wilbur Mercer pouvait très bien n'être qu'un figurant de cinéma, traversant un plateau de tournage. Cortot est allé jusqu'à indiquer qu'il lui semblait bien reconnaître le studio et le plateau où la scène aurait été tournée ; il pense qu'il s'agit de ceux d'une compagnie peu connue, disparue depuis longtemps, et pour laquelle il avait travaillé à plusieurs reprises, il y a de cela plusieurs dizaines d'années.

« — Donc, reprit Buster, si l'on en croit le témoignage de Cortot, le doute n'est pas permis. »

Priss avait coupé une troisième patte à l'araignée qui se traînait misérablement sur la table de la cuisine à la recherche d'une possibilité de fuite. Elle n'en trouva aucune.

« — Pour parler franchement, Cortot nous a convaincus, reprit le chercheur de sa voix sèche et pédante. Nous avons donc consacré des heures et des heures à examiner les photos professionnelles d'une myriade de figurants et de seconds rôles employés autrefois par la défunte industrie du cinéma de Hollywood.

« — Et vous avez découvert... »

— Écoutez ça ! lança Roy Baty.

Irmgard dévorait l'écran des yeux, et Priss s'était interrompue dans son expérience d'amputation arachnéenne.

« — Après avoir examiné des milliers et des milliers de photos, nous avons réussi à mettre la main sur un vieillard du nom de Al Jarry, qui avait joué tout un tas de petits rôles dans des films d'avant-guerre. Nous lui avons expédié une équipe de chercheurs, pour l'interroger chez lui, à East Harmony, dans l'Indiana. Je passe la parole à l'un des membres de cette équipe, il vous dira mieux que moi ce qu'ils ont découvert. »

Silence. Puis une nouvelle voix, tout aussi pédante :

« — La maison de Lark Avenue, East Harmony, tombe en ruine. Elle est située à la limite de la ville, dans un secteur que personne n'habite plus en dehors de Jarry lui-même. Il nous a reçus fort aimablement et nous a invités à nous asseoir dans une salle de séjour où régnait une odeur de moisi éprouvante. Faisant appel à mes connaissances télépathiques, j'ai sondé l'esprit brumeux et encombré de souvenirs mal digérés du vieux Jarry. »

— Écoutez ! répéta Roy Baty, ramassé sur sa chaise comme s'il s'apprêtait à bondir.

« — J'ai découvert, poursuivit le technicien, que le vieil homme avait effectivement joué dans une série de courts métrages vidéo, pour un producteur qu'il n'a jamais rencontré. Comme nous nous en étions doutés, les « pierres » étaient effectivement des morceaux de caoutchouc synthétique. Le sang des blessures n'était que du ketchup et (l'homme gloussa avant de poursuivre) la seule souffrance réelle de ce pauvre Al Jarry fut d'avoir à travailler une journée entière sans toucher une goutte de whisky ! »

Le visage de l'Ami Buster réapparut alors sur l'écran.

« — Al Jarry, hein ? dit-il. Un type que, dès sa jeunesse, nous n'aurions eu aucune raison de respecter. Al Jarry a donc tourné une série de courts métrages. Pour qui ? Il l'ignore encore aujourd'hui. A-t-on assez entendu répéter, par les tenants du mercerisme et de la fusion mercerienne, que Wilbur Mercer n'est pas un être humain ! Il serait en fait quelque entité supérieure, un archétype débarqué — qui sait ? — d'une étoile lointaine. Eh bien, en un sens, c'est vrai ! Wilbur Mercer n'est pas un être humain. Wilbur Mercer n'est RIEN DU TOUT : il n'existe pas ! Le monde dans lequel on le voit poursuivre son ascension n'est qu'un minable studio de Hollywood retourné à la poussière depuis des années et des années. Mais qui — qui donc a bien pu se moquer ainsi du système solaire tout entier ? Allez-y, les amis, je vous laisse réfléchir un petit peu à ce problème. »

— Nous ne le saurons peut-être jamais, murmura Irmgard.
Et l'Ami Buster dit alors :

« — Peut-être ne le saurons-nous jamais... Tout comme nous ne comprendrons peut-être jamais l'idée directrice de celui qui avait imaginé cette escroquerie d'un genre particulier. Oui, les amis, une escroquerie. Le mercerisme est une escroquerie ! »

— Il me semble que nous pouvons savoir, au contraire, dit alors Roy Baty. C'est une évidence : le mercerisme est né...

« — Mais songez un peu à ceci, poursuivait Buster. Demandez-vous à quoi sert le mercerisme. S'il faut en croire ses innombrables tenants, le mercerisme permet la fusion... »

— C'est cette empathie, que possèdent les humains, dit Irmgard Baty.

« — ... des hommes et des femmes de tout le système solaire en une seule et unique entité globale. Mais une entité gouvernable à volonté par la soi-disant parole télépathique de « Mercer ». Remarquez bien cela, je vous prie. Maintenant, imaginons un dictateur en herbe, un type du genre de Hitler... »

— Non, c'est cette histoire d'empathie, répéta Irmgard avec conviction. (Les poings serrés, elle se jeta à la rencontre d'Isidore, dans la coulisse.) N'est-ce pas, n'est-ce pas ? N'est-ce pas que c'est pour prouver que vous, les humains, êtes capables de faire quelque chose dont nous sommes incapables ? Parce que, s'il n'y avait pas cette histoire de Mercer, votre empathie, il faudrait y croire sur parole, non ? Comment va l'araignée ?

Elle se pencha par-dessus l'épaule de Priss.

Cette dernière fit sauter une patte de l'animal et annonça :

— Ça y est, plus que quatre. (Elle donna un petit coup à l'araignée.) Elle ne veut plus bouger, mais elle pourrait.

La silhouette de Roy Baty s'encadra dans la porte. Il respirait profondément et donnait toutes les marques du triomphe.

— Une bonne chose de faite ! L'Ami Buster l'a crié à la face du système solaire tout entier, et la presque totalité des humains qui l'habitent l'ont entendu. « Le mercerisme est une escroquerie. » Toute cette histoire d'empathie est une escroquerie.

Il s'approcha, curieux de voir l'araignée.

— Elle ne veut pas essayer de marcher, dit Irmgard.

— Vous allez voir, avec moi, elle va marcher.

Roy Baty sortit de sa poche une boîte d'allumettes. Il en alluma une qu'il approcha progressivement de l'animal qui finit par se décider à se traîner faiblement pour éviter la morsure de la flamme.

— J'avais raison, exulta Irmgard. Je vous avais bien dit qu'elle pouvait marcher avec quatre pattes seulement. (Elle leva vers Isidore des yeux étonnés.) Vous en faites une tête ! Vous n'avez rien perdu ; nous vous donnerons ce que le... comment l'appellez-vous, déjà... *l'Argus* ! Nous vous paierons le prix de *l'Argus*... Inutile de faire cette tête sinistre. Qu'est-ce que vous dites de tout ça ? Ce qu'ils ont découvert sur Mercer. C'est quelque chose, non ? Eh ! dites quelque chose !

Inquiète, elle lui secoua le bras.

— Il est embêté, dit Priss. Parce qu'il a une boîte à empathie dans la pièce d'à côté. Vous vous en servez, Isidore ? lui demanda-t-elle.

— Bien sûr qu'il s'en sert, intervint Roy Baty. Ils s'en servent tous. Enfin, s'en servaient, parce qu'ils vont peut-être se mettre à réfléchir, maintenant.

— Je ne pense pas que cela mette un terme au culte de Mercer, dit Priss. Mais en tout cas, en ce moment même, ils sont un paquet à se payer une jolie petite crise de conscience !

À l'adresse d'Isidore, elle poursuivit :

— Il y a des mois que nous attendions ce moment. Bon vieux Buster !

Elle hésita puis se décida :

— Après tout, pourquoi pas ? Sachez que Buster est l'un d'entre nous.

— Un androïde, expliqua Irmgard. Et personne ne le sait. Chez les humains, du moins.

Avec ses ciseaux, Priss coupa encore une patte de l'araignée. Tout à coup, John Isidore la repoussa violemment et s'empara de la créature mutilée. Il l'emporta vers l'évier et, là, il la noya. En lui-même, sa raison et tous ses espoirs se noyèrent aussi...

Nerveuse, Irmgard constata :

— Il va vraiment mal. Ne faites pas cette tête-là, Isidore. Pourquoi est-ce que vous ne dites rien ? (Elle s'adressa à Priss et à son mari.) Ça m'inquiète terriblement de le voir comme ça.

Regardez-le, planté devant l'évier sans dire un mot... Il n'a pas prononcé une parole depuis que nous avons allumé la télé !

— Ça n'a rien à voir avec la télé, dit Priss. C'est l'araignée. C'est bien ça, Isidore ? Bah ! il s'en remettra, lança-t-elle à l'adresse d'Irmgard qui était passée dans la pièce d'à côté pour éteindre la télévision.

Roy Baty s'amusait comme un fou. Très enjoué, il annonça à Isidore :

— Terminé, mon petit John ! Fini, le mercerisme ! (Avec ses ongles, il parvint à récupérer le cadavre de l'araignée dans l'évier.) C'était peut-être la dernière araignée, dit-il. La dernière araignée de la Terre.

— Je... je crois que je ne me sens pas bien, dit J. R. Isidore.

Il alla chercher une tasse dans le placard de la cuisine. Il resta planté là, sa tasse à la main, pendant un bon moment – il ne savait pas au juste combien de temps – puis il demanda à Roy :

— Le ciel, derrière Mercer, il est peint ? Artificiel ?

— Vous avez bien vu les agrandissements, à la télé... Les coups de pinceau...

— Ce n'est pas la fin du mercerisme, dit encore Isidore.

« Les trois androïdes sont malades... d'une maladie atroce. Et l'araignée, pensa-t-il. C'était peut-être vraiment la dernière araignée vivante... Et elle est morte... Envolée... Envolé aussi, Mercer. » Alors il vit venir la poussière et la ruine, il vit s'effondrer en elles, sous elles, l'appartement tout entier – il entendit la bistouille triomphante s'approcher pour s'emparer du monde, le désordre ultime de toute forme, l'absence qui engloutirait tout. Cela montait autour de lui, accroché à sa tasse de faïence vide ; les placards de la cuisine se craquelèrent puis volèrent en éclats, et il sentit le sol céder sous ses pieds.

Tendant la main, il toucha le mur. Sa main brisa la surface grise, et des éclats de plâtre, un flot d'écailles semblables aux particules radioactives qui composaient la poussière de l'extérieur, se détachèrent et tombèrent en pluie sur le plancher. Il s'assit devant la table, et les pieds de sa chaise plièrent comme des membres pourris ; il se releva à la hâte, posa la tasse sur la table et tenta de redonner à la chaise sa forme normale. La

chaise se brisa entre ses mains, des vis roulèrent sur le sol. Sur la table, il vit la tasse de faïence se fendiller, se couvrir d'un réseau de fines craquelures comme si une minuscule plante grimpante l'enserrait soudain dans ses branches ; puis un éclat se détacha du rebord et tomba sur la table, révélant la matière brute sous le vernis prétentieux.

La voix d'Irmgard Baty lui parvint comme venue de très loin :

— Mais qu'est-ce qu'il fait ? Il casse tout ! Isidore ! Arrêtez...

— Ce n'est pas moi, dit-il.

Il gagna la salle de séjour d'une démarche mal assurée, pour être seul. Il se tint près du lit loqueteux, le regard perdu sur l'étendue jaunâtre des murs. Ils étaient constellés de petites taches brunes qu'y avaient laissées des mouches et des insectes – des animaux vivants... Alors sa pensée revint au cadavre mutilé de l'araignée. « Tout ici est vieux, se dit-il. Il y a bien longtemps que la pourriture s'y est mise et elle ne cessera plus... Le cadavre de l'araignée est devenu le nouveau maître de maison. »

Au creux du plancher effondré, des morceaux d'animaux apparurent ; une tête de corbeau, des mains momifiées qui avaient dû appartenir à des singes. À quelque distance, un âne se tenait parfaitement immobile, mais apparemment, il était vivant. À moins que la putréfaction ne l'eût pas encore attaqué... Il se dirigea vers lui, sentant craquer sous ses semelles des os blanchis, cassants comme du verre, semblables à des herbes sèches. Mais avant qu'il soit parvenu à la hauteur de l'âne – l'une des créatures les plus chères à son cœur –, un corbeau bleu-noir, luisant comme un bloc d'anthracite, vint se percher sur le museau de l'animal qui ne broncha pas. « Non ! » hurla-t-il. Mais il était trop tard, le bec puissant avait déjà crevé les yeux morts et s'en repaissait... « Cela recommence, songea-t-il. Voilà que ça me reprend. » Il comprit qu'il était là pour longtemps. Comme autrefois. « C'est long, c'est toujours long parce que rien ne change jamais ; un moment arrive où la putréfaction elle-même s'interrompt... »

Un vent sec s'éleva et, dans un bruissement infernal, les morceaux d'ossements qui l'entouraient s'éparpillèrent et se

brisèrent. « Voilà que même le vent les détruit. Le temps va bientôt s'arrêter. J'aimerais savoir comment l'on sort d'ici. Mais j'ai oublié... » Levant les yeux, il ne vit pas la moindre aspérité où s'accrocher pour tenter de grimper...

— Mercer, dit-il à haute voix. Où donc es-tu, maintenant ? Je suis retombé dans le monde du tombeau, au fond du puits, mais cette fois tu n'es pas avec moi.

Quelque chose courut sur son pied. Il mit un genou en terre et entreprit de chercher ce que c'était. Il le trouva sans peine, car cela se déplaçait très lentement : c'était l'araignée mutilée qui se traînait comme elle pouvait sur les pattes qui lui restaient. Il la ramassa et la déposa sur sa paume ouverte. Le temps s'est retourné, comprit-il... L'araignée vit de nouveau, Mercer ne doit pas être loin.

Le vent s'éleva, fracassant ce qui restait des ossements, mais il sentait la proximité de Mercer.

« Viens ici, dit-il à Mercer... Que tu coures sur mon pied ou choisisses tout autre moyen de me toucher, viens ! » Puis, à voix haute, il appela :

— Mercer !

Les mauvaises herbes commençaient à envahir tout le paysage. Elles percèrent de leurs mille vrilles les murs de la pièce. Elles les firent fendre et voler en éclats. Mais quand les murs eux-mêmes eurent disparu, la désolation était toujours présente. La désolation avait tout envahi, tout, à l'exception d'un minuscule coin de l'espace qu'occupait la frêle silhouette de Mercer. Le vieil homme faisait face à Isidore, le visage empreint de sérénité.

— Le ciel est-il peint ? demanda Isidore. Est-il vrai qu'un fort grossissement fait apparaître les coups de pinceau ?

— C'est vrai, dit Mercer.

— Je ne les vois pas.

— Tu es trop près. Il faut être très, très loin, comme le sont les androïdes. Ils ont le recul nécessaire.

— C'est pour cela qu'ils prétendent que tu es une escroquerie ?

— Je suis une escroquerie. Ils sont sincères. Leurs recherches ont été honnêtement menées. De leur point de vue, je suis un

vieil acteur de troisième zone du nom de Al Jarry, à la retraite depuis des lustres. Tout ce qu'ils ont révélé est vrai. Ils m'ont bel et bien interviewé chez moi, comme ils l'ont dit. Je leur ai dit tout ce qu'ils voulaient savoir, c'est-à-dire tout.

— Même le whisky ?

Mercer sourit.

— C'était vrai. Ils ont fait du bon travail et, de leur point de vue, les révélations de l'Ami Buster étaient parfaitement convaincantes. Ils auront du mal à comprendre pourquoi rien n'a changé. Car tu es ici, et je suis ici.

D'un geste de la main, Mercer balaya le paysage désolé et familier, la montée terne semée de mauvaises herbes :

— Je viens de t'arracher au monde du tombeau et je t'en arracherai toujours jusqu'à ce que tu te lasses et que tu me quittes. Mais alors, c'est toi qui devras cesser de me chercher, car moi, je ne cesserai jamais de te chercher.

— Je n'ai pas aimé cette histoire de whisky, dit John Isidore. C'est dégradant.

— C'est que tu es une personne de haute moralité. Moi pas. Ta morale est exigeante. Pas la mienne. Je ne juge pas, pas même moi. (Mercer lui tendit alors la main fermée, paume tournée vers le ciel.) Avant que je n'oublie... j'ai ici quelque chose pour toi.

Il ouvrit les doigts. Dans le creux de sa main se tapissait l'araignée mutilée. Ses pattes coupées avaient repris leur place.

— Merci.

Isidore prit l'araignée. Il s'apprêtait à dire autre chose quand une sirène d'alarme retentit...

Roy Baty aboya :

— Il y a un *blade runner* dans l'immeuble ! Éteignez tout. Décollez-moi celui-là de sa boîte à empathie ; il faut qu'il réponde quand on frappera. Allez, vite, bon sang !

Baissant les yeux, John Isidore aperçut ses propres mains. Elles étaient agrippées aux poignées jumelles de la boîte à empathie. Il les contemplait encore, bouche bée, quand toutes les lumières de la salle de séjour s'éteignirent d'un seul coup. Il aperçut, dans la cuisine, Priss qui se hâtait d'aller éteindre la lampe qui se trouvait sur la table.

— Écoutez, John, chuchota Irmgard dans son oreille.

Elle l'avait saisi à l'épaule si violemment que ses ongles aigus s'enfoncèrent dans sa chair. Elle ne semblait plus se rendre compte de ce qu'elle faisait. Dans l'obscurité, son visage paraissait tordu, comme vu à travers une lentille déformante. La peur, une peur abjecte, rétrécissait ses yeux.

— Il faut que vous alliez à la porte, chuchotait-elle. Quand il frappera... s'il frappe... montrez-lui votre carte d'identité et dites-lui que vous habitez seul ici. Demandez à voir son mandat.

De l'autre côté de lui, le corps tendu, Priss chuchota à son tour :

— Ne le laissez pas entrer, John ! Faites n'importe quoi, dites ce que vous voudrez, mais ne le laissez pas entrer. Vous savez ce qu'un *blade runner* ferait si on le laissait entrer ici, non ? Vous comprenez ce qu'il nous ferait ?

S'éloignant des deux androïdes femelles, Isidore se dirigea à tâtons vers la porte. Ses doigts trouvèrent le bec-de-cane, et il s'immobilisa, l'oreille tendue. Il sentait le hall, de l'autre côté de la porte, semblable à ce qu'il avait toujours senti : vide et sonore.

— Vous entendez quelque chose ? demanda Roy Baty.

Il vint se coller à la porte, tout contre lui. Isidore sentit une bouffée fétide lui monter aux narines. Ce corps recroquevillé dans l'attente puait la peur. La peur en suintait, en émanait, l'entourait comme d'une brume.

— Allez donc voir dehors, ajouta-t-il.

Ouvrant la porte, Isidore jeta des regards inquisiteurs d'un bout à l'autre du hall. L'air lui en sembla plus léger malgré la poussière. Il tenait toujours l'araignée que lui avait donnée Mercer. Était-ce bien celle que Priss avait dépecée avec les ciseaux à ongles de la femelle Baty ? Probablement pas. Il ne le saurait jamais. En tout cas, elle était vivante. Elle remuait à l'intérieur de sa main fermée. Elle ne le piquait pas. Comme la plupart des araignées de petite taille, elle ne possédait pas de chélicères susceptibles de transpercer la peau d'un homme.

Isidore traversa le hall, descendit l'escalier et sortit dans ce qui avait jadis été un jardin d'agrément soigneusement entretenu. Le jardin avait péri pendant la guerre, et le sentier dallé qui le traversait s'était rompu en mille endroits. Mais Isidore le connaissait par cœur. Les dalles qu'il foulait lui étaient familières et le rassuraient. Il longea ainsi toute la façade de l'immeuble et parvint enfin à la dernière tache de verdure qui subsistait encore ; un mètre carré de mauvaises herbes aux trois quarts étouffées par la poussière. Il y déposa l'araignée. Il la regarda s'enfoncer en zigzaguant parmi les touffes maigres. Ça y était... Il se redressa.

Le pinceau lumineux d'une lampe de poche vint balayer les herbes. Dans sa clarté crue, les herbes se dressaient comme des menaces acérées. Il vit de nouveau l'araignée ; elle avait trouvé refuge sous une feuille dentelée. Elle s'en était bien tirée.

— Qu'est-ce que vous venez de faire ? demanda le porteur de la lampe torche.

— Je viens de poser une araignée, expliqua-t-il, étonné que le type n'aperçoive pas l'animal qui, dans le rayon jaune de la lampe, apparaissait plus gros que nature. Pour qu'elle puisse s'échapper.

— Pourquoi ne la montez-vous pas chez vous ? Gardez-la dans un bocal. D'après *l'Argus* de janvier, la plupart des araignées ont augmenté de dix pour cent, au détail. Vous auriez pu en tirer une centaine de dollars et plus.

— Oui, mais si je l'avais remportée là-haut, elle aurait recommencé de la mettre en petits morceaux. À coups de ciseaux, pour voir ce que ça fait.

— Ce sont les androïdes qui font des trucs comme ça, dit l'homme.

Il plongea la main dans son manteau et en sortit quelque chose qu'il brandit sous le nez d'Isidore.

Dans la pénombre, le *blade runner* semblait un homme de taille moyenne, assez peu impressionnant. Un visage rond et glabre, les traits lisses d'un quelconque employé de bureau. Meticuleux, peut-être, mais d'abord facile. Pas du tout le demi-dieu, pas du tout ce à quoi Isidore s'était attendu.

— Je suis inspecteur de la police de San Francisco ; je m'appelle Deckard, Rick Deckard.

L'homme referma son porte-cartes et le replaça dans sa poche de manteau.

— Ils sont là-haut en ce moment ? Tous les trois ?

— À vrai dire, répondit Isidore, c'est moi qui veille sur eux. Il y a deux femmes. Ce sont les derniers survivants d'un groupe ; tous les autres sont morts. J'ai monté la télé de Priss de son appartement dans le mien, pour qu'ils puissent regarder l'Ami Buster. Buster a prouvé irréfutablement que Mercer n'existe pas.

Isidore était tout émoussillé à l'idée d'annoncer des nouvelles de cette importance – des nouvelles que le *blade runner* n'avait, à l'évidence, pas encore entendues.

— Montons, dit Deckard. (Il braquait un laser sur Isidore. Il hésita et le rengaina.) Vous êtes *spécial*, c'est bien ça ? dit-il. Débile ?

— Mais j'ai un emploi. Je conduis la camionnette de... (à sa grande horreur, il crut avoir oublié le nom) d'une clinique vétérinaire, reprit-il. La clinique vétérinaire Van Ness. Dirigée pa-pa-par Hanni-bal Sloat.

Deckard dit :

— Vous voulez bien me conduire là-haut ? Me montrer l'appartement ? Il y a plus d'un millier d'appartements là-dedans, vous me feriez gagner beaucoup de temps...

Sa voix était lourde de fatigue.

— Si vous les tuez, vous ne pourrez plus jamais vous fondre en Mercer, dit Isidore.

— Alors, vous n’allez pas m’y conduire ? Me montrer l’étage ? Dites-moi seulement l’étage. Je me débrouillerai pour trouver l’appartement.

— Non, dit Isidore.

— Au nom de la loi... commença Deckard.

Et puis il s’interrompit. Il renonça à prononcer la sommation d’usage.

— Bonne nuit, dit-il.

Et il s’en fut. Il longea le sentier dallé et s’engouffra dans l’immeuble. La lumière jaune de sa torche lui découpait un chemin dans la nuit.

À l’intérieur de l’immeuble, Rick Deckard éteignit sa lampe. Songeur, il traversa le hall pauvrement éclairé d’ampoules faiblardes et trop espacées. « Le débile sait que ce sont des androïdes ; il le savait avant que je le lui dise. Mais il ne comprend pas. Et d’ailleurs, qui pourrait se vanter de comprendre ? Moi ? Avant ? Et l’un des robots sera une réplique de Rachel, se dit-il encore. Peut-être que le *spécial* est en ménage avec elle. Je me demande comment il trouvait ça... C’est peut-être celle qui allait lui charcuter son araignée. Et si je retournais prendre cette araignée ? Je n’ai jamais trouvé d’animal vivant, sauvage... Ça doit être un pied inimaginable de baisser les yeux, et hop ! de voir quelque chose de vivant courir sur le sol. Peut-être que ça m’arrivera un jour comme ça lui est arrivé. »

Dans son autoplane, il avait pris du matériel d’écoute. Il le mit en marche, un détecteur giratoire avec un petit écran lumineux. Dans le silence du hall, l’écran restait vide. « Rien à cet étage », se dit-il. Il enclencha la touche de recherche verticale. Un faible signal apparut. « C’est au-dessus. » Il rassembla son matériel et s’engagea dans l’escalier pour gagner le premier étage.

Là, une silhouette l’attendait dans l’ombre.

— Un geste et je te réforme, dit Rick.

C’était le mâle qui l’attendait. Le tube du laser était dur sous ses doigts crispés, mais il ne pouvait ni le lever ni viser. Il venait de se faire prendre, prendre de court...

— Je ne suis pas un androïde, dit la silhouette. Je me nomme Mercer. (La silhouette prouva ses dires en s’avançant dans une zone de lumière.) J’habite cet immeuble à cause de Mr. Isidore. Le *spécial* à l’araignée. Vous venez de lui dire quelques mots, à l’extérieur.

— Suis-je exclu du mercerisme, désormais ? demanda Rick. Comme me l’a dit le débile. À cause de ce que je m’appête à faire dans les minutes qui viennent ?

— Isidore a parlé en son nom. Ce que vous allez faire doit être fait. Cela, je l’ai déjà dit. (Levant le bras, il indiqua l’escalier dans le dos de Rick.) Je suis venu vous dire qu’il y a un androïde derrière vous, à l’étage au-dessous, pas dans l’appartement. Ce sera le plus difficile des trois et c’est celui qu’il vous faut avoir en premier. (La vieille voix rouillée recouvra soudain la ferveur de la jeunesse.) Vite, Deckard, sur les marches !

Son laser jaillit dans sa main, et Rick pivota sur lui-même tout en se laissant tomber. Une femme glissait dans l’escalier à sa rencontre. Une femme qu’il connaissait. Il la reconnut et abaissa son laser.

— Rachel, dit-il sans comprendre. (L’avait-elle suivi dans son propre autoplane, filé jusqu’à cet immeuble ? Et pourquoi ?) Rentre à Seattle, dit-il. Fous-moi la paix. Mercer m’a dit qu’il fallait que je le fasse.

C’est alors qu’il remarqua que ce n’était pas tout à fait Rachel...

— Au nom de ce que nous avons été l’un pour l’autre, disait l’androïde en s’approchant de lui les bras tendus.

« Ce ne sont pas ses vêtements, se dit-il. Mais les yeux... Les mêmes yeux. Et il y en a d’autres. Elles pourraient être toute une légion. Chacune avec un nom différent, mais toutes Rachel Rosen. » Rachel... le prototype que le fabricant employait pour protéger tous les autres. Il ouvrit le feu alors qu’elle se jetait sur lui, implorante. L’androïde explosa et des lambeaux s’en détachèrent. Rick se couvrit le visage puis osa regarder de nouveau. Ce fut pour voir le laser que l’androïde avait dissimulé retomber de marche en marche dans l’escalier. Le son du tube de métal se répercuta au long de la cage d’escalier, diminua, ralentit, puis s’arrêta. Le plus dur des trois, avait dit Mercer. Il

plissa les yeux, cherchant Mercer dans l'obscurité. Le vieillard n'était plus là. « Ils pourront me poursuivre avec Rachel Rosen jusqu'à ma mort, songea-t-il – ou jusqu'à ce que le modèle se démode, j'ignore lequel de ces deux événements aura lieu le premier... Et maintenant les deux autres, songea-t-il. Mercer m'a prévenu que l'un d'entre eux n'était pas dans l'appartement. » Il se rendit compte que Mercer l'avait protégé. Mercer s'était manifesté pour lui apporter son aide. « Elle – cette chose – m'aurait eu, si Mercer ne m'avait pas prévenu. Je peux finir, maintenant, se dit-il. J'ai déjà fait l'impossible – elle croyait que je ne pourrais pas m'y résoudre. Mais c'est fini. Ça s'est fait si vite. J'ai fait ce que je ne pouvais pas faire. Les Baty, c'est de la routine, ce ne sera pas facile mais rien à voir avec ça... »

Il était seul dans le hall désert. Mercer était parti après avoir fait ce qu'il avait à faire, et Rachel Rosen, ou plutôt Priss Stratton, s'était désintégrée ; il ne restait donc plus que lui et rien que lui. Mais quelque part dans l'immeuble, les Baty attendaient. Et ils savaient. Ils avaient probablement peur, désormais, sachant ce qu'il avait fait. Ils avaient joué leur dernière carte et, sans Mercer, ils auraient gagné à coup sûr. Mais maintenant, pour eux, c'était râpé ; la morte-saison approchait.

« Il faut agir vite, maintenant, en finir. » Il traversa le hall à toute vitesse, et son matériel de détection enregistra tout à coup la proximité d'êtres vivants. Il avait trouvé l'appartement. Plus besoin d'appareils. Il frappa à la porte après s'en être débarrassé.

Une voix d'homme résonna à l'intérieur.

– Qui est là ?

– C'est Mr. Isidore, dit Rick. Laissez-moi entrer parce que je veille sur vous et que deux d'entre vous sont des femmes.

– Nous n'ouvrirons pas cette porte, répliqua une voix de femme, cette fois.

– Je veux voir l'Ami Buster sur la télé de Priss, dit Rick. Maintenant qu'il a prouvé que Mercer n'existe pas, c'est important de le regarder, moi je trouve... Je conduis la camionnette de la clinique vétérinaire Van Ness dont le patron

est Hannibal S-s-sloat (Il imitait le bégaiement d'Isidore.) Alors, ouv-v-vrez moi la porte. Cet appartement est à moi.

Il attendit, et la porte s'ouvrit. À l'intérieur, il faisait sombre. Il aperçut deux formes indistinctes dont la plus petite – la femme – dit alors :

– Légatement, vous devez nous faire passer des tests.

– Plus maintenant, dit Rick.

La plus grande des deux silhouettes tenta de refermer la porte et de mettre en marche un appareil électronique.

– Non, dit Rick, il faut absolument que j'entre.

Il laissa Roy Baty tirer une fois et s'effaça en se plaquant contre la porte ; le rayon laser le manqua de peu.

– En me tirant dessus, vous venez de perdre tous vos droits légaux... Vous auriez dû exiger que je vous fasse subir le Voigt-Kampff, comme la loi m'y obligeait. Mais maintenant, ça n'a plus d'importance.

Roy Baty fit feu de nouveau, le manqua de peu et laissa tomber son laser. Il disparut dans les profondeurs de l'appartement, abandonnant ses appareils électroniques.

– Comment se fait-il que Priss vous ait raté ? demanda Irmgard.

– Il n'y a pas de Priss, dit-il, rien que Rachel Rosen toujours recommencée.

Il aperçut alors le laser qu'elle tenait à la main ; Roy Baty devait le lui avoir glissé avant de chercher à l'attirer vers le fond de l'appartement pour qu'elle puisse lui tirer dans le dos.

– Désolé, Mrs. Baty, dit Rick, et il l'abattit.

Dans la pièce d'à côté, Roy Baty poussa un cri d'angoisse.

– D'accord, tu l'aimais. Et moi, j'aimais Rachel. Et le *spécial* aimait l'autre Rachel.

Il ouvrit le feu. Ce fut comme si le corps de Roy Baty avait été un simple tas d'éléments séparés : il vola en éclats, s'effondra comme un château de cartes sur la table de la cuisine, entraînant dans sa chute toutes les assiettes qui s'y trouvaient. Des circuits réflexes agitèrent de soubresauts ce qui restait du cadavre. Rick ne le voyait pas plus qu'il ne voyait le cadavre d'Irmgard Baty. « J'ai tué le dernier, se dit-il. Six en une journée, presque un record. Et maintenant, c'est fini et je peux

rentrer chez moi – retrouver Iran et la chèvre. Et, pour une fois, nous ne manquerons pas de fric. »

Il s'assit au bord du lit et, comme il s'y trouvait déjà depuis un moment, dans le silence de l'appartement, au milieu des objets immobiles, le *spécial*, Mr. Isidore, apparut sur le seuil.

— Il vaut mieux ne pas regarder, dit Rick.

— Je l'ai vue, dans l'escalier... Priss, fit-il en pleurant.

— Il ne faut pas vous frapper comme ça, dit Rick. (Étourdi, il se leva à grand-peine.) Où est votre téléphone ?

Le *spécial* ne dit rien, ne fit rien ; il restait debout, là... Rick chercha donc le téléphone tout seul et, l'ayant trouvé, composa le numéro du bureau de Bryant.

— Très bien, dit le commissaire quand il lui eut fait son rapport. Allez vous reposer. Nous enverrons un véhicule de service chercher les trois corps.

Rick Deckard raccrocha. Pris de rage, il parla au *spécial* :

— Les androïdes sont des cons ! Roy Baty n'était pas capable de vous distinguer de moi, il m'a pris pour vous ! La police va venir nettoyer tout ça. Vous devriez vous installer dans un autre appartement jusqu'à ce que ce soit fait. Vous n'allez pas rester ici avec...

— Je quitte cet im-m-m-meuble, dit Isidore. Je vais a-aller vivre en v-v-ville, là où il y a plus de m-m-monde...

— Je crois qu'il y a un appartement libre dans mon immeuble, dit Rick.

— Je ne veux pas ha-b-b-biter la m-m-m-même m-m-maison qu-qu-qu-que vous !

— Allez vous promener, montez, descendez, mais ne restez pas ici, allez, ouste !

Le *spécial* avait l'air complètement paumé. Il ne dit rien, mais toute une série d'expressions muettes se succédèrent sur son visage puis, soudain, tournant les talons, il quitta l'appartement en traînant les pieds, laissant Rick seul.

« Quel sale boulot je fais ! se dit ce dernier. Je suis un fléau, comme la peste ou les famines. Fléau de Dieu à la petite semaine. Comme l'a dit Mercer, il faut que je fasse le mal, j'y suis tenu. Depuis le début, je n'ai pas cessé de faire le mal. C'est pas tout ça, mais il est temps que je rentre chez moi. Peut-être qu'après avoir passé quelque temps chez moi, en compagnie de ma femme, j'oublierai tout ça... »

Quand il arriva en vue de son immeuble, il vit qu'Iran était montée l'attendre sur le toit. Sautant de son autoplane, il

remarqua qu'elle le regardait de manière étrange. Son expression dénotait un trouble profond. En tant d'années de mariage, jamais il ne l'avait vue ainsi.

L'entourant de son bras, il dit :

— Écoute, de toute manière, c'est terminé. Et j'ai réfléchi, je peux peut-être demander à Bryant de me confier...

— Rick, l'interrompit-elle, il faut que je te dise quelque chose. C'est affreux : la chèvre est morte.

Pourquoi cela ne le surprit-il pas ? Simplement, il se sentit encore un peu plus mal, un peu plus à l'étroit dans le malheur qui, décidément, l'assaillait de partout.

— Je crois bien que le contrat comporte une garantie, dit-il. Si l'animal tombe malade dans les quatre-vingt-dix jours suivant la vente...

— Elle n'est pas tombée malade. Quelqu'un... (Iran s'éclaircit la voix et reprit :) quelqu'un est venu qui a sorti la chèvre de sa cage, l'a tirée jusqu'au bord du toit...

— Et l'a poussée dans le vide ? poursuivit-il.

— Oui.

— Tu as vu qui c'était ?

— Oui, très bien... Barbour était encore en train de traîner sur le toit quand elle est venue. Il est aussitôt descendu me chercher et nous avons appelé la police mais, quand nous sommes arrivés, la bête était déjà morte et la fille repartie. Une fille assez petite, l'air jeune, les cheveux noirs et de grands yeux sombres. Elle portait une longue jaquette de lamé et un sac à main gigantesque. Elle n'a absolument pas cherché à se cacher, comme si elle se moquait d'être vue.

— Elle s'en moquait effectivement, dit Rick. Rachel se fichait complètement que tu la voies ; si ça se trouve, c'est même ce qu'elle voulait, pour que je sache qui avait fait le coup. (Il l'embrassa.) Et tu m'as attendu ici tout ce temps ?

— Ça ne fait qu'une demi-heure, tu sais. Ça vient tout juste de se passer. (Gentiment, elle lui rendit son baiser.) C'est tellement horrible, tellement inutile...

Il regagna son autoplane, se mit au volant.

— Pas inutile, non. Pour elle, cela servait à quelque chose.

« C'est une idée d'androïde », se dit-il.

— Où vas-tu ? Tu ne veux pas descendre et... rester avec moi ? La télé a donné une nouvelle incroyable : l'Ami Buster prétend que Mercer est un truqueur. Qu'est-ce que tu en penses, Rick ? C'est possible ?

— Tout est vrai, dit-il. Tout ce que quiconque a jamais pensé. Il mit le contact.

— Tu es sûr que tu vas bien ?

— Je vais bien, dit-il et, in petto, il ajouta : « Et je vais mourir. »

Deux vérités. Il referma la porte de l'habitacle, salua Iran de la main et s'éleva dans la nuit.

« Jadis, songea-t-il, j'aurais vu les étoiles. Il y a de cela des années. Et maintenant, je ne vois que les cendres, la poussière. Des années et des années que personne n'a vu une étoile, du moins sur Terre. Et si j'allais là où l'on peut voir les étoiles ? » se dit-il. Le véhicule gagnait de la vitesse et de l'altitude ; il s'éloignait de San Francisco en direction des étendues désolées du Nord de la ville. Là où aucun être vivant ne se serait jamais rendu. À moins de sentir approcher sa fin...

Dans la lumière grise d'une aube terne, le paysage gris et terne se déroulait à l'infini sous son autoplane, désert sans fin jonché d'ordures et de débris. Des quartiers de roc arrondis comme des galets et de la taille d'un immeuble avaient roulé jusque-là et s'étaient arrêtés les uns à côté des autres, et il se dit : « C'est comme le magasin d'un transporteur quand toutes les marchandises sont parties et qu'il ne reste plus que des débris de caisses vides et des lambeaux de papier d'emballage. Jadis, songeait-il, des récoltes se sont levées ici et des animaux y paissaient. » L'idée semblait parfaitement farfelue. Impossible d'imaginer le moindre brin d'herbe et le moindre herbivore dans cet enfer.

Plus farfelue encore l'idée que tout cela ait pu mourir en un endroit pareil.

Il perdit de l'altitude et poursuivit un moment sa route en rase-mottes. « Qu'est-ce que Dave Holden penserait de moi, maintenant ? Dans le fond, je suis devenu le plus grand *blade runner* vivant... Personne n'a jamais réformé six Nexus-6 en moins de vingt-quatre heures... et personne n'aura probablement à le faire à l'avenir. Il faudrait que je lui passe un petit coup de fil », se dit-il.

Le flanc d'une colline se rapprocha dangereusement, et il manœuvra in extremis pour éviter de s'écraser. « L'épuisement, songea-t-il. C'est de la folie de conduire dans cet état. » Il coupa le moteur, se laissa planer un moment, puis atterrit. Sur le terrain pentu et semé de rochers, l'atterrissage fut catastrophique ; le nez en l'air, dans une gerbe de poussière et de gravier, l'autoplane finit par s'immobiliser en grinçant.

Saisissant le combiné de l'autoplane, Rick demanda l'hôpital Mount Zion de San Francisco. Une standardiste apparut bientôt sur l'écran miniature :

— Hôpital Mount Zion.

— Est-ce que Mr. Dave Holden, qui est hospitalisé chez vous, est en état de recevoir des appels ? Si oui, j'aimerais lui parler.

— Un instant, monsieur, je vais voir.

L'écran redevint vide. Quelques minutes passèrent, Rick pris un peu de mélange du Dr Johnson et frissonna ; sans chauffage, l'habitacle devenait vite glacé.

— Le Dr Costa dit que Mr. Holden n'est pas en état de répondre au vidéophone, monsieur... Je regrette, dit la standardiste qui avait réapparu sur l'écran.

— C'est une affaire de service, police ! dit-il en présentant son porte-cartes bien ouvert.

— Un instant.

La standardiste disparut de nouveau. De nouveau, Rick pris une bonne pincée ; le mélange mentholé lui parut ignoble, si tôt le matin. Ouvrant la fenêtre, il jeta la petite boîte de fer blanc parmi les graviers.

— Non, monsieur, reprit la standardiste. Rien à faire. L'état de Mr. Holden ne lui permettra pas de recevoir d'appel avant au moins...

— Tant pis, au revoir, coupa Rick, et il raccrocha.

L'air matinal lui-même avait quelque chose d'ignoble, et il referma la fenêtre. « Dave n'est donc vraiment plus dans la course pour un moment. Je me demande pourquoi ils m'ont loupé. Sans doute parce que je suis allé trop vite pour eux. Tous dans la même journée – ils ne pouvaient pas s'y attendre. Bryant avait raison. »

Il faisait vraiment trop froid dans l'autoplane, aussi en ouvrit-il la porte pour sauter à l'extérieur. Un petit vent glacial, auquel il ne s'attendait pas du tout, transperça ses vêtements et le glaça jusqu'aux os. Il se mit à marcher en se frottant vigoureusement les mains.

« Décidément, j'aurais bien aimé parler avec Dave, se dit-il. Il aurait probablement approuvé ma façon de procéder. Mais aussi, il aurait compris la face cachée des choses que Mercer lui-même n'a pas vue, à ce qu'il me semble. Pour Mercer, tout est facile, parce qu'il accepte tout. Rien ne lui est étranger. Alors que mes propres actes, ce que j'ai fait... me sont devenus

étrangers. D'ailleurs, j'ai l'impression de ne plus rien avoir de naturel : je suis devenu une personnalité contre nature. »

Il poursuivit sa marche ascendante et, à chaque pas, le poids qui pesait sur ses épaules s'alourdissait. « Trop fatigué pour grimper », se dit-il. Il s'arrêta et essuya la sueur qui lui piquait les yeux – larmes salées produites par sa peau, par tout son corps douloureux. Puis, en proie à une grande colère dirigée contre lui-même, il cracha – cracha son mépris, sa haine de soi – sur le sol stérile. Sur quoi, il reprit sa pénible progression sur cette pente hostile, inconnue, éloignée de tout – là, rien ne vivait, que lui-même.

La chaleur. Voilà qu'il s'était mis à faire chaud. Du temps devait avoir passé. Et il avait faim. Dieu seul savait depuis combien de temps il n'avait rien mangé. La faim et la chaleur se combinaient pour mettre dans sa bouche un goût répugnant : celui de la défaite. « C'est cela, se dit-il, pour des raisons parfaitement obscures, j'ai été vaincu. En tuant les androïdes ? Par la perte de ma chèvre du fait de Rachel ? » Il l'ignorait... Il continua d'avancer, mais un voile de brume quasi hallucinatoire enveloppa son esprit. Il se retrouva à quelques millimètres d'un précipice, il sut qu'il avait été sur le point de s'y abîmer. « Chute fatale, humiliante, irréversible, songea-t-il... Et personne pour y assister. Personne ici pour enregistrer la dégradation d'un être ou son courage, un éventuel sursaut de fierté avant la fin. Les pierres mortes, les herbes couvertes de poussière, desséchées et mourantes ne percevraient rien, n'enregistreraient rien, privées de mémoire... »

Ce fut alors que la première pierre – et ce n'était pas du caoutchouc, pas du plastique mou – le frappa à l'aine. Et la douleur, la certitude absolue d'être seul et souffrant, irradiait à travers tout son corps.

Il s'immobilisa. Alors quelque chose – quelque chose d'invisible mais de bien réel et contre quoi il n'était pas question de lutter – lui fit reprendre sa montée. « Je suis moi-même lancé comme une pierre, se dit-il, je monte comme s'élève une pierre lancée, sans le vouloir. Et sans que cela signifie rien. »

Haletant, il s'écria :

– Mercer !

Il s'arrêta, se tint immobile. Devant lui, il distinguait une silhouette vague, grise, immobile elle aussi.

— Wilbur Mercer, est-ce toi ?

« Mon Dieu, comprit-il soudain, c'est mon ombre que je vois ! Il faut que je sorte d'ici, que je redescende. »

Il redescendit le plus vite possible. Il trébuchait sur les pierres qui roulaient sous ses pieds ; la poussière obscurcissait tout, des nuages semblaient le poursuivre, il tomba. Se relevant, il aperçut non loin son autoplane. « Je suis redescendu, se dit-il. Fini la montée ! J'en suis sorti. (Il ouvrit la portière, se glissa à l'intérieur.) Qui donc m'a jeté cette pierre ? se demanda-t-il. Personne. Mais pourquoi diable est-ce que ça me fait un effet pareil ? J'ai déjà connu ça, plus d'une fois, pendant la fusion... Pendant que je me servais de ma boîte à empathie, comme tout le monde... Ça n'a rien de nouveau. Et cependant, ça l'était. Parce que, songea-t-il, je l'ai fait *tout seul*. »

En tremblant, il sortit une nouvelle boîte de mélange à priser de la boîte à gants de son autoplane. Il arracha la bande de garantie et prit une très grosse pincée. Il avait laissé la portière ouverte et se tenait mi-dehors mi-dedans, un pied encore à l'extérieur sur le sol aride et poussiéreux. « C'était vraiment le dernier endroit où j'aurais dû venir, se dit-il. » C'était de la folie. Et maintenant, il était vraiment trop crevé pour repartir.

« Si je pouvais avoir une conversation avec Dave, ça me ferait du bien. Je repartirais d'ici, je rentrerais chez moi et je me coucherais. J'ai encore mon mouton électrique, j'ai encore mon boulot. Il y aura d'autres andros à réformer, ma carrière est loin d'être terminée. Je n'ai pas réformé le dernier andro. C'est peut-être ça, se dit-il : j'ai la trouille qu'il n'y en ait plus... »

Il regarda sa montre. Neuf heures trente.

Il appela le palais de justice de Lombard Street.

— Passez-moi le commissaire Bryant, demanda-t-il à la standardiste de la police, miss Wild.

— Il n'est pas dans son bureau, Mr. Deckard. Le commissaire est en déplacement dans son véhicule, mais je n'arrive pas à le joindre. Il doit l'avoir quitté pour un moment...

— Est-ce qu'il vous a dit où il comptait se rendre ?

— Quelque chose à voir avec les androïdes que vous avez réformés hier soir...

— Passez-moi ma secrétaire, demanda-t-il.

Quelques instants plus tard, le visage triangulaire et rouquin de miss Marsten apparut sur l'écran.

— Oh ! inspecteur, le commissaire n'a pas cessé de chercher à vous joindre. Je crois qu'il a demandé pour vous une citation pour avoir réformé ces six...

— Je sais pourquoi, merci.

— C'est la première fois ! Six Nexus-6 et... ah oui ! votre femme a appelé. Elle voulait savoir si vous alliez bien. Vous allez bien ?

Il ne répondit rien.

— Enfin, en tout cas, vous devriez peut-être l'appeler pour donner de vos nouvelles. Elle a laissé un message pour dire qu'elle ne bougerait pas en attendant.

— Vous êtes au courant, pour ma chèvre ?

— Non, je ne savais même pas que vous en aviez une !

— Ils me l'ont prise...

— Qui ça ? Un gang de voleurs d'animaux ? Le service vient justement de recevoir un rapport sur un nouveau gang. Une bande énorme, très bien organisée, sans doute des adolescents...

— Les voleurs de vie, interrompit-il.

— Je ne vous comprends pas, inspecteur... (Miss Marsten le dévisagea.) Vous êtes dans un état épouvantable. Vous avez l'air épuisé. Et, Mon Dieu ! mais vous saignez ! Là, votre joue !

Levant la main, il la retira poisseuse de sang. Une pierre, probablement... Il y en avait donc eu plus d'une, manifestement. Miss Marsten reprit :

— On dirait Wilbur Mercer.

— Bien sûr, répondit-il. Je suis Wilbur Mercer. Je me suis fondu avec lui, et c'est une fusion permanente, cette fois, il n'y a pas de retour en arrière. Il n'y a pas de poignées à lâcher, rien à faire... Je suis là, près de la frontière de l'Oregon, et j'attends que la fusion prenne fin pour rentrer...

— Vous voulez qu'on envoie quelqu'un ? Une voiture du service pour vous ramener ?

— Je ne fais plus partie du service.

— Écoutez, vous en avez vraiment trop fait, hier, vous êtes surmené, ça se voit. (Elle lui parlait comme à un enfant.) Ce dont vous avez besoin, maintenant, c'est de repos. Vous devez rentrer vous coucher et vous reposer. Vous êtes le meilleur *blade runner* que le service ait jamais compté. Je dirai au commissaire Bryant que vous avez appelé quand il reviendra. Vous, rentrez chez vous et mettez-vous au lit. Et appelez votre femme tout de suite, parce qu'elle est très, très inquiète. Ça se voyait. Vous êtes dans un drôle d'état, tous les deux.

— C'est à cause de ma chèvre, expliqua-t-il, pas à cause des androïdes. Rachel se trompait, je n'ai eu aucun mal à les réformer. Et le *spécial* se trompait aussi : je suis tout à fait capable de me fondre avec Mercer. Le seul qui ne se soit pas trompé, justement, c'est Mercer.

— Vous feriez mieux de rentrer, inspecteur. Revenez vers la Baie, vers la vie. Il n'y a rien du tout là-haut, vers l'Oregon, c'est le désert complet, non ? Vous êtes tout seul ?

— C'est étrange, reprit Rick, j'ai eu l'illusion absolue, totalement réelle et convaincante, que j'étais devenu Mercer. Des gens me jetaient des pierres. Mais ce n'était pas comme ce que l'on ressent quand on tient les poignées de la boîte à empathie. De cette façon-là, on se sait AVEC Mercer, alors que moi, j'étais *seul*, complètement *seul*.

— On dit que Mercer est un escroc.

— Si Mercer est un escroc, la réalité est une escroquerie.

« Cette montée, songea-t-il. Cette poussière et toutes ces pierres, chacune différente de toutes les autres. »

— J'ai peur, poursuivit-il à voix haute, de ne plus pouvoir m'arrêter d'être Mercer. Quand on commence, je crois qu'il n'y a plus moyen d'arrêter.

« Va-t-il falloir que je gravisse de nouveau cette montagne, se demanda-t-il, éternellement, comme Mercer ? Pris au piège de l'éternité... »

— Au revoir, dit-il, et il s'apprêta à raccrocher.

— Vous appelez votre femme, c'est promis ?

— Oui, merci, Ann.

Il raccrocha. « Me coucher », songea-t-il. La dernière fois qu'il s'était couché, c'était avec Rachel. C'était un délit.

Copulation avec un androïde, article... Elle doit être de retour à Seattle, maintenant. Avec les autres Rosen, les vrais et les humanoïdes.

« J'aimerais pouvoir te faire ce que tu m'as fait, souhaita-t-il. Mais c'est impossible, les androïdes n'ont pas de sentiments... Si je t'avais tuée, hier soir, ma chèvre serait vivante, aujourd'hui. C'est là que je me suis trompé. Oui, songea-t-il, tout remonte à ça et aussi à ma décision de coucher avec toi. En tout cas, tu ne te trompais pas sur un point : tu m'as changé. Mais pas de la façon que tu avais prévue. »

« D'une façon bien pire, décida-t-il. »

« Et pourtant, ça me laisse froid, maintenant. Après ce qui m'est arrivé là-haut, près du sommet. Je me demande ce qui se serait passé ensuite, si j'avais continué, si j'étais arrivé au sommet. C'est là que Mercer semble mourir. Et c'est là que son triomphe se manifeste. À la fin du grand cycle sidéral... »

« Mais, si je suis Mercer, je ne peux plus mourir. Serait-ce au bout de dix mille ans... Mercer est IMMORTEL. »

Une nouvelle fois, il prit le combiné, cette fois pour appeler sa femme. Mais il s'immobilisa, figé sur place.

Il reposa l'appareil sans quitter des yeux la tache qu'il avait vue bouger, à l'extérieur. Un petit renflement, sur le sol, parmi les cailloux. Un animal, se dit-il. Et son cœur semblait près d'exploser sous le choc de cette certitude.

« Et je sais ce que c'est, se dit-il. Je n'en ai jamais vu et je sais ce que c'est par les vieux films de sciences-nat qu'ils passent parfois à la télé. »

« Ils sont éteints ! » se dit-il encore.

Il sortit son *Argus* et en tourna les pages de ses doigts tremblants.

CRAPAUD (Bufanidae), toutes variétés... E.

« Depuis des années, maintenant. L'animal favori de Mercer avec l'âne – avant l'âne même ! »

« Il me faut une boîte. »

Il n'y avait rien sur les sièges arrière qu'il inspecta en se dévissant le cou. Il bondit à l'extérieur, se hâta jusqu'au coffre, l'ouvrit. Il y avait une pompe à carburant de rechange dans une boîte de carton. Il eut tôt fait de l'en extraire. Il tapissa la boîte de quelques vieux bouts de ficelle effilochés. Tout cela sans quitter le crapaud des yeux.

Il se confondait totalement avec la poussière. Était-ce le résultat d'une évolution ? Une adaptation à ce nouveau climat ? S'il n'avait pas bougé, il ne l'aurait jamais remarqué. Et pourtant, moins de deux mètres l'en séparaient. Qu'est-ce qui se passe quand on trouve – si on trouve – un animal dont on croyait l'espèce éteinte ? Il ne parvenait plus à s'en souvenir. Cela se produisait si rarement. Une histoire d'étoile de bronze des Nations unies, et puis du blé... Une récompense pécuniaire qui allait chercher dans le million de dollars... Et puis, entre toutes les possibilités, tomber sur l'animal sacré de Mercer !

« Bon Dieu ! se dit-il, c'est impossible. J'ai le cerveau abîmé par

la radioactivité, ça y est... Je suis devenu *spécial*. Il m'est arrivé quelque chose, comme Isidore le débile et son araignée. Ce qui lui est arrivé m'arrive. Est-ce que c'est Mercer qui a manigancé tout ça ? Mais Mercer, c'est moi. C'est moi qui ai manigancé tout ça. J'ai trouvé le crapaud. Parce que je vois par les yeux de Mercer. »

Il s'accroupit près du crapaud. Il s'était enfoncé dans la poussière. Seul le sommet de son crâne plat et ses yeux proéminents dépassaient maintenant de la surface du sol. Et puis, son métabolisme avait subi une modification, il était comme en catalepsie. Les yeux semblaient vides et mornes et le regardaient sans le voir. Avec horreur, il se dit qu'il était mort. Mais enfin, il venait de bouger !

Il gratta le sol meuble pour dégager le corps de l'animal qui resta sans réaction, comme si Rick n'existait pas. Il avait posé sa boîte tout près pour y déposer l'animal quand il l'aurait pris.

Quand il le saisit, il sentit l'étrange froideur de son corps qui, dans sa main, semblait sec et ridé, presque flasque, mais surtout froid, froid comme s'il avait choisi de vivre dans une caverne souterraine, à des kilomètres et des kilomètres du soleil. Maintenant, le crapaud remuait. De ses faibles pattes arrière, il cherchait à se dégager des doigts qui le tenaient, son instinct lui commandait de s'échapper.

« Il est gros, se dit Rick. C'est un vieil adulte rusé. Il s'est montré capable de survivre à sa manière là où nous-mêmes en aurions été totalement incapables. Je me demande où il trouve de l'eau... »

« C'est donc ce que voit Mercer, se dit-il alors qu'il ficelait et reficelait et reficelait encore sa boîte, des formes de vie que nous ne sommes plus en mesure d'apercevoir, enterrées jusqu'aux yeux dans les cendres d'un monde mort... À travers l'univers entier, Mercer doit ainsi détecter des formes de vie discrètes, falotes, effacées... Maintenant je sais, se dit-il, et ayant vu par les yeux de Mercer, je ne pourrai probablement plus jamais m'arrêter. »

« Et il n'y aura pas d'androïde pour lui couper les pattes, se dit-il encore. Comme ils l'ont fait à l'araignée du débile. »

Il plaça soigneusement la boîte sur le siège puis se glissa derrière le volant. « C'est comme si j'étais redevenu un gosse. » Il se sentait de nouveau léger, le poids énorme qui avait pesé sur lui s'était envolé, toute l'horrible et lourde fatigue... « Quelle tête Iran va faire en apprenant ça ! (Il décrocha le combiné.) Et puis non ! Je lui fais la surprise. Je ne suis qu'à une quarantaine de minutes de vol... »

Il mit le contact, démarra, bondit dans le ciel et fila en direction de San Francisco, mille kilomètres plus au sud.

Devant son orgue Penfield, Iran était assise, le doigt sur le cadran. Mais elle ne composait rien. Elle se sentait trop mal pour vouloir quoi que ce soit. Un poids pesait sur elle qui barrait l'avenir et toutes les possibilités qu'il avait pu un jour sembler receler. « Si Rick était là, songea-t-elle, il me dirait sûrement de composer le 3 qui me donnerait à son tour le désir de composer n'importe quoi d'important, *grande joie, plaisir intense*, quelque chose comme ça... Ou encore, 888, *désir de regarder la télé quelle que soit l'émission...* Je me demande bien ce qu'il y a à la télé en ce moment, tiens... Peut-être que Rick rentrera, et aussi peut-être qu'il ne rentrera pas », se dit-elle. Et elle se sentit vieillir d'un seul coup.

On frappa à la porte de l'appartement.

Elle se leva d'un bond, rejetant le mode d'emploi du Penfield qu'elle avait feuilleté distraitement en se disant : « Si c'est Rick, je n'aurai plus besoin de composer. » Elle courut jusqu'à la porte, l'ouvrit toute grande.

— Salut, lança-t-il.

Il était là, devant elle, une plaie ouverte à la joue, les vêtements fripés et grisâtres, les cheveux eux-mêmes saturés de poussière. Ses mains, son visage – il avait de la poussière partout, sauf dans les yeux. Et ses yeux brillaient, tout ronds, comme ceux d'un gamin émerveillé. « On dirait qu'il est allé jouer avec ses petits copains et qu'il rentre trop tard pour le dîner, se dit-elle. Il va se reposer, faire sa toilette et me raconter les miracles de la journée. »

— Je suis contente de te voir, lui dit-elle.

— J'ai quelque chose.

Il tenait à deux mains une boîte en carton. En entrant dans l'appartement, il ne la déposa pas. « Comme si, songea-t-elle, elle avait contenu quelque chose de trop précieux et de trop fragile pour qu'il pût la lâcher et qu'il désirât la conserver indéfiniment entre les mains. »

— Je vais te préparer une tasse de café.

Elle gagna le réchaud automatique et pressa la touche marquée « café » ; un instant plus tard, elle déposait à sa place, sur la table de la cuisine, la grande tasse qu'il aimait. Sans lâcher la boîte, il vint s'asseoir, le visage toujours empreint du même émerveillement qui lui arrondissait les yeux. Depuis tant d'années qu'elle le connaissait, elle ne lui avait jamais vu cette expression. Quelque chose s'était produit depuis qu'elle l'avait vu pour la dernière fois, depuis qu'il était reparti au volant de son autoplane, la nuit dernière. Il était de retour, maintenant, et il y avait cette boîte : elle devait contenir tout ce qui lui était arrivé.

— Je vais dormir, annonça-t-il, je vais dormir toute la journée. J'ai appelé le bureau et on m'a dit de prendre la journée pour me reposer. C'est bien ce que j'ai l'intention de faire.

Il déposa la boîte sur la table avec force précautions et prit sa tasse de café. Consciencieusement, parce que c'était ce qu'elle attendait de lui, il se mit en devoir de boire son café.

Elle vint s'asseoir en face de lui et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a dans ta boîte, Rick ?

— Un crapaud.

— Tu me le fais voir ?

Elle le regarda défaire la ficelle qui entourait la boîte et retirer le couvercle. Quand elle aperçut le crapaud, elle poussa un petit cri étouffé : il lui faisait peur.

— Est-ce qu'il mord ? demanda-t-elle.

— Prends-le, il ne te mordra pas ; les crapauds n'ont pas de dents.

Il sortit l'animal de la boîte et le lui tendit. Dominant l'aversion qu'il lui inspirait, elle le prit.

— Je croyais qu'il n'y en avait plus depuis longtemps, que la race était éteinte, dit-elle en le retournant doucement, curieuse

de voir ses pattes : atrophiées, elles semblaient presque inutiles. Il ne saute pas comme les grenouilles ? Il ne risque pas de me sauter de la main brusquement ?

— Les pattes des crapauds sont faibles. C'est la principale différence entre les grenouilles et eux ; ça, et l'eau... Les grenouilles vivent dans l'eau, enfin près de l'eau, alors qu'il y a des crapauds dans les déserts. C'est dans le désert que j'ai trouvé celui-là, près de la frontière de l'Oregon. Où tout est mort.

Il tendit la main pour le lui reprendre, mais elle avait découvert quelque chose ; elle le tenait toujours à l'envers et lui tripotait l'abdomen, et c'est alors que, de l'ongle, elle ouvrit la petite trappe de visite.

— Mais... Ah, je vois, oui... Tu as raison.

L'expression de Rick changea peu à peu – sa joie retombait.

Déconfit, il contempla sans un mot l'animal artificiel. Puis il le lui reprit. Il lui tripota les pattes, stupéfait, comme s'il ne comprenait pas très bien. Enfin, il le remit précautionneusement dans sa boîte.

— Je me demande bien comment il s'est retrouvé dans le désert, tout au nord de la Californie. Quelqu'un l'y aura déposé, forcément. Mais va savoir pourquoi...

— Je n'aurais peut-être pas dû te le dire... qu'il était électrique.

Elle posa la main sur son bras ; elle se sentait coupable, s'en voulait, à voir l'effet que cela lui faisait.

— Pas du tout, dit Rick, je suis content de le savoir. Enfin... (Il se tut un moment.) Je préfère le savoir, quoi.

— Tu veux te servir de l'orgue, pour te consoler ? Ça t'a toujours réussi, tu en as toujours beaucoup plus profité que moi.

— Non, non, ça va. (Il secouait la tête, comme pour se clarifier les idées, il n'en revenait pas.) L'araignée que Mercer a donnée à Isidore, elle devait être artificielle aussi. Mais ça ne fait rien. Ces machins électriques ont une vie bien à eux... aussi terne soit-elle...

— Tu as vraiment l'air mort de fatigue.

Il approuva de la tête.

— Oui, j'ai eu une rude journée...

— Va te coucher et dors.

Alors il la dévisagea d'un air perplexe.

— C'est fini, n'est-ce pas ?

Il attendait qu'elle le lui dise, comme s'il avait la certitude qu'elle savait, elle. Comme si sa propre opinion, sa propre parole étaient dépourvues de poids et de signification. Il doutait de lui-même, l'approbation de sa femme lui rendrait une certaine réalité.

— C'est fini, dit-elle.

— Bon Dieu, si tu avais vu ce marathon ! Une fois commencé, je n'avais plus aucun moyen de m'arrêter. J'ai été porté, poussé d'un bout à l'autre ; et quand j'ai eu dégommé les Baty, d'un seul coup, il n'est plus rien resté à faire du tout. Et c'était... (Il s'interrompt, stupéfait de ce qu'il s'apprêtait à dire, à découvrir.) Ça a été le plus dur, le pire. Une fois fini, je ne pouvais pas m'arrêter, parce que, si je m'arrêtais, il ne resterait plus rien, rien du tout. Tu avais bien raison, l'autre matin, je ne suis qu'un flic à grosses pattes...

— Ce n'est plus du tout ce que je pense, dit-elle. Je suis seulement heureuse comme une folle que tu sois rentré. Ta place est ici.

Elle l'embrassa, et cela sembla lui faire plaisir. Son visage s'éclaira, presque autant qu'avant – avant qu'elle lui eût révélé que le crapaud était électrique.

— Tu crois que j'ai mal agi ? Que j'ai fait le mal ? Que j'ai eu tort ?

— Non.

— Mercer a dit que c'était mal, mais que je devais le faire quand même. Vraiment bizarre. Il vaut parfois mieux faire le mal que le bien...

— C'est la malédiction dont parle Mercer. Notre malédiction.

— La poussière ? demanda-t-il.

— Les tueurs qui ont démasqué Mercer quand il avait seize ans et qui lui ont interdit d'inverser le cours du temps et de ramener les êtres à la vie. De sorte que, désormais, il peut seulement suivre le mouvement, aller dans le sens de la vie, vers son terme... la mort. Et les tueurs jettent les pierres ; ce sont eux

qui le font. Ils le poursuivent encore. Ils nous poursuivent tous, en fait. N'est-ce pas l'un d'eux qui t'a blessé à la joue, là ?

— Oui, reconnut-il faiblement.

— Tu veux bien aller te coucher, maintenant ? Si je mets ton orgue sur 670 ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— *Repos bien gagné.*

Il se mit sur pied à grand-peine, demeura immobile, le visage ravagé et confus comme un champ de bataille au matin d'une mêlée acharnée. Puis, lentement, progressivement, il se mit en devoir de gagner la chambre à coucher, de parcourir l'immense trajet qui le séparait du lit.

— D'accord, dit-il, repos bien gagné...

Il s'allongea, s'étira sur le lit, un nuage de poussière surgissant de ses vêtements et de ses cheveux et s'étalant sur la blancheur des draps.

« Pas besoin de régler l'orgue d'humeur », se dit Iran en enfonçant la touche qui commandait l'opacification automatique des fenêtres de la chambre. La lumière grise du jour disparut. Sur le lit, Rick avait sombré dans le sommeil.

Elle demeura quelques instants auprès de lui, le temps de s'assurer qu'il ne se réveillerait pas, ne bondirait pas sur ses pieds en criant de terreur comme cela lui arrivait parfois la nuit. Puis elle retourna dans la cuisine et se rassit devant la table.

Près d'elle, le crapaud électrique s'agitait dans sa boîte. Elle se demanda ce qu'il « mangeait » et ce qu'il lui faudrait comme « soins ». Des mouches artificielles, décida-t-elle.

Ouvrant l'annuaire, elle chercha le numéro d'un accessoiriste pour animaux électriques et le composa sur le cadran de son vidéophone. Quand une vendeuse apparut sur l'écran, elle demanda :

— Je voudrais une livre de mouches artificielles, les plus perfectionnées : celles qui volent et bourdonnent.

— C'est pour une tortue électrique, madame ?

— Un crapaud.

— Je me permets dans ce cas de vous conseiller notre assortiment spécial d'insectes aptères et volants comprenant...

— C'est les mouches que je veux, dit Iran. Est-ce que vous livrez à domicile ? Je ne peux pas m'absenter en ce moment. Mon mari dort et je dois veiller sur lui.

L'employée reprit :

— Permettez-moi en outre de vous conseiller l'achat de notre vivarium spécial comprenant une mare auto-entretenu ou, dans le cas d'un crapaud cornu, notre vivarium sablé, décoré de galets de diverses couleurs et contenant divers débris organiques pour la nourriture de l'animal. Si vous comptez nourrir le crapaud normalement, je vous recommande notre abonnement spécial pour visite et entretien périodiques de la langue de votre petit pensionnaire. Chez le crapaud, c'est absolument vital et c'est une pièce délicate.

— Parfait, dit Iran. Je veux qu'il fonctionne à la perfection. Mon mari l'adore.

Elle donna son adresse et raccrocha.

Alors, comme elle se sentait mieux, elle se servit enfin une tasse de café noir bien chaud.

FIN